

Brigade Mondaine [045] – La danse des couteaux

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADA MONDIALE

Par Michel Brice

LA DANSE DES COUTEAUX

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°45)

LA DANSE DES COUTEAUX

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Barbara ouvrit les yeux et un cri d'horreur vint mourir sur ses lèvres bâillonnées : le nabot se tenait au-dessus d'elle, ses globes oculaires vides et immobiles. Avec, dans chaque main, cinq poignards.

Comme autrefois, dans le numéro de cirque qui l'avait rendu célèbre, la danse des couteaux allait commencer. Et l'apothéose serait la mort atroce et lente de Barbara.

CHAPITRE PREMIER



Dans son cas, Odette n'avait que deux solutions. Pas trois. La discrète ou la sonore. Depuis quelques secondes, elle les étudiait l'une après l'autre méthodiquement, selon des habitudes consciencieuses qui faisaient d'elle une employée aussi modèle qu'hélas modeste du Groupe Landing-FAG, entreprise aussi vaste que diversifiée dont les activités allaient de la fabrication des câbles de cuivre à l'équipement électronique de stations de télécommunications.

Ou bien elle pivotait brusquement sur elle-même, se retournait de plein fouet et collait à l'homme une gifle magistrale qui ferait date dans les annales. Ou bien elle s'écartait discrètement en poussant un peu ses voisins et descendait à la prochaine station.

C'était ça ou ça. Le scandale ou la fuite. De toute façon, il fallait absolument qu'elle prenne une décision. Elle se le répétait intérieurement depuis déjà dix minutes. Sans arriver justement à se décider.

Elle avait beau depuis un mois prendre le RER tous les jours pour se rendre à son travail, près du Pecq, et en revenir, c'était la première fois que ça lui arrivait.

Le « contact » avait commencé après la station Nanterre-Préfecture. En douceur. L'air de rien. Ça pouvait être aussi bien dû au hasard qu'à autre chose. Pas besoin de se formaliser. Quand on prend le métro, il y a des aléas. La promiscuité, les mains baladeuses, les gratteurs de guitare qui viennent vous taper après avoir écorché un air de « Supertramp » ou « Blondie ». Et

puis les messieurs solitaires qui vous serrent d'un peu trop près.

Passée la station de la Défense, Odette Lebas dut se rendre à l'évidence. Le « contact » n'était pas un hasard. Ou alors, le hasard n'était plus ce qu'il était.

Dans le roulement monotone et étouffé du RER, lancé en souplesse sur ses boggies et ses pneumatiques, les cahots non plus ne sont plus ce qu'ils étaient. Ce qui rend infiniment moins excusables les frôleurs à l'air de rien qui pouvaient naguère encore se payer une petite ébauche de rapprochements humains sans passer pour des vicieux à faire arrêter par la première patrouille de police, à la prochaine station.

Dans le silence presque complet du compartiment, où l'on pouvait percevoir même les conversations des passagers, dans l'espèce de torpeur comateuse caractéristique du RER, ça devenait un véritable *incident*.

Au creux de ses reins, Odette sentait de plus en plus nettement la bosse chaude qui s'était appuyée contre elle.

Pas besoin de lui faire un dessin. Elle savait ce que c'était qu'une anatomie masculine. À vingt-cinq ans, elle avait eu trois fiancés. Les deux premiers avaient brisé son cœur : ils étaient mariés et elle rêvait de se faire épouser par eux. Le troisième, c'est elle qui lui avait brisé le cœur : il n'était pas marié et n'arrêtait pas de lui demander de l'épouser. La vie est mal faite. Quoi qu'il en soit, depuis trois mois elle vivait seule. La chasteté totale, malgré les avances d'un tas de collègues ne rêvant que d'aller se naufrager corps et biens dans ses yeux d'eau verte.

L'inconnu, derrière elle, ce n'était pas tout à fait dans ses yeux qu'il était visiblement désireux de plonger. Du moins pas seulement. Elle se souvint de récits de copines de bureau, des histoires de « frotteurs » et d'exhibitionnistes. Certaines, même, n'avaient rien senti. Elles retrouvaient, le soir en rentrant chez elles, le bas de leur robe maculé d'une tache blanchâtre à peine sèche qui parlait toute seule.

Elle respira très fort. Son sang de Méditerranéenne lui proposait avec insistance la solution « sonore ». La claque en pleine figure... Le silence de mort brusquement autour d'elle, tous les passagers pétrifiés... Et le maniaque voûtant les épaules, battant en retraite et descendant à la station suivante, la queue basse, c'était le cas de le dire...

Elle prit son élan. Dans la chaleur intense, âcre et chargée de poussière, qui régnait dans le compartiment, on se serait cru dans un sauna. Dehors aussi, d'ailleurs. C'était la raison pour laquelle Odette avait mis aujourd'hui cette robe beige en crépon de coton, entièrement volantée. Rangée quinze jours avant, au retour des vacances, et ressortie pour cause de canicule persistante.

Evidemment, elle s'en rendait compte maintenant, c'était un vrai appel au viol, cette robe très large, flottante et légère avec une encolure profonde entourée de volants, ouverte sur une poitrine qu'on pouvait deviner aussi riche

que dépourvue de soutien-gorge.

Mais le plus provocant, ce n'était pas ça. C'était ce qui se passait au-dessous de la ceinture de cuir à pompons agrémentée d'un sautoir à pendentifs dorés.

Et c'était cette provocation à laquelle l'inconnu avait tout de suite répondu. Télépathiquement.

Odette avait toujours eu plus ou moins vaguement honte de ses fesses. Elle les jugeait énormes, trop larges, avec un bassin qui semblait fait pour porter une lignée de pionniers du Far West. Obscènes, pour tout dire : surtout que sa taille mannequin, d'une finesse et d'une minceur surprenantes, comme ses jambes longues et galbées, formaient un contraste à faire hurler de désir les vrais hommes, c'est-à-dire ceux aux yeux de qui les fesses représentent une zone érogène super-privilégiée. L'autre catégorie masculine, qui prétend n'aimer que les filles androgynes et sans rondeurs, est évidemment composée de menteurs effrontés, ou d'homosexuels refoulés n'osant pas franchir le pas.

Le pire, c'est qu'Odette se sentait nue sous le crépon de coton. D'autant plus nue qu'elle était couverte de sueur. L'émotion. La chaleur. La surprise de ce qui venait de commencer à caresser la partie la plus rebondie d'elle-même, à l'endroit exact où elle confirmait de façon éclatante l'origine du mot fesses : du latin *fissus*, qui veut dire fendu...

Le renflement charnu, derrière elle, continuait son dialogue secret avec son postérieur. Odette n'avait pas besoin de se retourner pour voir la chose. Elle aurait pu la dessiner, gonflée, durcie sous le pantalon, droite comme un i et sillonnée par l'éclair d'une veine bleue au bord de l'éclatement.

Par petits mouvements des reins, l'homme, sans bien entendu user de ses mains, la caressait, allant et venant de haut en bas. De temps en temps, il devait plier les genoux, car elle le sentait descendre et s'attarder juste sous elle, s'arrangeant pour que ses fesses reposent sur son membre, presque comme si elle avait été assise sur lui.

Puis il remontait encore plus lentement mais en accentuant sa pression à chaque fois. De sorte qu'involontairement, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour resserrer les muscles, et présenter une surface aussi lisse que possible, elle s'ouvrait et il la pénétrait. Le tissu crépon se chiffonnait comme du papier à cigarettes et s'insinuait dans sa raie profonde, poussé en avant par un sexe de plus en plus indiscret.

La rame filait toujours à travers Paris. On avait dépassé l'Etoile, puis Saint-Lazare. De temps en temps, on entendait plus nettement le cliquetis des roues auxiliaires métalliques accolées aux roues porteuses gonflées à l'azote. Odette songea brusquement à son vieux papa et à sa vieille maman, qui vivaient toujours près d'Arles dans une maison plus que modeste de garde-pontier, sur un minuscule canal où plus rien ne passait depuis des dizaines d'années, près d'un pont-levis désaffecté. Une bouffée de respectabilité fit

venir un flot de sang à ses joues de brune hâlée par trois semaines de soleil sur les plages de la Côte, entre Sainte-Maxime et Saint-Tropez.

Elle choisit la solution « sonore ».

La baffe.

Elle pivota sur ses chaussures lacées, paume droite en avant, bien ouverte, en giroflée à cinq branches. Prête à incarner, pour tout le compartiment de sardines comprimées dans la canicule et la fatigue de six heures du soir, la vertu vibrante et indignée.

Le regard que croisèrent alors ses prunelles d'algues dormantes où brillaient des paillettes de colère, était presque invisible. De longues fentes noires de félin. Au milieu d'un visage étrange. Plissé comme celui d'un homme qui aurait passé des années à regarder le soleil au bout des plaines de l'Ouest américain.

Couturé de rides harmonieuses descendant autour de la bouche et remontant en pattes d'oies profondes à l'extrémité des yeux. Les pommettes et les arcades sourcilières saillaient. Mi-asiatiques, mi-indiennes. Une mèche de cheveux plats d'un noir presque bleu barrait le front. Une moustache fine mais descendant de part et d'autre des commissures des lèvres achevait de donner à celui qu'elle prenait jusqu'à cet instant pour une espèce de paumé ou de désaxé, un air de dur comme le cinéma d'outre-Atlantique en fait une si grande consommation. Le genre bon, brute et truand à la fois. Entre Clint Eastwood et Charles Bronson.

La main partie pour aller claquer la figure du malade sexuel s'immobilisa.

Odette se sentit brusquement la gorge sèche. Et un grand creux brûlant dans le ventre.

Comme si on lui avait présenté le portrait-robot vivant de son type d'homme idéal.

À la fois un fauve, un marginal, un aventurier recuit au soleil. Le regard méfiant et tendre en même temps. La musculature lente et foudroyante. De grandes mains larges et dures, du genre qu'aucun travail manuel n'effraye, surtout pas ceux qu'on fait à deux au fond d'un lit.

Ça changeait tout.

Envahie par un grand vide intérieur, Odette repivota sur ses talons. Elle empoigna la barre centrale du compartiment et s'aperçut que ses mains tremblaient.

Sous le crépon, ses seins se balançaient un peu plus précipitamment. Quant à la sueur qui l'inondait maintenant des pieds à la tête, c'était comme un flot musqué qui lui montait aux narines, brûlant comme une marée.

Ça va pas, dit-elle intérieurement. Je suis folle. Il y a un instant, je le prenais pour un satyre, et maintenant...

Maintenant, tout avait chaviré. Une corrida furieuse se déroulait dans son

ventre. Trois mois d'abstinence quasi-monastique. Et puis brusquement cette explosion... Pour un inconnu qui, une minute auparavant... Non ! Elle secoua la tête et la masse de ses cheveux noirs bouclés voltigea autour de son visage empourpré.

D'ailleurs, s'objecta-t-elle brutalement à elle-même, je ne prends plus la pilule depuis trois mois.

Une façon de se signifier, après la rupture avec son troisième « fiancé », que le temps des bagatelles était révolu. Du moins pour un certain temps, car il ne faut jamais préjuger de l'avenir.

Et justement, l'avenir était là, au présent. Faisant basculer toutes ses résolutions.

On va vers une révision déchirante, songea-t-elle en empoignant la barre centrale un peu plus fort.

En même temps, une autre barre se réappuyait contre ses fesses, recommençant son lent travail introducteur.

C'est difficile de faire rougir une brune. À plus forte raison quand elle sort de trois semaines de bronzage intensif.

« Bronson-Eastwood », derrière elle, y réussissait parfaitement.

Dans le noir du souterrain, la rame ralentissait en arrivant à Opéra.

Mon changement, pensa Odette à travers une brume de folie.

Il y eut une légère secousse qui fit tanguer collectivement les passagers. Une jolie houle harmonieuse de ballet à la Béjart revu et corrigé façon RATP.

Le membre en profita pour pousser un peu avant ses indiscretions.

Alors, il se passa une chose extraordinaire. Odette, qui luttait de toute l'énergie de ses muscles fessiers, oublia un instant le combat qu'elle livrait.

Et s'ouvrit convulsivement en creusant les reins, tendant la croupe, se collant d'un mouvement brusque contre le ventre de l'homme.

Ses clignotants intérieurs s'étaient éteints. Sa boîte noire morale ne répondait plus. La voix intime de son ange gardien s'était mise aux abonnés absents.

Elle avala les couloirs de correspondance de la station Opéra dans une sorte de délire. C'était la première fois que ça lui arrivait. Trois liaisons bien sages avec trois garçons bien sages aussi et à peu près interchangeables, ça ne fait pas un palmarès de Messaline. D'habitude, pour l'avoir, il fallait lui faire la cour pendant un mois. L'inviter au cinéma, au restaurant. L'apprivoiser. Elle était plutôt du genre farouche. Pas demeurée. Réservée. Et plutôt sobre sur le chapitre sexuel. Capable de franchir de grandes périodes de désert en vivant sur ses réserves. Avec un petit stock de fantasmes secrets, bien sûr, comme tout le monde, qui lui tenaient compagnie certaines nuits dans son

studio-kitchenette de la rue Bergère.

À vrai dire, ces trois derniers mois, elle avait été surtout occupée par son nouveau travail à Landing-FAG. Engagée, au moment de la réorganisation complète des services du secrétariat, grâce à ses diplômes d'informatique, elle faisait partie de ces nouveaux fantassins de ce qu'on appelle d'un nom qui fait encore peur à tout le monde : la bureautique. Terminaux, écrans, claviers, qui servent à archiver et diffuser les informations dans l'entreprise, ou encore gérer les stocks sans être écrasé comme autrefois sous la paperasse. Elle, elle s'occupait de traiter les données chiffrées de la comptabilité et de la paie du personnel. Des journées entières devant un écran de visualisation, à jongler avec des disquettes à mémoire et des programmes d'application préétablis. Et prête à faire le bond suivant, celui des années 80 et de la génération de la télématique (téléphone couplé avec ordinateur) qui offre des moyens incroyables de communication au niveau, non plus seulement national mais international – ce qui urgeait pour une entreprise comme Landing-FAG qui était ce que les militants socialistes appellent un monstre de l'économie capitaliste – en clair une multinationale.

Bref, Odette Lebas était une parfaite employée de l'an 2000. Les deux pieds déjà résolument dans le futur.

Les deux pieds seulement. Pour le reste, en ce moment, c'était plutôt le présent. Et un présent de folie furieuse.

Sa robe trempée de sueur collée à ses jambes et à ses fesses, elle dévora les couloirs. Une nuée de gosses tziganes, cigarette au bec, encerclait un groupe de touristes japonais à peine plus grands qu'eux. Quelque part du côté de Tokyo ou de Kyoto, le comité d'entreprise de la boîte où ils travaillaient et qui avait organisé leur voyage, les avait prévenus : chaque année, dans le métro parisien, des centaines de Japonais sont soulagés de leur portefeuille ou de leurs traveller's chèques par des gamins d'à peine douze ans et beaux comme des dieux. On leur aurait donné le bon Dieu sans confession. En général, c'était plutôt eux qui se chargeaient de prendre, avant qu'on leur donne.

Odette dévora une volée d'escaliers conduisant au quai. Elle allait prendre la direction Charenton-Ecoles, comme chaque soir, et descendre à la station Montmartre. Elle marchait comme un automate. Au milieu d'une colonne de feu invisible.

Pas besoin de se retourner. Elle savait qu'était là, derrière elle, à quelques pas. *Qu'il* ne la lâcherait plus.

Et qu'elle ne demandait que ça.

La nuée de mômes tziganes la bouscula en dévalant les escaliers dans un paillement suraigu. La plus vieille qui devait avoir treize ans, de longs cheveux noirs et une robe pailleté rose et bleue de gitane s'arrêta sous les néons blafards pour compter le butin. Odette ne la voyait qu'à travers un

brouillard. Qu'est-ce que ça pouvait faire, tout ça ? Le monde était fou, elle était folle, Paris était fou dans cette canicule de septembre.

Dans sa jupe-corolle chamarrée, la gamine de treize ans, belle comme une déesse des manouches, brandit sans complexe une liasse de billets verts à l'effigie de George Washington. Derrière, ça glapissait dur : les Japonais rameutaient la police. Deux képis se rapprochaient au pas de course, dominant nettement les têtes des Japonais. La tzigane vit le danger, siffla dans ses doigts pour commander la dispersion et, après avoir enfoui les billets dans sa poche, balança les portefeuilles vers les touristes et les gardiens de la paix.

— Voilà la maroquinerie ! glâpit-elle en exhibant trois dents en or.

Elle se cambra, avec tout le mépris de sa race pour les « gadjé ».

— Pauvres mecs ! fit-elle.

Les touristes croyaient que leurs portefeuilles étaient encore pleins. Ils s'étaient jetés dessus. Deux minutes de perdues pour constater le vide sidéral. Délai suffisant pour que la horde des mêmes disparaisse. Quand la course reprit, le quai était vidé et les Japonais n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer.

Odette s'engouffra dans la rame qui approchait en grondant.

Une ombre athlétique monta derrière elle.

Les pulsations de son sang étaient à marée haute. Son désir lui aussi avait atteint l'heure de pointe.

La rame s'ébranla, et elle retrouva avec une sorte de soulagement la masse chaude, contre ses fesses, de l'inconnu.

Le « contact » était rétabli.

À droite et à gauche, le boulevard Montmartre et le boulevard Poissonnière alignaient leurs fards violents. Néons clignotants, enseignes, vitrines. Quelques sex-shops, ici ou là, semblaient flamber. La grande fournaise de la nuit. Encore attisée par la chaleur. Trente degrés toute la journée. Et les informations télévisées n'annonçaient pas de changement avant un bout de temps. L'été de la Saint-Martin, comme on l'appelle. L'arrière saison, quoi. Ou, pour les plus cultivés, l'« Indian Summer ». Le dernier sursaut avant les pluies d'automne et les froids noirs de l'hiver. Un sursaut en forme de feu d'artifice.

Odette traversa machinalement le boulevard. Les voitures folles zigzaguaient. Il y avait de temps en temps un fracas de tôles froissées, mais ça n'avait pas l'air de déclencher des émeutes. On avait la tête ailleurs. Un groupe de garçons la croisa. Tous torsos nus et en sueur. Ils lui firent quelques gestes obscènes qu'elle dépassa, l'œil fixe, sans les voir.

À une terrasse de bistrot, au milieu d'une bande d'Américains, une fille

blonde et longue était en short. Avec uniquement le soutien-gorge de son maillot de bain pour le haut.

Odette avait l'impression que Paris lui chavirait sous les pieds. Tout le monde semblait sorti de chez soi pour fêter cette espèce d'apocalypse nocturne en rose. L'enfer du rut. Parfumé aux hydrocarbures de pots d'échappement. Des voyeurs traînaient, mains dans les poches à tout hasard. Des couples vieux de la demi-journée cherchaient d'autres couples pour pimenter des plaisirs déjà épuisés. Quelques Antillais à carrure de culturistes étaient sur la piste de partouzes en gestation. Il ne devait pas y avoir foule dans les foyers, pour la veillée des chaumières télévisée. Et il y avait aussi un peu partout le fameux « réseau » téléphonique, bourdonnant de tous ses appels au coït. Les cibistes préparant leurs étreintes sur le canal 27. Les sadomasos en train de rêver de leurs chaînes et de leurs cuirs favoris. Les bourrés de *popper* pour augmenter les sensations. Les solitaires dans les salles classées « X ». Les tapineuses, les fétichistes, les onanistes, et tous les autres affamés venus chercher le paradis dans la canicule nocturne parisienne, comme des lucioles se collent aux lumières.

Odette vacilla. Elle avait l'impression d'être dans l'œil du cyclone, au centre de la bouilloire. Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Elle vira vers un café dégoulinant de néons verts. Au fond, des garçons en cuir en train de faire l'amour avec les flippers, et se caressant les uns les autres sans aucune discrétion, au passage, comme ça. Deux ou trois travestis brésiliens leur tournaient autour, essayant d'attirer leur attention.

Non, murmura-t-elle intérieurement. Pas ici.

C'est alors qu'elle sentit une poigne douce et ferme sur son épaule. Elle se sentit poussée, guidée par la main protectrice vers la droite, au bord du trottoir.

Là, entre un arbre et une grande baraque des travaux de la Ville de Paris, une triple cabine téléphonique en verre.

Il y a quelque temps, ça a été le printemps du téléphone, à Paris, comme chacun sait. Maintenant, c'est l'arrière-saison mais les cabines sont toujours là. Pratiques. Sauf que deux fois sur trois les récepteurs, les câbles, les fils sont arrachés par les vandales et donc inutilisables. Mais eux, ils n'étaient pas là pour téléphoner.

Dans une bulle d'irréalité absolue, Odette se laissa conduire. La porte vitrée d'une des cabines pivota. « Bronson-Eastwood » la referma. Le roulement grondant de Paris ne fut plus qu'un bruit étouffé et continu.

Elle ne s'était pas retournée. Elle n'osait pas le regarder. Il était toujours derrière elle, encore plus près que dans le métro, serré, comprimé contre elle, dont les seins s'écrasaient contre l'appareil où on expliquait tout ce qu'il fallait faire dans la petite fente adéquate pour obtenir une communication.

On est dingues, pensa-t-elle.

La fièvre, la fatigue, le désir obsédant, la coupaient du monde extérieur. La chaleur lui remontait entre les jambes, monstrueuse et douce. Il y avait le flot de la foule, devant, derrière. Les voitures, à ras du trottoir, de l'autre côté de la vitre. La ville... Mais elle se sentait dans la cabine, avec son compagnon, comme dans un module isolé, un scaphandre hermétique ravagé par le désir, une capsule Apollo embarquée pour la planète de Cythère.

La moiteur lourde de l'homme la fit frissonner quand elle sentit ses mains commencer à relever sa jupe volatée. Le crépon beige se fripa comme du papier pelure entre les paumes de l'inconnu qui haletait comme un chasseur contre sa proie. L'instinct du rut sauvage. La chasse ancestrale où la femme est le gibier forcé, coursé, écartelé pour finir. « Volatée, volatée » se murmura Odette, l'œil fixe, pensant à la principale caractéristique de sa robe. « Violentée » finit-elle par penser. Elle ferma les paupières sur ses prunelles d'algues, toutes ses pensées télescopées dans un trouble délicieux.

Une poussée plus forte la colla un peu davantage contre le téléphone. Elle ne bougeait plus, ses seins riches et lourds écrasés contre la boîte de l'appareil. Légèrement cambrée en avant pour mieux s'offrir. Acceptant déjà de tout son corps cette possession folle de l'homme dont elle ne connaissait même pas le nom et qu'elle n'avait vu de face qu'un quart de seconde. Fesses proéminentes sous sa taille étranglée par la ceinture de cuir à pompons dorée, comme une énorme masse brune où la ligne du maillot de bain string porté cet été faisait un fin dessin blanc cabalistique.

L'odeur, le parfum de sueur saine qui fumait de leurs deux corps, avait envahi l'habitacle. Mêlé à l'odeur acre du tabac blond qui émanait de l'inconnu. Tout était dans l'ordre des choses. Il était le plus fort. Elle était une femme. Il avait un membre dur et brûlant. Elle avait une ouverture douce et chaude entre deux bourrelets de chair rose noircie par sa toison. Elle était faite pour ce qu'il allait lui faire comme il était fait pour ça aussi. Ils nageaient tous les deux dans des évidences que des milliers d'années de civilisation et de morale ont essayé de compliquer et de refouler.

La robe était retroussée maintenant sur sa taille.

Elle sentit la main de l'inconnu qui remontait entre ses jambes, ouvrant ses cuisses couvertes d'un réseau de sueur. À l'intersection de ses fesses, il rencontra le slip visiblement à tordre. Il en écarta l'échancrure et se hasarda dans la forêt bouclée de sa toison pubienne. Les deux lèvres s'écartèrent sous ses doigts et il s'engagea en elle tandis qu'elle l'inondait de son désir.

Le temps n'existait plus. Ni la honte ni la peur. Elle ne voyait pas les regards obliques effarés de certains passants. La plupart, d'ailleurs, passaient sans rien deviner. De temps en temps aussi, un automobiliste rasant le trottoir, le long des voitures en stationnement, devinait qu'il se passait quelque chose dans la cabine justement vitrée pour qu'il ne s'y passe rien de semblable. C'était alors une grande embardée, avant de retrouver le troupeau des tôles poussées de feu rouge en feu vert sur le macadam encore mou par la journée

de canicule.

La dentelle du slip eut un craquement léger. Odette remua de la croupe quand l'homme la dégagea des lambeaux de ce dernier rempart qui la protégeait de la nudité. Elle le devina, palpant et parcourant avidement des paumes ses fesses vastes et luisantes de sueur. Visiblement, il en appréciait à sa juste valeur la monumentalité, le galbe, la souplesse. Un connaisseur. Odette se sentit obscurément réconciliée avec cette partie d'elle-même qu'elle avait toujours reniée.

D'instinct, elle comprit que le moment était venu.

Alors, elle décrocha le récepteur téléphonique et l'appliqua contre son oreille. Un dernier réflexe, une dernière lueur de raison et de respectabilité. Pour donner le change. Si c'était encore possible.

En même temps l'homme, du tranchant de la main, donna un petit coup sec sur la lampe qui arrosait crûment la cabine. La lumière baissa légèrement : il restait malheureusement les deux autres cabines contiguës, parfaitement éclairées.

Dans un spasme de délire, la fille du garde-pontier à la retraite d'Arles imagina ce qui allait s'enfoncer en elle. La hampe gonflée, battante comme un énorme cœur long et rouge, au-dessus des deux sacs de chair douce bourrés de protéines prêtes à l'ensemencer. Ça l'excitait maintenant jusqu'à en oublier même son propre état-civil, de faire ça publiquement, d'être vue comme ça, par-derrière, ses fesses offertes et ouvertes sous la poigne de l'homme magnifique et souverain qui allait la traverser. Faire ça en public la rendait encore plus dingue.

Elle le sentit glisser en elle et se mit à trembler jusqu'aux os.

Partout dans son corps ses terminaisons nerveuses sonnaient l'alerte générale, et sa circulation sanguine devait ressembler au circuit d'Indianapolis dans les grands jours.

Deux éclairs presque rouges fusant entre ses paupières de chat, Yano Pakra ne parvenait pas à échapper au spectacle, à hauteur de son ventre. C'était ça qui l'intéressait. D'abord l'épine dorsale descendant en se creusant vers les reins comme une vague de chair ployée par la houle. Puis la taille si mince qu'il aurait pu en faire le tour avec ses doigts. Et surtout la seconde vague de chair, énorme elle et épanouie, gonflée, vibrante, parfaitement et intégralement callipyge. Une rotondité de déesse des premiers âges, avec ces montgolfières préhistoriques d'idole de la fécondité et de la féminité.

Les deux mains crochées dans la chair, de part et d'autre des fesses où il n'y avait pas un gramme de cellulite, il avait écarté la raie profonde, dégageant dans la touffeur des poils bouclés qui remontaient loin après l'intersection de ses cuisses.

C'est là qu'il s'était enfoncé, prêt à exploser mais sachant qu'il se contiendrait jusqu'au bout, comme d'habitude. C'est là maintenant que son regard de fauve, au-dessus des pommettes dures et presque asiatiques, se concentrait. Sur cet arbre rouge sortant de lui, rentrant dans la blessure longitudinale après l'avoir massée longuement du bout du gland, pour sentir rouler les muqueuses contre lui. Maintenant il filait, ressortait, rentrait, se renforçait brutalement ou doucement au gré des vagues qui l'envahissaient. Mais pas un instant il ne cessait de se regarder, planté entre les fesses écartées comme un pylône entre deux collines élastiques.

Le flot de cheveux noirs bouclés de l'employée de Landing-FAG était rebroussé sur son visage. Elle n'avait pas quitté le combiné téléphonique convulsivement collé à son oreille par sa main droite.

Brusquement elle poussa un petit cri étouffé avant-coureur de plaisir. Très vite, alors, elle glissa ses doigts fins entre ses cuisses, rampant jusqu'au membre qu'elle empoigna. Yano Pakra, tendu à éclater, envahi par une véritable syncope de désir, regarda les doigts longs de la fille aux ongles peints en rouge sombre courir le long du bélier qui accélérail sa danse longitudinale.

Il s'arc-bouta et eut l'impression qu'il plongeait à la déchirer au fond des muscles de son ventre. L'assaut fit lâcher à Odette le récepteur téléphonique qui alla cogner la vitre avec un bruit aigu qui leur parut un murmure de colombe à côté du hurlement de jouissance d'Odette, littéralement arrachée par le spasme qui la transformait en boutoir, d'arrière en avant, ruant comme une jument sabrée par un étalon sauvage.

Quand les éclairs eurent commencé à se calmer dans ses rétines, et que l'orage se fût éloigné de ses reins et de son ventre, elle releva lentement un visage inondé de sueur.

Dans la cabine voisine, deux « baba cool » les regardaient, sidérés. Cheveux longs, oreille percée, vestes indiennes, ils n'avaient pas vu ça depuis les partouzes estudiantines de Mai 68 et la mode intellectuelle du désir tous azimuts des années 70. Ça devait les rajeunir.

Odette décolla ses boucles brunes de son front. Elle avait l'impression d'avoir avalé cinq vodkas Eristoff, sa boisson préférée, coup sur coup. Dans son ventre, elle avait toujours une petite centrale thermonucléaire mal apaisée.

— Alors ! hurla-t-elle contre la paroi vitrée qui la séparait des babas, c'est pas écrit dans votre *Guide du Routard* qu'on baise, à Paris ?

Elle se sentait déchaînée. Les deux chevelus, bras ballants, paraissaient largement dépassés.

— Vous voulez de la monnaie pour appeler Katmandou, ou c'est ma photo qui vous intéresse ? les apostropha-t-elle encore.

Elle se désintéressa d'eux et vira vers son partenaire. Les deux yeux de fauve fendus en meurtrières souriaient seuls au sommet d'une montagne

musculeuse de cow-boy qui en a vu d'autres.

— Ce n'est pas parce qu'on vient de faire l'amour qu'on ne doit pas faire connaissance, proposa-t-il, lentement. Tu es contre ?

— Pas vraiment, opina-t-elle en regardant enfin ce qui venait de la connaître bibliquement : un beau visage viril un peu las de trente-cinq-quarante ans complètement chiffonné dans des plis de rides émouvantes. Une carrure de monstre sacré sous la chemisette à rayures bleues. La montre de plongée sous-marine énorme et noire au poignet, au-dessus d'une main faite pour caresser ou assommer, au choix. Une moustache en croc plus mongole que beauf *made in France profonde*. Un accent visiblement d'ailleurs, avec roulements de « r » très prononcés, ce qui n'était pas pour lui déplaire – son dernier fiancé étant dans le genre Français moyen, PMU et Loto. Et enfin, sous le pantalon au zip remonté, quelque chose qui bosselait toujours le jean Lois et qui avait su la soulever, la propulser, la massacrer, dans un voyage très loin au-delà de ce qu'elle croyait être les limites habituelles de son plaisir.

Elle vira vers les baba-cool.

— Bonne nuit, les écolos, lança-t-elle. Faites de beaux rêves.

Sortie de l'habitable fumant de désir, Odette retrouva le bain de vapeur de Paris.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle en prenant avec un naturel parfait le bras de son compagnon. Un biceps qui faisait trois fois l'écartement de ses doigts.

— La nuit ne fait que commencer, promit-il en regardant droit devant lui, un éclat soudain froid et dur dans son regard.

CHAPITRE II



Un groupe de jeunes idiots très « clean » mais coiffés de ces drôles de casques à antennes terminées par deux espèces de petites girouettes de couleur qui ont fait fureur sur la Côte cet été et donné aux vacanciers des allures de Martiens, les dépassa et s'éloigna sur le boulevard Haussmann.

— C'est drôle, remarqua brusquement Odette après un silence. Tu ne pouvais pas savoir qu'on finirait dans ce quartier et pourtant tu y as garé ta voiture ?

Yano Pakra pinça sa Pall-Mall entre pouce et index. Le filet des rides s'éclaircit d'un vague sourire très au-dessus des événements.

— Coïncidence, commenta-t-il lentement – un mot difficile pour un étranger. D'autant plus que je n'habite pas dans le quartier.

Elle se colla contre le long corps de l'homme.

— Alors, comme ça, tu chasses dans le métro à tes heures perdues ?

Il éjecta sa cigarette qui alla rouler sur le trottoir presque aux pieds de trois Allemandes pour couverture de *Lui* ou *Play Boy* en minijupes à faire monter les statistiques concernant les infarctus en France. Sur les trois tee-shirts, on pouvait lire, entre les seins : « Eat me »...

— Ça m'arrive, admit-il, taciturne.

Il avait passé un bras autour d'elle et, en ayant l'air de réfléchir à autre chose tout en marchant, caressait la superbe croupe qu'il avait vue ruer sous lui, tout à l'heure. Chaque pas d'Odette déclenchait un décrochement élastique des reins, sur la droite puis sur la gauche, avec un rythme régulier, souple et sensuel, de piston érotique.

— C'est drôle, médita-t-elle tout haut, je n'aurais jamais cru ça de moi. Je n'aurais jamais cru surtout que ça me plairait autant. C'est la première fois que ça m'arrive, tu sais ? La rencontre dans le métro, l'entrée en matières sans paroles et puis, tout à l'heure, dans la cabine... Tu m'as fait flasher comme

personne avant. Géant, c'était géant !

Il ne répondit pas. Taciturne. Ça ne déplaisait pas vraiment à Odette. La femme est faite pour babiller et l'homme pour réfléchir en silence et prendre des décisions. Du moins en principe. Elle n'était pas très féministe. Elle aimait bien que les rôles soient distribués dans l'ordre normal et traditionnel. Comme avec Yano. Ça la changeait des hommes féminisés d'aujourd'hui, terrorisés en permanence par la hantise de paraître « machos ».

Tout ce qu'elle savait de Yano, hormis son prénom, c'était qu'il était yougoslave. Un pays par là-bas, plutôt à l'Est. La géographie était son point faible. La politique aussi. Elle croyait quand même savoir que le pays d'origine du monsieur du métro et de la cabine téléphonique n'avait pas grand-chose à voir avec les régimes démocratiques. Elle ne se trompait pas.

Dans le petit restaurant où il l'avait emmenée, rue du Faubourg-Montmartre, histoire de remplir un grand creux dans l'estomac dû à des exercices physiques inhabituels, Odette avait dégusté une vodka Eristoff à l'orange. Elle adorait. L'alcool se transformait maintenant en flammèches internes sous sa peau de brune.

— Tu ne veux pas qu'on aille chez moi ? interrogea-t-elle en pensant à ce qui les attendait encore comme découvertes, au fond des plumes moelleuses. J'habite à deux pas, je te l'ai déjà dit... Près des Folies-Bergères, tu connais ?

Il sourit, toujours aussi énigmatique.

— J'ai une meilleure idée, dit-il enfin. C'est chez moi qu'on va, si tu veux bien. D'ailleurs, on est arrivés à ma voiture.

Autour d'eux, c'était toujours la noria sulfureuse attisée par les caprices météorologiques de l'été de la Saint-Martin. C'était fou ce qu'il y avait comme candidats à l'orgasme, cette nuit. Il en sortait de partout. Devant une boîte de la rue Taitbout qui portait bien son nom, « Deux et deux font quatre », des couples d'apparence cossue et bourgeoise entraient, poussés par le démon du désir vers des parties carrées qui n'aideraient pas seulement à élargir leurs relations mondaines. Des hommes seuls aussi s'approchaient. Ils engageaient avec les champions de la conjugalité postmoderne de brèves conversations dont il ne fallait pas être très malin pour deviner qu'on y débattait de choses inédites dans le genre chiffre impair.

Yano cassa en deux sa silhouette qui devait approcher le double mètre pour introduire la clé dans la serrure de sa vieille Peugeot 204 bleue. Odette s'y engouffra elle aussi.

Je suis folle, pensa en elle une petite voix timide et d'ores et déjà désapprouvée. Je n'ai pas pris la pilule depuis trois mois et je me roule maintenant dans le plaisir non-stop.

Elle se secoua.

Après tout, objecta une autre voix intérieure, puisqu'il paraît que l'IVG doit être bientôt remboursé par la Sécurité sociale...

Elle eut encore deux ou trois échanges de vue intime sur son avenir proche. Le mot « stérilet » y fut mentionné. C'était un conseil d'amie qu'elle se faisait à elle-même. Elle n'avait jamais beaucoup aimé la pilule. Cancérigène, disait-on. Et le cancer... Elle frissonna. Plutôt crever, se suicider, ou faire douze gosses à la file.

Puis les clignotants s'éteignirent de nouveau dans son cadran intérieur. La vieille Peugeot qui sentait le tabac blond s'arracha arthritiquement au trottoir.

— Où va-t-on ? questionna-t-elle.

— Je t'ai déjà dit : chez moi.

— Ce n'est pas le nom d'une rue, fit-elle remarquer avec une certaine logique.

— C'est le nom de chez moi, dit-il au milieu de ses rides de héros de western.

Elle se laissa aller sur le cuir craquelé du siège. Délicieusement bien. Tout était très loin d'elle : sa vie quotidienne, son studio de la rue Bergère où on pouvait à peine se déplacer sans buter dans un meuble ou un mur, son bureau de Landing-FAG, l'aube du lendemain où il lui faudrait de nouveau embarquer dans le RER, descendre au Pecq, prendre un bus et crapahuter encore dix minutes dans un résidu de zone avant d'atteindre les bâtiments inox, verre et ciment, de la multinationale.

C'était la première fois qu'elle avait l'impression d'être vraiment dominée. Dans tous les sens du terme. Jamais elle n'avait connu une telle sensation. Dès l'instant où elle l'avait aperçu dans le métro, quand elle s'était retournée pour lui coller une gifle, son univers de valeurs morales avait basculé, cul pardessus tête. Et maintenant, elle savait que, quoiqu'il lui demanderait, elle le ferait. Si elle avait pu vraiment se formuler les choses clairement, elle se serait avoué qu'elle l'aimait déjà un max, comme aurait dit Colette, sa collègue de bureau préférée, branchée sur les mots à la mode comme sur une ligne à haute tension.

Et ce qui aurait été encore le pire aux yeux d'une militante du féminisme pur et dur, c'est qu'elle se sentait merveilleusement bien, aux côtés de ce « macho » grand format qui n'avait désormais qu'à claquer des doigts pour la faire obéir.

Odette rouvrit les yeux. Elle se sentait vraiment dans les vapes. La vodka Eristoff, jointe au reste, avait fait reculer l'univers normal très loin du monde étoile et vaporeux où elle évoluait maintenant.

Elle aperçut vaguement le décor devant lequel venait de s'arrêter la Peugeot. Yano avait grogné : « C'est par là », sans rien désigner précisément. « Par là », donc, on distinguait une rangée d'immeubles modernes à peine terminés, encore entourés de palissades et de terrains vagues, ainsi que le toit

plus bas d'une fabrique qui alignait sa façade aveugle très loin le long du trottoir. De l'autre côté, il y avait l'eau. Un canal. Des berges en ciment et un drôle de pont en fer d'un autre temps enjambant l'élément liquide. En plus nordique, ça rappelait vaguement le canal où son garde-pontier de père avait passé sa vie à guetter les péniches et sur les berges duquel s'était écoulée toute l'enfance d'Odette. Par contre, elle connaissait mal

Paris et avait été bien en peine de dire où ils étaient. Etrangement, ça lui rappelait quelque chose... Le décor d'un film, elle en était sûre. Mais lequel ?

Elle s'étira.

— C'est loin, chez toi ? Je ne sens plus mes jambes.

Le beau visage brun venu d'ailleurs se pencha sur elle, maxillaires carrés, regard perdu dans les meurtrières des paupières.

— Je vais te porter, fit-il d'une voix rauque avec l'esquisse de l'ombre d'un sourire.

Il la regarda, bras relevés, cheveux noirs répandus sur le dossier du fauteuil, robe retroussée sur les genoux, seins dardés sous le crépon. Hurlant de tout son corps qu'elle était faite pour l'amour, qu'il lui avait au moins révélé ça et qu'elle était bien décidée à en profiter.

Il frissonna en s'approchant. La lueur d'un réverbère à arc tombait comme un gros œil cyclope sur le pare-brise. Très spot de plateau de cinéma. Un influx nerveux brutal envahit Yano, survoltant brusquement tout ce qui se logeait de viril au-dessous de la ceinture de son Lois.

— Ecarte les jambes, s'il te plaît, fit-il d'une voix sourde.

Comme droguée, l'employée de Landing-FAG obéit. Lentement. Agissant dans un état second.

En même temps, Yano actionnait le levier qui commandait les sièges inclinables. Le visage bronzé d'Odette chavira doucement, les yeux cernés, la bouche lourde et gonflée de désir et de fatigue, le front pailleté de sueur.

— Encore, dit-il.

— Comme ça ? murmura-t-elle d'une voix de gorge.

Même si on lui avait hurlé que sa vie était en danger, elle n'aurait pas bougé. Hypnotisée, retenue par une sorte d'étrange paralysie nerveuse. Un blocage insurmontable mais aussi délicieux puisqu'il la soumettait tout entière aux ordres de son amant.

— Ouvre-toi, commanda-t-il. À deux mains. Je veux te voir.

Il haletait pendant que, mains glissant le long de sa poitrine puis de sa jupe, Odette s'exécutait.

Yano se trouvait lui aussi dans un bien-être inimaginable. Cette fille était exactement comme il aimait. Chaude, prête à perdre la tête, soumise, docile comme un agneau et décidée à aller jusqu'au bout, en bonne femelle en chaleur, saine et sans complexe, qu'elle était.

— Tu es content ? fit-elle.

— Oui, continue.

Ses longs doigts fins avaient gagné la broussaille brune bouclée de son ventre. Le slip, lui, était resté par terre dans une certaine cabine téléphonique du boulevard Poissonnière. Inutilisable, sauf si le hasard poussait par là un fétichiste spécialisé dans les dessous féminins encore imprégnés des parfums de l'amour. Elle écarta à deux mains ses lèvres à nouveau gonflées, turgescentes et rouges. Le regard en laser de Yano détailla la chair délicate des muqueuses autour de laquelle venait mourir la toison de soie noire et riche qui remontait à l'assaut du ventre en une ligne de boucles duveteuses presque jusqu'au nombril.

— C'est drôle, constata-t-il en roulant les « r ». Tu as un visage de poupée, des bras et des jambes fines, une taille d'adolescente. Et puis là, tu es une femme comme je les aime. Animale. Brûlante. Sensuelle. Une vraie forêt tropicale. Bestiale...

Le « phare » du lampadaire éclairait tout en détail. En haut de la commissure des lèvres où les doigts d'Odette venaient de s'enfouir, le bouton écarlate du clitoris faisait une petite montagne de chair pointant comme un minuscule museau palpitant.

Yano haletait, respiration courte, le ventre tiraillé par une tension qui devenait presque intolérable.

— Ton cul et ça, dit-il avec un petit rire, on dirait que ça appartient à une autre femme qu'à toi. Je veux dire que tu n'as pas la tête qui correspond à tes fesses et à ton ventre...

Odette ne répondit pas, tendant le pubis en avant. Ça ne la gênait pas, d'être ainsi détaillée. Les soubresauts qui faisaient vibrer ses seins et ses cuisses entrechoquaient aussi ses dents, imperceptiblement.

Yano roula contre elle sur le siège incliné. Sa main droite venait de se glisser jusqu'à son jean pour en sortir à nouveau la hampe qui l'avait fait crier tout à l'heure, dans la cabine téléphonique.

— Petite Française, dit-il presque affectueusement, tu es une vraie salope.

Odette rouvrit les yeux au contact électrique du membre gonflé qui commençait à s'appuyer contre les poils de sa fourrure de jais.

— Yano, dit-elle d'une voix chavirée... Tout à l'heure, dans la cabine... Tu n'as pas joui. Pourquoi ?

Les yeux du Yougoslave se voilèrent de brume.

— Le « cockring », éclata-t-il de rire. Tu ne connais pas ?

— Le quoi ?

— Regarde.

Il lui prit la nuque et la força à se redresser un peu pour le voir. Elle aperçut l'énorme tuyau de chair qui l'avait visitée tout à l'heure, apparemment

au bord de l'éclatement avec sa tête ronde et congestionnée comme une massue. Mais ce qu'il lui montrait, c'était un peu au-dessous : à la racine du sexe, juste contre son pubis et ses testicules, une sorte de bague dorée qui l'enfermait, le serrant à couper la circulation.

— Tu comprends ? murmura-t-il.

Elle le regardait toujours, sidérée.

— C'est mon « cockring »... Mon anneau d'amour, quoi.

Il releva une mèche qui lui descendait entre les sourcils.

— Mon anneau de queue, si tu préfères, reprit-il avec des excuses pour le choix de son vocabulaire, vu qu'il ne maîtrisait pas très bien le français et ignorait ce qui se dit et ne se dit pas. Avec ça je peux baiser deux heures sans jouir.

Il la renversa de nouveau sur le siège.

— Tu comprends, petite Française, qu'avec moi tu vas connaître enfin le paradis ?

Au moment où il l'enfourchait sur la couchette improvisée, son regard attrapa les chiffres électroniques de la montre de plongée.

— Merde, grogna-t-il. Minuit ! Et Nishe qui...

Odette était repartie dans ses vapes amoureuses.

Elle n'avait rien entendu.

— Un baiser avant de me baiser, balbutia-t-elle. On ne s'est même pas encore embrassés. Et le baiser, c'est plus intime que la baise...

Elle ne se serait jamais crue capable de parler comme ça. Décidément, elle était en pleine crise de croissance.

Yano ne l'écoutait pas. Il était écartelé entre deux devoirs aussi impérieux l'un que l'autre.

— Yano..., bafouilla Odette, bouche en avant et entrouverte, langue à demi sortie, cherchant ses lèvres.

Il se dégagea nerveusement.

— Je t'ai assez entendue pour aujourd'hui, grogna-t-il.

L'instant d'après, Odette retombait comme un pantin mou, vidé de vie, sur la banquette.

Le coup que Yano venait de lui porter à la tempe, d'un revers du poing, aurait pu la tuer. Mais Yano avait étudié le karaté, dans son jeune temps, à Belgrade. Il connaissait les points vitaux de l'anatomie humaine et savait comment il faut frapper pour provoquer simplement une perte de connaissance.

Avant de plonger, Odette sentit trois choses : l'impression de souffle coupé, comme si on venait de lui retirer ses poumons, une sueur glacée violente, et un spasme de nausée. Puis ce fut la nuit sur la planète folle de

l'amour où elle avait débarqué quelques heures auparavant avec, comme guide, un trop beau Yougoslave qui aurait pu brûler les planches de tous les studios de cinéma, si le destin en avait décidé ainsi.

Yano la regarda froidement. Ouverte, béante, cuisses relevées, prête à le recevoir. Arrêtée en plein élan d'amour, le sexe bâillant.

— Ce serait trop bête de se priver, gronda-t-il.

Il s'enfonça jusqu'à la garde dans son ventre, les deux mains à ses hanches, la secouant comme une marionnette.

Le quai était parfaitement désert. L'eau du canal parfaitement lisse, avec les lumières qui plongeaient dedans comme de minuscules sondes tremblantes et éblouissantes.

Yano s'arrêta pour souffler. Il venait de traîner Odette, toujours inconsciente, jusqu'à l'immeuble le plus proche. Il ouvrit la double porte vitrée et recommença à la traîner jusqu'à l'ascenseur. Maxillaires serrés, il reprit l'employée de Landing-FAG sous les aisselles et la poussa dans la cabine de métal inox, l'allongeant sur le tapis-brosse garnissant le sol. La sueur coulait à grosses gouttes, suivant le sillon de chaque ride.

Il la regarda de son air de fauve toujours en train de chercher un piège à éviter.

— Encore une qui n'émargera plus au budget de la Landing, émit-il avec un petit rire. Ni à celui des ASSEDIC. Ni aux Allocations familiales. Ni à rien du tout.

Il appuya sur le bouton du troisième sous-sol.

Quand on sort d'un cauchemar, normalement, c'est pour aborder aux rivages d'une réalité qui, pour n'être pas idéale, n'en est pas moins rassurante par rapport au tunnel visqueux et effrayant où on marnait jusque-là. Mais Odette Lebas put vérifier que cette règle comporte des exceptions de taille. Et surtout une, qui la concernait directement.

Elle venait dans son cauchemar de se battre avec un bataillon d'animaux gluants dans le genre pieuvres.

Avec ventouses, membranes, yeux globuleux et jets d'encre aveuglants.

Elle rouvrit les yeux et put constater tout de suite que la réalité n'était pas mieux que le cauchemar qui avait précédé son réveil...

Et même pire. De très loin.

Ses prunelles mirent une minute à s'habituer à l'obscurité. Alors seulement elle comprit pourquoi, dans son rêve, elle n'avait pu crier : un

énorme pansement adhésif fermait ses lèvres. Pourquoi aussi elle n'avait pu terrasser les monstres de son cauchemar : elle était enchaînée par les bras et les jambes à un énorme bloc de ferraille hérissé de pistons et de tubes de toutes les couleurs, avec des pointes menaçantes, des broches pneumatiques et autres pièces non identifiables. En bref, un très bel objet pour figurer dans une exposition surréaliste de « ready-made »...

Elle ignorait tout des outils d'atelier utilisés dans les usines. Sinon, elle aurait su que son sort allait se jouer sur une superbe machine. Un automate pour perçage d'accessoires de chaudières disposant de têtes capables de forer vingt-quatre trous à chaque mouvement.

Elle se tortilla entre ses chaînes. Du passé, ne lui restaient que deux ou trois images dépareillées : un amant à visage d'acteur américain ou de dieu du stade... Une cabine téléphonique... Un quai désolé au bord d'un canal... Un membre viril atrocement humiliant pour les possesseurs d'engins masculins de calibre habituel... Puis, très vaguement, un escalier, une porte, une lumière plus vive. Elle avait dû se réveiller quelques instants, après le coup que lui avait porté Yano. Elle avait encore aperçu la cave dans laquelle il la trainait, le sous-sol d'une ancienne chaufferie fort mal entretenu. Puis des tas de choses métalliques aussi menaçantes qu'inconnues. Enfin, quand elle avait essayé de crier, sa nuque s'était littéralement cassée en deux sous un véritable coup de massue.

Elle ne s'était réveillée qu'une heure plus tard. Nue, et épousant à son corps bien défendant les moindres reliefs de la machine à laquelle elle était attachée.

Sous les deux ou trois lampes pendant des poutrelles métalliques, apparaissait un incroyable chaos noyé d'ombre par endroits. Des pièces, des machines, des appareils pneumatiques ou électriques. Des outils tournants, des turbines, des tuyauteries, des transformateurs d'air, des découpeuses, des ébarbeuses. En bref, une sorte d'immense hangar de quincaillerie en folie. Le fond de l'ancre d'un sidérurgiste obsessionnel, d'un nostalgique des hauts-fourneaux. Un véritable musée des horreurs de la civilisation industrielle et du travail à la chaîne.

Le tout semblait inutilisé depuis un certain temps. Le cylindre à air comprimé énorme autour duquel ses jambes s'écartaient à l'équerre était couvert de poussière.

Brusquement, elle eut le coup au cœur de sa vie.

Dans le fond de la pièce, il y avait deux ombres humaines, assises par terre, silencieuses.

Et l'une des silhouettes s'appelait Yano.

Les yeux exorbités d'horreur, Odette se recroquevilla sur elle-même autant que ses chaînes le permettaient. Maintenant, la panique lui grimpait vers le cœur, comme une main griffue et glacée qui eût emprunté le chemin de

ses veines et de ses artères.

L'autre, elle le voyait mal. Il achevait de dévorer un sandwich. Quand il eut fini de déglutir, elle l'entendit grogner avec le même accent que Yano :

— Si on la réveillait maintenant ?

Il y eut un bref silence. De loin, torturée par une crampe atroce, Odette reçut le faisceau laser de « Bronson-Eastwood ».

— Elle est réveillée, dit la voix lente de celui qu'elle avait pris pour l'homme de sa vie.

Immédiatement l'autre sauta sur ses pieds. Il était petit, avec des jambes de sauterelle sortie d'une grosse canadienne beaucoup trop ample pour lui et insolite, vu la canicule.

— Alors on y va ? trépigna-t-il. On y va !

Un rictus lui déplaça la moitié du visage vers la gauche. Il avait une sorte de front immense à la limite de l'hydrocéphale. Avec des cheveux rares et gras. Sa sphère crânienne faisait une bosse énorme en avant des yeux très enfoncés. Le reste, la bouche, le menton, les joues, se perdait en fuyant vers le cou.

— Elle est belle, hein ? siffla-t-il. Elle est belle ?

— Très belle, dit la voix patiente et calme de Yano.

Il y eut la lueur d'un briquet, puis l'étoile rouge de la braise de cigarette.

— Elle est employée chez Landing-FAG, évidemment. Et elle s'appelle Odette.

Yano fit un grand rond de fumée, puis visa le centre du grand rond et y envoya un autre rond plus petit.

— Voilà, dit-il, les présentations sont faites.

L'autre parut secoué d'une brève convulsion.

— Yano, ça va être formidable. On va s'amuser avec elle, dis, comme avec les autres ?

Par bonds tétaniques, ses jambes de sauterelle le portèrent jusqu'à la prisonnière.

— Belle, belle, murmura-t-il.

De tout près, avec un insoutenable dégoût, Odette voyait ses dents découvertes par un sourire abject et où des débris de sandwich étaient restés accrochés.

— Belle, belle et douce, reprit-il.

Ses deux mains tremblantes étaient montées jusqu'à son visage qu'elles caressaient lentement, suivant la ligne des cheveux, les joues, le nez, les lèvres. Puis elles descendirent et épousèrent les seins qu'elles massèrent quelques secondes. Enfin ce fut le tour du ventre, des hanches et des cuisses.

— Elle est encore toute mouillée, exulta le monstre quand sa visite eût atteint des endroits plus intimes.

Qu'est-ce que tu lui as mis !

Odette se cabra. Elle se sentait vide. Comme si elle n'avait plus déjà tout à fait habité son corps. Dans le naufrage de sa vie, au bout de cette nuit torride de découvertes et de plaisir, quelque chose lui disait qu'elle venait de rencontrer ceux qui concluraient son destin. Comme on ferme un livre.

Son regard croisa celui du petit homme au trop grand front, et l'envie de vomir lui happa la glotte.

Il était aveugle. Deux yeux morts. Deux cavités oculaires blanchâtres et vides de toute lueur de vie.

Elle tourna le cou aussi vite qu'elle put, pour échapper à l'horreur.

Immédiatement, un typhon de cauchemar s'abattit sur elle.

Dans le coin droit de l'usine qu'elle n'avait pas regardé jusque-là, un autre corps de femme, également nue. Comme elle.

Une seule différence : elle était morte.

Elle se balançait au bout d'un crochet pendant d'une poutrelle et planté en plein milieu de son diaphragme. Comme une immense pièce de viande dérisoire et inerte.

Une multitude de taches sombres constellait les seins, le ventre, les épaules et les cuisses de la suppliciée.

L'usine aux horreurs se mit à tourner comme une toupie folle.

Le film avait pourtant si bien commencé. En rose. Avec parfums, soupirs et cris de plaisir. Seulement, tout se passait comme si, d'une séquence à l'autre, le scénario avait brutalement changé à son insu.

Maintenant, c'était plutôt une série d'épouvante. Et qui ne faisait que commencer.

Brusquement, la pellicule sauta et ce fut le noir complet.

Odette s'était évanouie.

CHAPITRE III



Boris Corentin se caressait pensivement le lobe de l'oreille. En proie aux souvenirs.

— Tu sais, murmura-t-il, que je ne suis pas venu ici depuis dix ans ?

Il siffla.

— Dix ans ! Pas changé d'un poil, le bon vieux *musée secret* !

Le *musée secret* de la Brigade Mondaine, discrètement installé dans une pièce où plus personne ne venait jamais ou presque, sous les combles de la Préfecture de Police, 36 quai des Orfèvres, dans l'Ile de la Cité. Quelque chose, en plus corsé, comme l'« enfer » de la Bibliothèque Nationale. Une véritable galerie du vice. Avec photos, documents, objets et accessoires à l'appui.

Boris se massa la tempe droite où apparaissaient dans une tignasse bouclée léonine, quoique coupée court à la mode « clean » d'aujourd'hui, quelques fils d'argent. Dix ans. Pour quelqu'un qui, comme lui, approchait de la quarantaine, ça faisait une tranche d'années impressionnante. Les meilleures de la vie d'un homme, dit-on. En tout cas, pour lui, dix ans bourrés à craquer de tout ce qu'une existence humaine peut contenir, en fait d'aventures en tous genres. Dix ans à traverser les milieux les plus divers, à croiser le chemin de sadiques de banlieue ou des drogués des beaux quartiers, des fourguteurs de came, des truands chevronnés, ou minables, des damnés du jeu ou de l'amour, des échangistes, des obsédés, des homosexuels. Dix ans aussi à courir le monde, des Antilles au Japon, de Bulgarie en Côte d'ivoire ou en Allemagne, de Hong Kong au Caire. Dix ans enfin à faire l'amour sous toutes les latitudes avec des filles belles à hurler, qui se roulaient dans ses bras en ronronnant mais pouvaient aussi bien le réveiller, le matin, un Lüger à la main... Dix ans à payer de sa personne au service de l'ordre et de la justice. Et à risquer sa peau.

Une vie, quoi.

Dans laquelle au moins – seule consolation s’il avait dû mourir dans dix minutes – il ne s’était pas ennuyé une seule seconde.

Il vira vers Aimé Brichot dont le palmarès était à peu près du même tabac. Et pour cause, puisqu’ils faisaient équipe ensemble depuis précisément un peu plus de dix ans. À risques égaux. Mises à part les filles. Car l’inspecteur Aimé Brichot, de la section des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, la section à coups durs, à cascades genre cinéma mais sans doublage, à tuiles monumentales et gratifications morales minimum du genre demi-sourire du patron, était du style mari-qui-a-le-sens-de-la-fidélité-conjugale. Une catégorie en voie d’extinction rapide sous nos climats. Il n’avait que deux ou trois coups de canif au contrat de mariage passé avec Jeannette. Personne n’est parfait, c’est entendu. Mais lui, Aimé Brichot, il l’était presque.

— *Memories, memories*, murmura nostalgiquement l’anglomane chauve en redressant ses lunettes Amor de myope sur l’os luisant de son nez.

En fait d’anglomanie, avec le temps qu’il faisait ce matin encore, on était loin du compte. Boris grinça des dents – mentalement s’entend. Il préférerait encore les bons vieux tweeds d’Old England habituels de son coéquipier. Aujourd’hui, c’était du délire façon mode « GAP », le magazine des jeunes branchés. Le berrichon père de famille et déplumé avait troqué ses alpagas habituels, coupe anglaise et simili-lodens, contre un ensemble à provoquer des accouchements prématurés en série s’il s’était baladé dans une maternité : pantalon Spike en toile verte et chemise américaine Big Mac. Quand il quittait la Résidence du Moulin, son domicile, au Kremlin-Bicêtre, les braves travailleurs de l’aube devaient penser que la police avait tout de même beaucoup changé depuis les impers couleur muraille des Séries Noires des années 50.

Boris qui n’en était pas au premier coup au cœur, question fringues de son coéquipier, détourna la tête. Après tout, il suffisait de ne pas trop regarder Aimé pendant encore quelques jours, en espérant que la canicule ne durerait pas trop longtemps. Sinon, il se demandait s’il serait encore capable de regarder un tableau de maître normalement. Il y a des spectacles qui vous gâtent la vision, irrémédiablement.

— Tu sais ce qu’on est venus chercher ? murmura Brichot en s’épongeant le front avec un Kleenex. On crève, là-dessous. Ce serait peut-être mieux de ne pas trop mariner.

C’était vrai. Les combles de la Préfecture de Police, glacés l’hiver, se transformaient en étuve l’été. Et ce matin, c’était pire que l’été. Le Sahara. C’est-à-dire l’été quand il vire à l’enfer.

— Je crois que je sais, murmura Boris. Du moins j’espère. En dix ans, tu sais, la mémoire...

— En tout cas, dépêche-toi, fit Brichot. Je te rappelle que tu es attendu au

Palais de Justice à 10 heures pour témoigner au procès de...

— Je sais, coupa Boris. Le Palais de Justice est à deux pas, je sais ça aussi.

L'une après l'autre, il ouvrait et fermait les portes des placards du Musée de la Brigade Mondaine. Soulevant des petits nuages de poussière qui allaient danser en molécules phosphorescentes dans les rayons de soleil.

C'était un extraordinaire ramassis de tout ce que l'espèce humaine a pu inventer en fait de vices et de passions inavouables. Pour la plupart glanés au gré des enquêtes de jadis, les objets étaient innombrables : membres virils de toutes tailles et toutes matières, bois, cuir, verre, caoutchouc. Echantillons de toutes les drogues connues et imaginables. Attirail complet de fumeur d'opium : Accessoires servant aux trafiquants à passer la came : du genre Bible truquée, fausse bouteille thermos, etc. Evidemment, depuis, les passeurs s'étaient équipés plus subtilement. La police aussi. Il y avait également un album de photos complet pris par un voyeur des années 30 : il photographiait ses victimes dans la rue à l'aide d'une sorte de périscope muni d'un appareil commandé par une tringle qu'il laissait traîner à terre : évidemment, les clichés ne montraient strictement que les entrecuisses féminins...

Boris passa encore le placard des accessoires de « dominatrices » – corsets de cuir noir, fouets, slips pourvus de pointes aiguës. Celui des ceintures de chasteté artisanalement confectionnées par des maris jaloux. Et s'arrêta net devant un rayonnage qui se trouvait au fond de la pièce.

— Je le savais ! s'écria-t-il. Mémé, viens voir un peu.

Brichot vola vers sa flèche. Il commençait à en avoir assez de ce voyage dans le temps à la recherche des souvenirs perdus. D'autant plus qu'avec les années, les changements et les bouleversements de la morale et des mœurs, le Musée faisait un tantinet ringard à l'heure des sex-shops, des films X et des « life-shows ».

Boris tapa contre le dos d'une porte du placard où était épinglé un rapport de police, entouré de quelques photos jaunies.

— Je savais bien que j'avais enregistré cette tête-là quelque part dans ma mémoire, murmura-t-il en montrant un des clichés.

Brichot, silencieux, béait une fois de plus d'admiration pour le cerveau en forme d'ordinateur miniature et naturel de sa flèche. Il avait suffi que Boris, dix ans avant, fasse au pas de course le tour du Musée pour graver dans sa mémoire une physionomie insignifiante aperçue au second plan d'une vieille photo concernant une affaire classée depuis 1942 ! Et le jour venu, le visage entraperçu une seconde était remonté tout seul au premier plan de ses souvenirs.

Le jour était venu tout simplement parce que, depuis une semaine, lui et sa flèche planchaient sur une affaire qui, comme à l'habitude, ne sentait pas particulièrement la rose. D'ailleurs, comme disait Rabert, ils ne travaillaient

pas dans une fabrique de parfums. À chacun son métier. Le leur nécessitait en permanence le port de solides bottes d'égoutiers. Au figuré bien sûr – mais parfois aussi au propre...

Le nouvel égoût que Charlie Badolini les avait aimablement chargés de curer s'appelait Max Schiller. Pour le grand public, et surtout pour les journalistes accrédités aux débats du Palais-Bourbon, c'était surtout une photo dans l'annuaire des députés. La photo d'un gros homme envahi de couperose avec des poches sous les yeux en forme de valises. Vuitton, bien entendu : Max Schiller n'était pas n'importe qui.

Soixante-cinq ans, divorcé, remarié et veuf, il avait fait sa fortune dans l'immobilier, aux belles années du béton en fleur sur tous les chemins de France et de Navarre, avant de prendre une retraite méritée. On racontait qu'il était resté très actif et s'occupait même, en tant qu'« honorable correspondant », d'appuyer les « chasseurs de têtes » venus d'outre-Atlantique, ces espèces de détectives du business international chargés de débaucher les meilleurs cerveaux de l'industrie française et de leur offrir des ponts d'or aux Etats-Unis. Un métier florissant surtout du côté des sociétés nationalisées où les cadres de l'électronique, de la pub, de la vente, se sentent plutôt à l'étroit côté initiative et liberté depuis que le socialisme s'intéresse de si près à eux. Bref, Max Schiller était en cheville avec un bureau de Bruxelles – la base des chasseurs de têtes en Europe, car la loi française interdit formellement qu'on mette en fichier informatique les cadres supérieurs – et ce bureau de Bruxelles était lui-même directement relié à la maison-mère de Dallas, Texas. Où Max Schiller faisait un petit saut chaque semaine comme d'autres prennent leur voiture pour un weekend en forêt de Fontainebleau.

Mais ça, c'était les affaires de Max Schiller, et ce n'était pas pour cette raison que Boris et Aimé, ce matin, avaient pris la peine de monter jusqu'au *musée secret* de la Brigade Mondaine. Ni à cause des deux ou trois affaires immobilières qu'il traînait encore, pas très nettes, du côté de Marseille. Où son yacht se balançait à côté de celui des sommités les plus officielles. Schiller avait su se garder des poires pour la soif de tous les côtés, en politique.

C'était à cause d'une vieille photo et d'une rumeur.

Les vieilles photos, quand on ne les détruit pas, ont la vie dure. Les rumeurs aussi.

Boris Corentin courut de l'index le long du cliché jauni. Un ahurissant spectacle : cinq jeunes gens d'environ trente ans, bon chic-bon genre, posaient, toutes dents dehors, devant leur meute couchée à leurs pieds.

Mais la meute était humaine. Cinq autres jeunes gens, d'un rang social visiblement plus modeste, accroupis sur le gravier comme des chiens, et tenus en laisse.

Les « maîtres » et leurs « esclaves »... Une affaire qui avait fait du bruit en 1942, malgré les temps troublés et les autres chats que les Français avaient

à fouetter.

Corentin lut le rapport à haute voix. Quatre des « maîtres » avaient été arrêtés, à l'époque. Tous fils de chirurgiens, d'industriels et de négociants. Et condamnés pour séquestration, coups et blessures, etc. En ce temps-là, le sadomasochisme n'était pas encore considéré comme un passe-temps normal.

Un seul n'avait jamais été identifié : le « maître » qu'on apercevait à gauche, dans le fond. Un visage un peu flou encore presque adolescent.

Boris l'avait vu il y a dix ans sur cette photo et ne l'avait jamais oublié.

— Tu le reconnais ? murmura-t-il.

— Tu parles, siffla Brichot.

Il mentait : jamais il n'aurait identifié, dans ce frêle garçon de vingt-cinq ans, le gros PDG-député bouffi d'aujourd'hui. Evidemment, maintenant que sa flèche le lui disait, il le reconnaissait. En ajoutant le triple menton, les poches sous les yeux, la couperose, et en retirant les cheveux, c'était criant. Ça criait aussi que les ravages du temps sont bien cruels. Et que tous les hommes sont égaux devant la dégradation de leurs cellules.

— Je crois qu'on tient le maillon manquant, fit Corentin.

C'était le mot juste : en fait de maillon, il s'agissait d'une vraie chaîne.

Celle qu'on avait retrouvée au cou d'un gamin de dix-huit ans découvert trois semaines auparavant mort sur une petite route de Beauce. Complètement nu. Et couvert de coups. Embolie foudroyante due à une séance de flagellation qui avait tourné au massacre.

L'affaire dépassant nettement les compétences policières locales, Boris et Aimé avaient été envoyés sur place.

Et à force de ratisser la région, ils avaient fini par avoir l'oreille caressée par *la rumeur*.

Pas très loin de Chateaudun, à Passy-sur-Loir, il paraît qu'il s'en passait de belles.

Même qu'une nuit, un insomniaque du minuscule village avait vu courir dans les ténèbres un jeune homme nu, ensanglanté, qui semblait fuir comme un fou on ne sait quel cauchemar.

À Passy-sur-Loir, où il y avait trois cents habitants et où on n'avait pas beaucoup de distractions, la nouvelle avait été commentée avec beaucoup plus de passion que les événements sanglants de la planète égrenés chaque soir par la voix unie et tranchante comme une lame de Christine Ockrent sur Antenne 2.

Dans l'unique rue de Passy-sur-Loir, un adolescent nu qui cavale à la lumière de la minuscule cabine téléphonique qui constitue le seul indice de vie, passé 9 heures du soir, ça avait fait sensation.

Personne n'avait fait le rapport, évidemment, avec le « château ». L'immense bâtisse Napoléon III achetée dix ans avant par Max Schiller, à la

sortie du bourg, où il venait de temps en temps passer quelques jours.

Personne, sauf Corentin.

Qui, plus rapide qu'une machine IBM, avait associé comme une charade trois visages : celui de l'adolescent trouvé mort une chaîne au cou ; celui du businessman de soixante-cinq ans ; et celui d'un garçon de vingt-cinq ans aperçu une seconde et jamais oublié, dans le *musée secret* de la Brigade Mondaine.

— 1942, murmura-t-il. L'affaire a été jugée et on a oublié le quatrième du quatuor. Max Schiller. Et pour cause : je me suis documenté sur lui, hier... Il est réapparu en 1944 à Paris, dans les troupes de la Division Leclerc. Conduite héroïque, passé de résistant, blessures devant l'ennemi, etc. Médaillé de la Libération. Un héros. Ce qui n'empêche rien. Tu connais Gilles de Rais. Héros et compagnon de Jeanne d'Arc. Et monstre assassin de centaines d'enfants...

— Schiller n'est pas Gilles de Rais, objecta raisonnablement Brichot.

— Juste, fit Corentin, mais on tient le bout du fil d'Ariane, maintenant. Après une vie d'homme d'affaires bien remplie, il est revenu à ses premières amours : le sadomasochisme. Les esclaves. Des petits plaisirs qui se terminent mal, parfois. Un garçon est mort.

— Quarante ans, rêva Brichot. Quarante ans avant de replonger.

— Les vieilles amours ne s'oublient jamais, commenta Boris.

— C'est Baba qui va être content, murmura Aimé. Dis donc, ça va faire du bruit, cette affaire.

— Je veux, fit Corentin. Une bombe. Et avec des impacts partout. À droite comme à gauche.

— Il va falloir y aller sur des œufs.

— Des œufs frais du jour, ajouta Corentin. Sur la pointe des pieds. En essayant d'en écraser le moins possible.

Il vira après avoir refermé le placard.

— Ce soir, dit-il, on fait une virée à Passy-sur-Loir.

Brichot grimaça. Cent cinquante kilomètres. Une heure et demie de voiture par l'autoroute d'Orléans, juste après Chateaudun. En pleine Beauce. C'est-à-dire maïs et blé à perte de vue. Le petit coin plein de gaieté. Et le lit conjugal une fois de plus déserté. Boris n'avait pas de ces problèmes. À quarante ans, il n'arrêtait pas de rempiler dans le célibat, malgré une liaison avec Ghislaine Duval-Cochet qui ressemblait à ces mariages de couples émancipés basés sur le principe : chacun chez soi et on se retrouve uniquement pour le meilleur, en essayant d'éviter le pire, c'est-à-dire la routine, l'ennui, la rouille des habitudes et pour finir l'indifférence.

Le poignet gauche de Boris pivota.

— Neuf heures et demie, s'écria-t-il en consultant sa montre. Je vais au

Palais.

À peine le temps d'enfiler une cravate sur sa chemise bleue. Et la veste de son costume des grands jours, tweed Prince de Galles. À crever de chaleur. Mais ce n'est pas tous les jours qu'on va témoigner aux Assises. Surtout quand on est inspecteur principal à la Brigade Mondaine, et qu'on vient raconter à la barre la manière dont s'est déroulée l'arrestation d'Angelo Léopardi. L'ennemi public n°1 des cinq dernières années.

— On se retrouve où ? questionna Brichot en époussetant son pantalon de toile vert électrique.

— Mémé, dit Corentin regonflé par sa trouvaille, je t'invite à la *Tour de Monthléry* aux Halles.

— On fête quoi ? questionna Aimé Brichot, ahuri.

— Tout, fit Corentin grandiose. Léopardi qui répond enfin de ses crimes devant la Justice, et Max Schiller qui ne va pas tarder à faire la même chose.

Brichot se gratta l'os du nez.

— À une heure, alors ?

Il regarda descendre devant lui, quatre à quatre, l'athlète de décathlon à physionomie d'Alain Delon auquel son existence était liée depuis plus de dix ans.

— Préviens Baba ! cria encore la voix grave, basse et chaleureuse de Boris. Pour Schiller et son passé édifiant.

Aimé Brichot repoussa légèrement son assiette où l'onglet échalotes n'était plus qu'un souvenir – d'ailleurs délicieux. Un pli soucieux partageait en deux son front démesuré par la calvitie.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit Corentin. Le brouilly n'est pas bon ?

— Il est parfait, dit Brichot.

— Alors quoi ? Tu n'es pas heureux ? La *Tour de Monthléry*, tu sais, c'est l'endroit dans le vent. Il fait beau. La météorologie nous promet un rab d'été prolongé. On a ferré Schiller. Qu'est-ce que tu veux de plus ? C'est l'addition qui t'inquiète ?

— La colonne dépense de ton budget va faire un grand bond, fit Brichot affectueusement.

— Le grand bond, c'est dans l'enquête Schiller qu'on l'a fait, dit Corentin qui s'était débarrassé depuis belle lurette de sa veste et de sa cravate. Il était simplement en chemise bleue à col boutonné.

— Ecoute, murmura Brichot en regardant sa flèche qui achevait son haricot d'agneau, ce qui m'inquiète surtout, c'est que l'affaire Léopardi ne fait que commencer.

Après trois journées d'audience, Léopardi venait d'être condamné par le tribunal des Assises de Paris, juste avant midi, à la réclusion criminelle à perpétuité.

— Ça te paraît peut-être paradoxal, répéta Brichot, mais moi je dis que Léopardi, on va en entendre reparler, et plus tôt que tu n'as l'air de penser.

— Pourquoi ? questionna Boris, jouant l'étonnement.

— Si tu m'as bien rapporté ses menaces, il t'a crié quand tu as quitté la barre : « Ordure, tu finiras comme Délia Chiesa ! »

— Oui, le général italien chargé de démanteler la Mafia sicilienne et qui a été abattu dans sa voiture dès son arrivée à Palerme, dit Boris avec un calme de béton armé.

— Léopardi tient toujours ses promesses, reprit Brichot. Souviens-toi de Nerval, souviens-toi de Brion, souviens-toi de Corbin...

Les trois inspecteurs de police que, cinq ans avant, Léopardi avait essayé d'abattre. En piégeant leurs voitures. Brion était resté aveugle à vie.

— Il est au fond du trou, dit Corentin. Il n'en ressortira pas.

Il détourna le regard, jouant toujours la sérénité olympienne. Il feignit de s'intéresser aux guirlandes de jambons fumés suspendues, un peu partout par Jacques, le patron de la *Tour de Monthléry*, au-dessus des clients. À vrai dire, il pensait la même chose que Brichot. Seulement, il se serait fait découper en tranches comme les jambons de Jacques, plutôt que de l'avouer. Après qu'il eut témoigné aux Assises sur la manière dont Angelo Léopardi l'avait reçu il y avait presque un an quand il avait, tout seul, pris d'assaut la péniche où il se planquait sur un quai de la Seine, près des Andelys, les menaces du truand lui avaient fait passer un frisson désagréable. Léopardi-le-Maltaïse n'était pas un enfant de chœur. Tous les sangs de toutes les races de la Méditerranée, arabe, italien, grec, turc, avaient dû se mélanger pour fabriquer ce pur génie du mal. Les innombrables coups de poinçon qui grêlaient son visage jaune n'étaient pas des souvenirs d'exploits héroïques. Ça datait de la guerre. Quand un marin de la Royal Navy basé à Malte et amant de sa mère était venu vitrioler cette dernière pour lui faire passer le goût de le tromper. Le jet d'acide avait tué la mère et giclé sur son bébé défiguré à vie.

Ça n'avait pas dû lui arranger le caractère. Jamais personne n'avait aussi peu mérité un tel prénom : Angelo...

Par la suite, il était devenu un truand de haut vol. Délinquance en col blanc. PDG d'une société d'import-export, propriétaire en France de cercles de jeux sur les tables desquels il « blanchissait » de l'argent gagné dans le racket et la drogue, et purifié en se transformant en plaques et en jetons. Il n'avait jamais, non plus, rompu ses liens avec la Mafia. Malte n'est pas loin de la Sicile. D'où l'allusion sanglante à Délia Chiesa, au procès. On avait fini par établir qu'il était à l'origine des règlements de comptes sévères entre bandes rivales, à Grenoble et à Marseille. Boris avait réussi à le coincer au

terme d'une chasse à l'homme de quinze jours. Léopardi en cavale avait un défaut : il adorait voir sa photo dans les journaux. Il avait donné une interview à une ravissante journaliste d'un quotidien situé très à gauche sur l'échiquier politique.

Boris avait déloyalement joué de son charme auprès de l'intervieweuse pour savoir où se planquait le tueur. Sur l'oreiller, la déontologie de la belle journaliste avait fondu aussi vite que sa haine viscérale des flics.

Le dernier acte s'était joué autour d'une péniche, aux Andelys. À coups de grenades, côté Léopardi. Dans son interview, il avait annoncé qu'il ne se laisserait jamais prendre vivant. Mais on ne se refait pas. Quand on est aussi cruel que Léopardi, on est aussi, nécessairement, un lâche. Ses munitions épuisées, il avait agité le drapeau blanc.

Pour Boris, le rideau était tombé sur l'affaire du Maltais.

Pour ce dernier, c'était seulement le premier round.

— On ne va pas parler de ça toute la journée, fit-il. Il y a plus urgent, non ? Léopardi est sorti de l'actualité. Pour toujours, espérons-le.

— OK, murmura Brichot.

Histoire de changer de sujet, il se mit à parler d'une affaire dont Dumont, l'inspecteur divisionnaire adjoint de Charlie Badolini, l'avait entretenu tout à l'heure : une employée de la succursale d'une multinationale venait de disparaître. Affaire banale. Sauf que c'était la troisième employée de cette succursale du Pecq qui disparaissait en deux mois. Dumont aurait bien aimé les mettre sur l'affaire, lui et Boris. Seulement, ils étaient déjà pris par l'enquête sur Schiller...

Brichot s'aperçut que Corentin n'écoutait pas. Immobilisé, il regardait quelque chose ou quelqu'un, fixement. Sous sa chemise bleue, ses épaules qui n'étaient qu'une série impressionnante de nœuds de muscles, eurent un frémissement. Ses sourcils, très étirés vers les tempes, se froncèrent au-dessus des yeux noirs en amande.

Là-bas, à l'autre bout de la salle, sous d'autres jambons, il y avait un couple. Enfin, ça en avait vaguement l'air, quoique très dépareillé. Difficile d'admettre qu'une fille aussi belle ait lié son destin, même provisoirement, à un homme aussi vulgaire et même sordide.

D'ailleurs, si elle l'avait fait, elle semblait désireuse de le défaire de toute urgence. Boris n'entendait pas ce qu'ils se disaient, mais ça avait l'air de chauffer. L'homme petit et lunaire, très VRP de province, avait attrapé le bras de sa compagne et le tordait lentement. Au poignet de la brute, tout un assortiment clinquant du meilleur goût : montre en or pour émir du pétrole, gourmette en or énorme. À l'annulaire, bague en or frappée d'un blason. Encore un qui rêvait de s'inventer des ancêtres et un arbre généalogique remontant à Philippe-Auguste. De nos jours, tout s'achète. Même le passé et les ancêtres. Boris aurait juré qu'il avait rajouté une particule à son nom,

arrosé un hobereau tombé dans la dèche et sans descendance, et rectifié à coups de millions son état civil.

La fille, elle, était aussi belle et délicate qu'il était laid, petit et vulgaire. Longue robe noire en jersey décolletée dans le dos et devant. Boucles d'oreilles 1925, bracelets en argent. Les cheveux noirs tirés en arrière rendaient l'ovale de son visage encore plus pur. Greta Garbo dans le rôle de la Reine Christine.

Boris eut soudain grand besoin d'une petite rasade de brouilly. Les deux phares noirs de ses yeux étaient fixes.

— Qu'est-ce qui... ? commença Brichot.

Il s'immobilisa à son tour. Il avait compris. Avec sa flèche, l'habitude était venue vite : un regard comme ça, ça ne pouvait être que pour une femme.

Il vira discrètement du buste. À l'instant où le VRP tout en or levait sa chevalière usurpée accompagnée de cinq doigts, et giflait sa compagne.

— Excuse-moi, fit Boris en se levant.

Les flammes jumelles de ses yeux arrivèrent à la table de la brute bien avant sa personne physique.

Le VRP s'apprêtait à coller une seconde gifle. Personne, à part Corentin et Brichot, n'avait remarqué la scène. Le couple était très à l'écart et dans le bruit et les rires de la salle, les éclats de voix se perdaient.

Sans l'avoir vu venir, le VRP eut l'impression de recevoir en pleine figure le bras articulé d'un bulldozer.

— Ça suffira comme ça ou vous en voulez une autre ? questionna Corentin.

Ce n'était pas un bulldozer. C'était pire que ça. Un char d'assaut humain sous des allures de play-boy et un teint naturellement patiné de brun qui n'attrape jamais de coups de soleil. Ce qui ne devait pas être le cas du petit homme blond à la limite de l'albinos. Ce dernier regarda l'intrus qui avait l'air de sortir d'une salle de musculation et dont le seul problème vestimentaire, dans la vie, était visiblement la déformation que ses épaules infligeaient à tous ses vêtements.

L'albinos eut un regard de chacal qu'on dérange pendant son dîner. Son menton avait une belle marque rouge qui ne partirait pas de sitôt. Elle deviendrait violette, puis brune. Bref, l'ecchymose. Ça lui ferait un souvenir.

— Mêlez-vous de vos affaires, glapit-il.

Le dernier mot se termina dans les aigus. Boris lui avait attrapé la cravate et ça provoquait un pincement du côté de la glotte.

— Madame, dit-il en se tournant vers la jeune femme. Je suis prêt à vous laisser tranquilles si c'est vous qui me le demandez.

Il avait trop vu de ces couples qui se tabassent en public et se retournent d'un même élan contre la bonne âme qui essaie d'intervenir pour les séparer.

Elle leva vers lui un regard de brouillard qui embruma un instant les sens de Corentin. De plus en plus Garbo. Mêmes traits parfaits, même bouche, même menton. Même long cou flexible.

Une réussite de la nature comme aucun peintre et aucun sculpteur n'en réaliserait jamais. Fût-il le plus grand génie de l'histoire de l'art.

— Ne me laissez pas avec lui, fit-elle précipitamment.

Elle ramassa son briquet, ses cigarettes et son sac. Boris lâcha l'albinos qui retomba avec un bruit mou sur sa chaise.

— Barbara ! cria-t-il, petite salope ! Tu es virée, tu entends ? Virée. Et tes ennuis ne font que commencer.

Celle qu'il appelait Barbara ne se retourna pas. Elle précédait Corentin et celui-ci put constater, du haut jusqu'au bas que l'inconnue pouvait être d'ores et déjà classée parmi les cinq plus belles filles du monde. Son corps faisait des courbes partout. À en avoir le mal de mer. Mais Boris avait le pied marin. La grande tradition des pêcheurs d'Audierne, son pays d'origine.

Derrière, le petit homme se fouillait pour payer. Cartes de crédit, chéquier, argent liquide. La salle avait fini par se rendre compte qu'il se passait quelque chose.

— Paie et rejoins-moi dehors, souffla Corentin à Brichot. Je te rembourserai. Et dépêche-toi, je t'en supplie. Pas la peine que le scandale continue.

Il sortit derrière Barbara, dans le silence avide et curieux des consommateurs.

Quand Brichot apparut à son tour, le VRP était sur ses talons.

— Vous allez le payer cher, tous les deux, menaça-t-il en prenant du champ prudemment. Plus il se sentait impuissant, plus il écumait.

— Je vous retrouverai, je vous le jure !

Boris fit un pas en avant, l'air de marcher sur lui. L'albinos détala.

— C'est la journée des menaces, murmura-t-il à Brichot en lui remboursant l'addition du déjeuner.

Barbara n'avait pas bougé. Très blanche dans sa superbe robe noire.

— Ecoute, fit Boris à son coéquipier. Rentre en taxi. Je ne peux pas la laisser comme ça. Tu serais très ennuyé si je prenais la voiture ?

— Non, bafouilla Brichot. Mais... l'affaire Schiller ?

— On a dit qu'on y allait ce soir, non ? On se retrouve à six heures, tu veux bien ?

La mine de Brichot s'allongea involontairement. C'était long, une journée sans Boris.

— Je te fais confiance pour raconter quelque chose, si Baba me cherche, ajouta ce dernier.

Il prit la grande fille brune par le bras.

— Et qui est-ce qui reste en carafe comme d'habitude ? murmura Brichot en les regardant s'éloigner vers la R 16 prise avant le déjeuner dans le parc de la PJ, et garée à moitié sur le trottoir de la rue des Prouvaires.

Là-bas, près de sa CX métallisée garnie de tous les accessoires possibles et imaginables, le goujat albinos ruminait de sinistres projets.

Dans la R 16, le parfum enveloppant de Barbara eut immédiatement raison de celui de la Gallia de Boris.

— Je vous ramène où ? questionna-t-il en arrachant la voiture du trottoir.

Barbara secoua son bracelet d'argent.

— Pas à mon hôtel, en tout cas.

Sa voix étranglée dénotait qu'elle ne devait pas avoir l'habitude de ce genre de scènes.

Boris tapota sa cigarette dans le cendrier.

— Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, fit-il. Mais ce type... avec vous... C'est de la mégalomanie galopante de sa part ? Non ?

Elle eut un sourire.

— Jusqu'à hier soir, c'était mon patron. La mégalomanie a commencé à une heure du matin, quand il a essayé de défoncer la porte de ma chambre à coups de pied.

Elle posa une main sur l'avant-bras droit de Boris.

— S'il vous plaît, roulez un peu. Au hasard. J'ai besoin de me calmer. Je vous raconterai tout, pendant ce temps-là.

CHAPITRE IV



Boris jeta un coup d'œil de trois quarts au profil parfait de sa passagère. Le sang recommençait peu à peu à affluer à ses pommettes.

Tout ce qu'il avait deviné était juste. À part l'hypothèse VRP. La jeune femme s'appelait Barbara Lenz et elle était la fille d'un diplomate allemand. Elle avait quitté Munich six mois auparavant avec un jeune médecin français de Grenoble. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir qu'il ne serait sûrement pas l'homme de sa vie. Elle l'avait quitté et avait cherché un emploi. Avec ses diplômes et l'usage parfait qu'elle avait de quatre langues – l'allemand, le français, l'anglais et l'espagnol – ça n'avait pas été trop difficile. Elle était devenue la secrétaire personnelle du PDG de l'usine Métalux, une entreprise qui fabriquait des machines à emboutir. Tout s'était gâté quand son patron l'avait emmenée à Paris, où il devait traiter un important marché. Dans l'esprit du PDG, le voyage devait se terminer au lit. Pas dans l'esprit de Barbara. D'où le premier drame à l'hôtel, à une heure du matin, quand elle avait refusé de lui ouvrir sa porte. Et le second au restaurant. Encore aggravé par l'échec des négociations du PDG avec les émissaires américains. Pour lui, le fiasco sur toute la ligne. Quand on est habitué à ce que tout plie devant vous, c'est dur.

— Si vous n'étiez pas intervenu, murmura-t-elle, il me ramenait à l'hôtel et il me violait. Du moins, c'était ses projets.

Boris avait engagé la R 16 sur la voie sur berge rive gauche de la Seine. Un spectacle rafraîchissant dans la torpeur de trois heures de l'après-midi.

— Je me trompe, ou il s'est mis une rallonge à son nom ? questionna-t-il soudain.

Barbara le regarda, sidérée.

— Il s'appelle Lerat, fit-elle. Gérard Lerat. Il a racheté un titre de noblesse l'année dernière. Maintenant, il s'appelle Lerat de Vesoux. Tout le monde

dans les bureaux l'a surnommé Lerat d'Egout.

Elle leva les yeux vers lui.

— Comment avez-vous deviné ?

— La chevalière, fit Corentin. Comme s'il avait promené avec lui le portrait de son prétendu ancêtre mort aux Croisades...

Ils dépassèrent la piscine Deligny où, par cette température, il devait être plus facile de se tenir debout qu'assis ou couché, vu la queue qui s'allongeait vers les guichets.

Boris toussota.

— Puisque vous ne pouvez pas retourner à votre hôtel, que comptez-vous faire ?

Il y eut un silence. Barbara pianotait sur le tableau de bord. Boris s'aperçut que ses propres pulsations n'avaient pas tout à fait leur rythme habituel.

— Quand on pense à la même chose, fit-il enfin d'une voix de quitte ou double, ça s'appelle comment ?

Barbara darda sur lui ses yeux de ciel bleu parcouru de nuages.

— Ça s'appelle le désir, simplement, fit-elle d'une voix chaude et basse.

C'était exactement l'avis de Boris.

Ils trouvèrent le hall de l'immeuble du 17, rue de Turbigo, frais comme un réfrigérateur, après la canicule poisseuse de Paris. Maintenant, il y avait quatre étages sans ascenseur à attaquer avant le studio de l'inspecteur principal Boris Corentin, juste sous les chambres de bonnes.

Barbara passa une main sur la masse de ses cheveux sombres tirés en arrière.

— Je ne vous ai pas demandé, souffla-t-elle brusquement, si vous étiez célibataire.

Boris tenait la veste de son costume au bout du bras.

— Autant qu'à ma naissance, fit-il.

Il regarda dehors le macadam, luisant et éblouissant sous le soleil.

— Je suis aussi policier, laissa-t-il tomber.

Autant annoncer la couleur. Barbara n'y sembla pas, a priori, allergique.

— Mon premier flic, éclata-t-elle de rire.

Elle plongeait son regard dans le feu noir de celui de Boris.

— On vous sélectionne selon des critères esthétiques, maintenant, à la police ? demanda-t-elle ironiquement.

— Non, trancha Corentin. Je suis une exception.

Boris débouchait la bouteille bien frappée. Heureusement qu'il avait une bouteille de vodka Eristoff au frais en permanence dans le minuscule réfrigérateur de sa minuscule cuisine.

Ce qu'il voyait passer et repasser par la porte entrebâillée venait de lui faire oublier un instant les soins minutieux qu'il apportait au débouchage.

Deux fesses superbes, brunes et cambrées, au-dessus de longues jambes de statue grecque. Puis, dans l'autre sens, des seins menus et droits avec deux aréoles rosées entourant deux bourgeons de chair dardés comme des crayons. Puis un ventre très légèrement bombé au-dessus d'une toison épaisse et sombre qu'il aperçut de profil : débordant du ventre et saillante comme si elle avait été rajoutée par un artiste connaissant sur le bout des doigts les goûts des vrais hommes, concernant ce qui se passe chez les femmes entre le nombril et les cuisses. Barbara ne s'épilait jamais l'aîne. Elle savait que les mâles, au fond, ont en horreur toutes les limites apportées à la féminité naturelle.

Boris ravala sa salive. Barbara passa encore une fois dans le studio, tigrée par les rayons de soleil qui fusaient à travers les persiennes, et il put constater que ces merveilles de chair étaient montées sur un mécanisme élastique et souple de nageuse olympique. Ce déhanchement eut pour effet de faire bondir dans les plis de son pantalon quelque chose qui ressemblait à un être vivant brûlant et autonome, pressé de faire la démonstration de ses talents.

Elle disparut enfin dans la salle de bains, où l'eau chantait dans la baignoire.

Boris était revenu dans la chambre et s'était allongé sur le lit depuis à peine cinq minutes quand la voix de Barbara s'éleva.

— Je m'ennuie toute seule dans mon sauna. Et vous ?

La réponse arriva en chair et en os. Ou plutôt en muscles. Que Barbara put admirer à l'œil aussi nu que l'était Boris.

Elle émit un léger sifflement.

— Monsieur l'inspecteur, fit-elle, vous m'aviez encore caché des choses.

Elle désignait de la bouche et des yeux une virilité impressionnante qui se tenait à un mètre d'elle, un peu au-dessous des abdominaux, en état de fonctionnement parfait.

— Pas possible, dit-elle. Jamais vu ça !

Elle releva le regard.

— Je suis très étroite, moi, murmura-t-elle. Je ne sais pas si ça pourra aller.

Son ton de Sainte-Nitouche faisait un furieux contraste avec les éclairs qui zébraient ses prunelles, comme un orage de chaleur.

— Vous allez me faire très mal, ajouta-t-elle.

Elle coula au fond de la baignoire en soulevant des vagues chaudes.

— Et j’aime ça, termina-t-elle.

La salle de bains était plongée dans la vapeur. Boris enjamba le rebord d’émail et se retrouva dans l’eau brûlante.

— Venez, murmura Barbara.

Elle venait de retirer le peigne d’argent qui retenait ses cheveux. Un flot de boucles sombres cascada sur ses épaules.

Boris était tout près d’elle. Leurs jambes se mêlaient au fond de la baignoire. Au moment de l’embrasser, il aperçut le minuscule grain de beauté qu’elle avait sur la lèvre supérieure.

Barbara devina sa trouvaille.

— J’ai le même ailleurs, souffla-t-elle en s’emparant de sa bouche. Vous verrez.

Leurs langues s’affrontèrent quelques instants. Barbara cambrée, soulevée sur les coudes, le buste offert, fermait les yeux. Ses seins menus étaient admirablement fermes. Sous les paumes de Boris, leurs pointes roulèrent, brûlantes.

— Prenez-moi, tout de suite ! cria Barbara d’une voix soudain rauque.

En même temps, ses longues jambes sortirent de l’eau et se levèrent, presque à la verticale. Boris n’eut que le temps d’apercevoir sous lui, dans l’ouverture des cuisses écartelées, sous les boucles douces de la fourrure débordante agitée par les remous de l’eau, la longue fente chamelle qui divisait son entrejambe. Ses muqueuses saillaient, gonflées d’un désir déchaîné.

Barbara n’avait pas menti : il aperçut sur l’une des lèvres de son sexe le même grain de beauté que sur sa bouche.

Il plongeait avidement dans une fièvre où le plaisir, la chaleur, la peau brûlante de Barbara, son sexe trempé, profond et étroit, se mêlaient pour composer une symphonie paradisiaque.

Cinq minutes plus tard, à travers la buée, s’élevaient des cris stridents et des jurons polyglottes. Barbara jouissait. Elle n’avait pas menti : elle connaissait effectivement aussi bien l’anglais et le français que l’allemand et l’espagnol.

Il eut l’impression qu’elle jouissait quatre fois en même temps.

— Regardez ma bouche, fit Barbara. Et pendant que je vous chevauche, pensez que c’est la même, en bas, dans laquelle vous êtes en train d’entrer.

Ils attaquaient le deuxième round. À peine remise de ses émotions, la belle Allemande s’était aperçue que Boris remontait après avoir joui, aussi fort et

dur et gonflé que la première fois.

— Maintenant, c'est moi qui prends l'initiative des opérations.

Elle l'avait obligé à s'allonger au fond de la baignoire. Et s'était installée à califourchon sur lui.

— Non, dit-elle soudain. Attendez.

Elle s'écarta pour essuyer avec une serviette la grande glace couverte de buée qui se trouvait juste derrière elle.

— Comme ça vous pourrez tout voir, fit-elle. De face et de dos.

C'était effectivement extraordinaire. Assise sur lui, Barbara descendait lentement vers la hampe qui l'attendait. Dans le reflet de la glace, il pouvait voir ses fesses magnifiques, bronzées, aller à sa rencontre. Imaginant, à leur intersection brûlante, ces deux muqueuses rouges et gonflées, avec leur grain de beauté ressemblant si furieusement à celui d'en haut.

Sa deuxième bouche l'avalait méthodiquement. Barbara était géniale, s'empalant précautionneusement pour qu'il aille vraiment au fond d'elle. Lorsqu'il fut calé comme s'il la traversait de part en part, elle s'immobilisa.

— Ne bougez plus, commanda-t-elle.

Il se mit à haleter. Sa « bouche » secrète était douée de mouvements autonomes, comme des pulsations élastiques autour de lui. Sans faire le moindre mouvement, Barbara se resserrait et se détendait autour de lui, par le seul miracle de ses muscles intimes. Une succion incroyable qui le mit très vite au bord de l'explosion.

— Vous aimez ? questionna-t-elle, le visage changé. Comme défait par le plaisir. Plus belle que jamais.

Il allait répondre quand le timbre de la sonnette d'entrée retentit.

— Ah non ! grogna Barbara arrachée à son rêve.

Boris s'était figé. Inquiet. À cette heure-ci, ça ne pouvait être que Brichot. Lui seul savait qu'il était aujourd'hui chez lui – chose rarissime en plein après-midi. Ce qui voulait dire aussi : il s'est passé quelque chose...

— Excusez-moi, murmura-t-il en prenant doucement Barbara par les hanches. J'ai bien peur que la cloche de la fin de la récréation n'ait sonné.

L'instant d'après, il fonçait à travers le studio sans même avoir pris le temps de passer un peignoir.

Lorsqu'il ouvrit, la première chose qu'il entendit fut un pas précipité qui dévalait les escaliers. Le palier était noir et, dans son élan, il buta contre un objet qui roula sous son pied.

Intrigué, il se pencha. La galopade s'éloignait maintenant en bas, sur le trottoir.

Malgré la canicule, Boris eut l'impression d'être transporté brusquement au milieu de la Sibérie.

L'objet qu'il avait heurté était une grenade défensive. Les plus dangereuses et les plus dévastatrices.

Qui continuait à rouler, tranquillement, suivant la pente des lattes inégales d'un plancher affaissé depuis deux siècles et qui menait tout droit vers le studio.

— Que se passe-t-il ? fit la voix de Barbara.

Il vit tout en un éclair. L'engin de mort débarquant chez lui, et Barbara qui approchait, ignorant le danger. D'un bond de tigre, il sauta par-dessus l'engin explosif, heurta l'Allemande et la catapulta avec lui dans le renforcement de la salle de bains. Elle n'eut même pas le temps de hurler. Elle se retrouva contre le carrelage, sous l'homme avec qui elle venait de faire l'amour.

La déflagration leur fit faire l'économie d'explications superflues. En une seconde la commode, le fauteuil Voltaire, le lit et la penderie furent rayés de la carte du monde.

CHAPITRE V



Comme dans un film au ralenti, la poussière de plâtre voltigeait autour d'eux. Le mur de la salle de bains avait tenu bon, mais les carreaux de faïence étaient presque tous tombés. Corentin, lentement, fit bouger ses membres. Intacts, Barbara, sous lui, palpait comme un oiseau capturé.

— C'est tous les jours comme ça ? questionna-t-elle ironiquement.

Son calme était sidérant.

— Pas vraiment, murmura Corentin. Mais j'ai l'impression que ça ne fait que commencer.

Dans le studio, le spectacle était irréel. Tout ce qui avait fait le décor d'un célibataire, sobre mais agréable, avait été volatilisée.

— Habillez-vous, dit-il. On change de crémerie.

Dieu merci, les vêtements de Barbara étaient restés dans la salle de bains. Quant à lui, il trouverait bien un pantalon et une chemise intacts dans la penderie éventrée.

Il secoua un jean blanchi par le plâtre.

— Inutile de s'attarder à la causette avec les voisins, dit-il. On a mieux à faire.

Effectivement, ça dévalait de partout les escaliers, le premier moment de stupeur passé. Boris aperçut le visage effaré de M^{me} Labrenne, sa voisine du dessous qui lui faisait de temps en temps des réflexions sur le nombre de ses visiteuses...

— Vous êtes prête ? demanda-t-il à Barbara.

Elle réapparut dans sa robe noire. Toujours aussi souverainement belle. Il la regarda avec tendresse.

— Décidément, murmura-t-il, vous vous faites chasser de partout. Votre hôtel, mon studio...

Ils durent, en sortant, traverser un mur compact de voisins qui se tassaient sur le palier et les regardèrent passer, stupéfaits, comme s'ils avaient vu des revenants.

Charlie Badolini disparut un instant derrière un épais rideau de fumée. Vers quatre heures de l'après-midi, le bureau du commissaire divisionnaire, chef de la Brigade Mondaine, devenait un hammam et battait tous les records d'asphyxie.

— Léopardi n'a pas perdu de temps, grogna le vieux Niçois en tapotant le cuir fauve de son bureau Empire. Chapeau. Enfin, je veux dire...

Boris esquissa un geste. Le patron prenait les choses très bien. Ce n'était pas lui qui venait d'être vidé de son appartement avec pertes totales et fracas maximum. En ayant par miracle échappé à la pulvérisation. Par miracle aussi, Makoui, le gouttière jaune et beige qu'il avait recueilli quelques mois auparavant[1], avait été confié à Germaine Badolini au moment de leur départ pour Abidjan et il n'avait pas eu, depuis, un instant pour le récupérer.

— Il faut savoir qui sert de relais entre lui et le monde extérieur, grogna le patron en toussant.

Il sortit une nouvelle cigarette du paquet de Celtique et entreprit d'apporter une rallonge à trente années de tabagisme entrecoupées de cures mémorables piteusement interrompues à chaque fois.

— Il faut aussi vous trouver un autre logement, ajouta-t-il.

Boris Corentin agrippa les accoudoirs en pattes de lion du fauteuil Empire où il avait assis ses quatre-vingts kilos de muscles.

— Pas question, dit-il d'une voix ferme. Je ne veux pas que Léopardi croie que j'ai peur. Si les tueurs du Maltais me cherchent, ils me trouveront.

Badolini recracha de la fumée, achevant de transformer son bureau en usine d'incinération.

— Mon cher Corentin, commença-t-il, mes sentiments personnels n'entrent pas en ligne de compte. Je ne vous dirai donc pas que je vous aime bien et que je ne veux pas vous voir disparaître comme ça.

Il roula des globes oculaires.

— C'est le patron de la Brigade Mondaine qui vous parle, dit-il d'un ton sec. Et qui vous dit que vous allez vous installer provisoirement dans un autre domicile. J'ai besoin de vous.

Il se brisa la voix sur son mégot de Celtique.

— Vous êtes mon meilleur inspecteur, cracha-t-il comme à regret.

— Si c'est un ordre..., commença Boris.

Il se leva et traversa le bureau. De l'autre côté des fenêtres, un mois de septembre en folie faisait flamber Paris, la Seine, la place Saint-Michel, le Pont-Neuf. Des femmes presque nues en robe d'été, des hommes ruisselants de sueur, se croisaient. De là-haut, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, on aurait dit des fourmis.

Là-bas, à la terrasse du café du *Départ* sur la place Saint-Michel, il avait laissé Barbara en compagnie de Brichot. On ne savait jamais. Au point où les choses en arrivaient, il valait mieux être méfiant. Les menaces du Maltais condamné à perpète commençaient à l'obséder. Ainsi que l'image du général Délia Chiesa transformé en passoire par la Mafia dans sa voiture. Il détestait avoir peur, et Léopardi avait réussi à le mettre sur cette voie.

— Du fond de sa cellule, Léopardi ne vous lâchera pas, fit encore Badolini en raclant sa vieille bronchite chronique au creux de ses poumons. Il va vous envoyer tous ses tueurs d'élite. De toute manière, votre studio, rue de Turbigo, est inhabitable. Il va falloir y faire faire des travaux. Et le mettre sous surveillance, jour et nuit. Ainsi, d'ailleurs, que votre nouveau domicile.

— Sûrement pas, trancha Corentin. Je n'ai pas besoin d'une bonne d'enfant. En revanche, je crois qu'il serait très utile de faire suivre Maître Flaubert, l'avocat de Léopardi. C'est son domicile qu'il faut surveiller. Pas le mien. Des défenseurs de criminels qui servent de boîte aux lettres, ça court les rues.

Badolini sourit : à la place de Boris il aurait réagi tout pareil.

— Voilà ce que j'ai décidé, annonça le patron de la Brigade Mondaine.

Aimé Brichot vacilla, dans l'encadrement de la porte d'entrée, sous un carton chargé à craquer. Quelques livres, une chemise, des chaussettes, deux pantalons, un 33 tours de Bach miraculeusement intact, une lampe de chevet en cuivre, et d'autres objets sans valeur : tout ce qui avait échappé au souffle de la grenade.

— Je pose ça où ? questionna-t-il en titubant.

— Où tu veux, fit Corentin d'une voix lasse. De toute façon...

Il se sentait soudain fatigué. Ça ne lui plaisait décidément pas, d'avoir l'air de fuir les tueurs de Léopardi.

Brichot épousseta sa chemise Big Mac et regarda autour de lui.

— On est chez Ali-Baba ? siffla-t-il, abasourdi.

Ça faisait un contraste extraordinaire avec le reste de l'immeuble. Et même avec l'environnement du quartier.

Le quai de Valmy. En bordure du canal Saint-Martin. Au nord de Paris.

Un endroit plutôt déshérité jusqu'à ces derniers temps. Les promoteurs immobiliers avaient remédié à tout ça. On avait abattu les logements misérables, et construit des immeubles infiniment plus chers. Il y en avait maintenant pour toutes les bourses – à partir du cadre moyen.

C'était là la « solution » de Badolini. Par chance, ce dernier avait des relations mondaines. Il connaissait Gigi Coveri, le « Saint-Laurent » de Milan. Et celui-ci, justement, venait d'acheter un appartement dans un des immeubles à peine terminés du quai de Valmy. Et de le faire décorer du haut en bas. Il ne l'avait encore jamais habité.

Le résultat, c'était qu'au bout d'un chantier innommable, avec palissades, tas de ciment, grues et bulldozers, après un hall vide, des dédales de couloirs et d'ascenseurs déserts qui résonnaient sinistrement, on tombait – au milieu de cent vingt appartements qui risquaient de rester encore disponibles longtemps, vu la récession économique ambiante, sur un décor d'un luxe incroyable. Comme une oasis en plein désert. Des peaux de bête, des statues polynésiennes, une salle de télévision avec grand écran, un fouillis de coussins sur d'épaisses moquettes, des orangers et des citronniers artificiels, sans compter les meubles : une commode Renaissance, des fauteuils Louis XVI, des divans, des canapés, des tapis du Mexique... Une véritable folie dans laquelle Boris se sentait plutôt déplacé.

Il caressa vaguement un bouddha en bois doré.

— Si Léopardi envoie ses sbires ici, l'ami de Baba sera surpris en revenant à Paris, murmura-t-il.

Ça ne lui disait vraiment pas grand-chose de camper dans les meubles d'un autre.

Barbara revint de la salle de bains, où elle avait déniché un peignoir éponge blanc.

— Au moins avec vous, dit-elle à Boris en finissant de nouer la ceinture, on n'a pas le temps de s'ennuyer. Les changements de décor se font à vue.

Il l'attira contre lui.

— Heureusement que vous êtes là, murmura-t-il.

Elle n'avait pas hésité une seconde, quand il lui avait proposé cette cohabitation provisoire.

— De toute façon, pas question que je retourne à Grenoble, maintenant. Lerat d'Egout doit m'y attendre. Je vais m'installer à Paris. Dès demain, je cherche du travail.

Elle se serra contre lui.

— Ça m'aurait sincèrement ennuyée de ne pas vivre un peu, même quelques jours, avec vous, souffla-t-elle. Ça se serait... comment dit-on ?

Elle chercha l'expression française.

— Terminé en queue de poisson, c'est ça ? pouffa-t-elle, en pensant au

double sens de sa phrase.

Brichot était en train de passer au pourpre. Les oreilles puis le front. La cause de l'incendie : en s'asseyant sur le grand lit bleu pastel de Gigi Coveri, Barbara avait laissé s'écarter les pans de son peignoir. Tout plaisir que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve, dit-on. Mais il y a des rêves qui vous tiraillent plus fort un certain endroit de votre anatomie que bien des réalités. En se lovant amoureusement contre Boris, Barbara fit encore un mouvement qui dégagea un peu plus ses cuisses. Jusqu'à une tache sombre et charnelle de vraie brune.

Ses verres-loupes de myope grossissaient démesurément ses yeux exorbités.

— Il fait chaud, vous ne trouvez pas ? toussota-t-il.

Il alla d'un trait vers la fenêtre qu'il ouvrit. Sacré Boris ! Il l'avait vu avec beaucoup de filles, mais on pouvait classer celle-là en tête du peloton. Avec une mention spéciale. Le genre star à vous faire rouler par terre de désespoir d'être chauve, petit, maigre, et marié.

— Boris, *my dear*, bafouilla-t-il encore. L'affaire Schiller, ce soir...

Il était toujours à la fenêtre. La nuit était tombée et une buée de chaleur semblait flotter au-dessus des eaux glauques du canal Saint-Martin, sept étages plus bas. Pas un souffle. Les arbres étaient immobiles autour du pont de fer qui enjambait le canal. De l'autre côté de l'eau, une silhouette masculine passait, torse nu. Il s'appuya à la rambarde, chaude encore du soleil de la journée.

Les heures s'étaient écoulées en allées et venues. Rue de Turbigo d'abord, chez Corentin, pour y ramasser les rares objets rescapés de la catastrophe. Puis à l'hôtel de Barbara où elle avait pris ses valises et réglé la note – sans d'ailleurs rencontrer le PDG albinos, alias Lerat de Vesoux. Un dîner rapide ensuite, place des Ternes, dans un petit restaurant. Et enfin le débarquement quai de Valmy.

Il huma les odeurs qui montaient dans la nuit chaude – macadam fondu, pots d'échappement, poussière.

— La journée n'est pas finie, Boris, gémit-il vers sa flèche.

Les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages.

— Je sais, Nounou, fit Boris distraitement, derrière lui. Je dis au revoir à Barbara et on y va.

L'au revoir dura encore dix minutes avec bruits divers dont Aimé préférait ne pas savoir à quoi ils correspondaient. Enfin, il y eut un remue-ménage normal et le chauve au front trempé osa se retourner.

— En route pour la Beauce, lança Corentin en se recoiffant, les cinq doigts en râteau dans ses boucles noires nerveuses.

Sur le pas de la porte il y eut encore un échange muet entre deux langues

amies qui se disaient adieu.

— Vous allez dormir ? Vous me le promettez ? fit Corentin.

Barbara écrasa ses seins contre son torse.

— Vous aussi, promettez-moi quelque chose, souffla-t-elle.

Ses yeux avaient repris leur teinte calme : étang et brouillard.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Qu'on ne se tutoiera pas, jusqu'à la fin, dit-elle en abaissant les paupières, plus « Divine » que jamais.

Boris Corentin laissa pas mal de la gomme des pneus de la R 16 sur la rampe qui conduisait hors du parking, sous l'immeuble où il venait d'installer ses pénates provisoires. Il se sentait plutôt nerveux, et ça l'énervait encore plus.

— Ça commence bien, grogna Aimé Brichot. Si on doit faire l'aller et retour comme ça.

Boris stoppa sur le quai de Valmy et regarda l'immense façade. Noire. Sauf deux fenêtres éclairées au septième étage, perçant la nuit. Deux gros yeux jaunes. Barbara... Seule au milieu de cet immense amas de béton vide.

Il se secoua.

— Ça me travaille, de la laisser sans protection, confia-t-il.

Aimé lui posa affectueusement la main gauche sur le bras.

— Gaffe, Boris, murmura-t-il. Du fond de sa cellule de la Santé, Léopardi est en train de gagner son premier pari : te rendre fou d'angoisse.

Boris fit jouer ses épaules sous la chemise Lacoste – une des rescapées de l'Hiroshima de la rue de Turbigo.

— Tu as raison, dit-il.

Il embraya en douceur.

Quand ses feux eurent disparu, une première silhouette s'arracha à l'ombre que faisait une grosse CX métallisée. L'homme était petit, visage lunaire et blafard. Cheveux presque albinos. Sa main ornée d'une chevalière sans discrétion caressa longuement son menton où s'étalait une belle ecchymose du plus joli violet. Il ne quittait pas des yeux les fenêtres allumées du septième.

De l'autre côté du quai de Valmy, une bouche à laquelle il manquait trois dents finissait un cigarillo. À travers les arbres rendus anémiques par la canicule, deux petits yeux porcins contemplaient eux aussi les fenêtres du septième. Tandis que deux mains caressaient leurs deux meilleurs amis, au

fond des poches de la veste, baptisés Cendrillon et Blanche-Neige : Colt 45 et 357 Magnum. Un couple fait pour s'entendre.

Sur le petit pont qui enjambait le canal, quelques instants plus tard, deux silhouettes masculines apparurent, marchant rapidement. L'une athlétique, la seconde rabougrie dans une grosse canadienne, insolite par cette chaleur.

Contrairement aux autres, ils ne regardèrent pas les lumières du septième.

Ils s'engouffrèrent dans le hall.

C'est fou ce que ça peut être fréquenté, un immeuble vide.

Barbara avait d'abord pris un bain pour se remettre de ses émotions. Plein de mousse, cette fois. Gigi Coveri, le couturier de Milan, savait vivre. Puis elle avait cherché sans succès une chemise de nuit ou un pyjama dans ses bagages. Oublié à l'hôtel dans la précipitation du départ. Elle n'aimait pas dormir nue. Une habitude de son pays, où les nuits ne sont pas spécialement chaudes. Elle finit par enfiler une robe du soir bleu pâle. La seule qui lui restait. Avec l'idée que, quand Boris rentrerait, il n'aurait pas trop honte de son amie.

Elle s'allongea et se mit à récapituler les événements de la journée par le début. Mais elle avait à peine commencé qu'elle sombra dans un sommeil profond.

Elle se réveilla en sursaut et alluma précipitamment. Au fond de la chambre, un bouddha doré la regardait. Elle s'aperçut qu'elle était trempée de sueur sous sa robe du soir toute froissée. Mais c'était le dernier de ses soucis.

Dressée sur les coudes, elle tendit l'oreille.

Au bout de cinq minutes, le bruit qui l'avait réveillé recommença.

Un son étrange, lointain, lancinant.

Comme une sirène montant de très loin, comme du fond d'un abîme.

Ou comme la lamentation d'une âme en détresse gémissant depuis les ténèbres d'un autre monde.

C'était si étouffé qu'elle avait l'impression que ça venait du noyau de la terre.

Ça avait pourtant suffi à la réveiller.

Elle faillit se précipiter dans le couloir, mais s'aperçut que ses jambes ne la porteraient pas. Elle tremblait de tout son corps.

Le bruit recommença encore. Un chant d'horreur et de souffrance.

Elle rampa sur le lit jusqu'à la console de commandes de la télévision, dont elle pressa un bouton.

Sur l'immense écran mural, la pluie de neige électronique signalant la fin des émissions se mit à tourner. Dessinant des spectres fugaces dansant au milieu d'un bombardement de neutrons.

Il était deux heures du matin. Les speakerines avaient depuis belle lurette fait leur office de marchandes de sable auprès des rares rescapés insomniaques des programmes de TDF.

Elle regarda fixement l'immense écran pointilliste et tournoyant.

Au gré de ses fantasmes, elle y vit passer Boris, Lerat, son patron jusqu'à ce matin, la déflagration du studio de la rue Turbigo, et ses soucis aussi : le présent incertain et l'avenir plutôt glauque.

Le bombardement de neige continuait dans un silence de mort.

Le hululement de bête de l'agonie déchira encore une fois les interminables couloirs vides de l'immeuble.

— Boris, gémit-elle. Boris...

Mais même sur l'écran de sa nuit blanche, le visage de Boris s'était évanoui.

Elle était seule.

CHAPITRE VI



— Tu veux me dire ce qu'on fait ici ?

Boris sentait au-dessus de ses Adidas, sur ses chevilles nues, le picotement des gouttes de rosée. Il acheva de traverser le champ et rejoignit son coéquipier.

— Rien, dit-il. On rentre.

— Pourquoi on est venus ? maugréa Brichot. On savait que Schiller n'était pas dans son château, et on n'a pas de commission rogatoire pour visiter les lieux.

— On fait notre métier, grogna Boris. On s'imprègne de l'atmosphère des lieux. Tu n'as jamais entendu parler des enquêtes du commissaire Maigret ?

Brichot n'avait pas l'âme littéraire. Passy-sur-Loir, avec ses quarante maisons aux volets clos, son château désert et son silence de tombe, était comme un grand mausolée, un village mort après un cataclysme.

— On rentre et même en vitesse, reprit Boris, songeant à Barbara seule dans la grande boîte de conserve vide.

— Ça ne valait pas la peine de venir, objecta encore Brichot.

— Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre.

— Ni de persévérer pour renoncer, conclut Aimé, rogue.

Schiller, Léopardi... Léopardi, Schiller... Deux salopards avec chacun sa spécialité. Boris traquait l'un, l'autre le traquait. Et il avait abandonné Barbara à son sort.

Ce n'était pas facile de poursuivre deux affaires en même temps. Boris avait presque tous les dons. Mais pas celui d'ubiquité.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? questionna Boris, haletant. Vous n'avez pas dormi ?

Il retrouvait son souffle peu à peu. Quand Aimé l'avait déposé quai de Valmy avant de rentrer au Kremlin-Bicêtre, il avait tout de suite aperçu les lumières qui criaient, toutes seules au septième étage de la grande muraille noire. Il était arrivé quelque chose. Il avait couru vers l'ascenseur, puis galopé dans le couloir.

Barbara repoussa le cendrier. Eloquent : une dizaine de mégots. Il était quatre heures et elle n'avait pas fermé l'œil.

Elle se laissa aller en arrière sur le lit, longiligne dans sa robe du soir bleu ciel toute froissée.

— Vous n'avez tout de même pas eu de la visite ? fit Corentin, toujours haletant. Si vous saviez ce que j'ai pu m'en vouloir de...

Elle ouvrit les bras.

— Venez.

— Non, racontez-moi, d'abord.

Il était soulagé. Elle était vivante et intacte. Mais quelque chose lui hurlait qu'il y avait eu du nouveau.

— Non, d'abord nous deux, fit-elle.

Elle l'attira, l'enveloppant de son parfum, auquel la sueur fraîche de son corps ajoutait quelque chose d'intime et de troublant.

— Je veux que vous me rassuriez, murmura-t-elle. J'en ai assez des fantômes. Je veux de la réalité.

Elle posa sans complexe la main sur le pantalon de Boris, à une hauteur qui avait des propensions naturelles à se bosseler à la demande.

— Et la réalité, c'est ça, fit-elle d'une voix rauque.

Il sentit sa main qui brûlait à travers l'étoffe du jean et lui répondit par un doublement de volume instantané.

— Vous me racontez après ? demanda-t-il. Promis ?

— Promis, dit-elle en sautant du lit.

Son regard brûlait.

— Non, dit-elle, écartant la main de Boris qui voulait la débarrasser de sa robe royale. On se déshabille chacun pour soi.

Elle se cambra.

— Le premier à poil choisit la position. D'accord ?

Elle gagna : elle n'avait à arracher que son long fourreau bleu. Boris en était encore à farfouiller dans la boucle de sa ceinture.

— C'est moi ! triompha-t-elle.

— Ce n'est pas juste, grogna Boris. Vous saviez que vous n'aviez rien dessous. Moi, j'ai encore mes chaussettes, mes chaussures, mon slip...

— Mauvais joueur.

— Je n'aime pas les tricheuses.

— Je triche ? fit-elle, provocatrice.

Elle se redressait, faisant ressortir ses fesses admirables, hautes et rondes, au-dessous de reins creusés dont la lumière rasante de la lampe de chevet dessinait le duvet. Comme une ombre impalpable soulignant les courbes parfaites de son corps.

Il la regarda, fasciné. Ses seins saillaient, dardant vers lui les bourgeons des pointes roses. Son ventre bombait très doucement au-dessus de la masse bouclée de son pubis.

— Vous avez triché, dit-il, la gorge sèche. Mais c'est encore moi qui gagne.

— Alors, venez, souffla-t-elle d'une voix tremblante. Je choisis la position. Couchez-vous.

Barbara avait plongé sur lui en riant. Décidément, cette fille aimait

commander. Au milieu du matelas creusé par les deux corps, Boris se laissa aller et ferma les yeux. Au-dessus de lui, Barbara était en train de provoquer sur tout son corps, du bout de sa langue, des secousses qui ressemblaient à la fission de l'atome.

Ce fut d'abord les oreilles, le cou, la poitrine. Elle dessina ses abdominaux d'Apollon grec, puis s'attarda longuement de la pointe de la langue au fond de son nombril. Enfin, il sentit que sa bouche se forait un chemin dans la broussaille de son pubis. Elle s'arrêta un instant, admirant fixement l'instrument extraordinaire, aussi rigide que doux, qu'elle était résolue d'avaler.

Mais avant, d'un coup de reins, elle se plaça comme elle l'avait décidé. Boris qui avait fermé les yeux les rouvrit au moment où, d'un lent mouvement, Barbara entreprenait d'encadrer son visage de ses cuisses. Il vit, souffle coupé, les deux souples globes jumeaux de ses fesses descendre vers lui, entrouverts, lui dévoilant de tout près leurs secrets troublants.

En très gros plan, le grain de beauté intime de Barbara était maintenant à portée de ses lèvres, au milieu des muqueuses formant un bulbe fendu comme un fruit tropical inconnu. Autour, la toison de Barbara remontait par boucles minuscules au creux du sillon vers l'anus qui faisait comme un coup de poing dans l'ombre.

Elle remua les reins pour se trouver dans la position adéquate, à quelques millimètres au-dessus du visage de Boris. Tout en bas, il sentit que la bouche de l'Allemande, avec son grain de beauté jumeau, glissait précautionneusement en enveloppant sa hampe.

Il avança les lèvres et sa langue se fraya un chemin dans la pulpe humide du fruit qui s'ouvrait. Cette incursion en elle commença à déclencher des sons rauques venus du plus profond du ventre de Barbara.

Boris avait laissé sa main droite sur le pubis de son amie. De fines gouttelettes de sueur inondaient le lit.

— Au fond, essaya-t-il de dire d'une voix décontractée, pour changer de sujet, vous êtes une fausse brune.

Elle le regarda de ses yeux bleus brouillard.

— Pourquoi ?

Bras en croix, jambes écartées, elle reprenait son souffle lentement. Boris l'avait fait crier plusieurs fois.

Boris laissa courir sa main dans les poils humides de sueur.

— Vous avez des reflets mordorés ici, murmura-t-il. Alors que votre chevelure est intégralement noire.

Il toussota.

— En confidence, c'est la première fois que je vois ça.

Elle battit des paupières.

— Confidence pour confidence, on me l'a déjà dit, sourit-elle.

Ils avaient beau plaisanter, ils n'arrêtaient pas tous les deux de penser à ce que Barbara avait raconté. Les cris du fond des entrailles de l'immeuble. L'horreur sourde, à l'état pur. La terreur dans ce grand vide habité par les fantômes. Boris aurait bien aimé croire qu'elle avait rêvé. Malheureusement, tout ce qu'il savait de Barbara lui criait qu'elle n'était pas du genre facilement impressionnable. Et que ce qu'elle avait entendu était bien réel.

— Cet immeuble de béton, reprit-il, constitue une formidable caisse de résonance. Ce que vous avez entendu pouvait aussi bien venir de très très loin. Même d'un immeuble voisin.

Sa voix se tut, peu convaincue. Boris Corentin, inspecteur principal de la Brigade Mondaine, section des Affaires Recommandées, ceinture noire de judo 2^e dan, tireur d'élite et briseur de cœurs féminins, n'était pas non plus du genre qui s'affole. Mais les événements de la journée, les menaces de Léopardi et leur début d'exécution, la découverte de preuves flagrantes mais encore inutilisables contre Schiller, le voyage inutile en pleine Beauce, et ces cris dans la nuit pour finir, ça faisait beaucoup.

Un immeuble à peine terminé et déjà hanté, c'était même trop.

Il préférerait encore Léopardi et Schiller aux fantômes.

Dix minutes plus tard, il regardait Barbara, son long corps lové en chien de fusil contre lui. Son souffle régulier disait clairement qu'elle avait enfin trouvé le calme et le repos. Il chercha ses Gallia sur la table de chevet, bougeant le plus lentement possible pour ne pas la réveiller.

Pour lui, la nuit allait être blanche.

Au même instant, sept étages plus bas, l'un des trois ascenseurs ouvrait sans bruit ses portes nickel. Remontant du troisième sous-sol.

— Doucement, fit Yano Pakra. Doucement. Il y a deux marches. Tiens bien mon bras.

L'œil électronique des portes vitrées fit son office. Ils débouchèrent dans la torpeur de la nuit.

— Il fait beau, hein ? demanda fiévreusement le gnome aux jambes de sauterelle sortant de l'énorme canadienne. Pas un nuage dans le ciel, hein ? Les étoiles...

— Pas un nuage, fit Yano doucement.

Ils s'exprimaient en yougoslave. Yano avait des attentions maternelles pour son frère. Il le guida avec précaution à travers le dédale de palissades et de monticules de terre battue envahis de bétonneuses, qui s'étendait encore

devant ce qui devait être bientôt un ensemble résidentiel s'intégrant dans le paysage urbain et répondant à la demande complexe et diversifiée de ses futurs habitants, comme disait le dépliant offert gracieusement aux éventuels candidats à l'accession à la propriété.

Au milieu de ce qui serait plus tard un espace vert, entre les bâtiments en U, glougloutaient deux petites fontaines de mosaïque parfaitement saugrenues.

— On rentre ? questionna le nain aveugle en dardant ses globes oculaires vides dans la direction de Yano.

— Oui, Nishe. Il faut dormir, maintenant, murmura l'autre d'une voix apaisante.

Il sentait Nishe vibrer encore des expériences de la nuit. Une sacrée partie de plaisir. Yano avait dû, trois fois de suite, empêcher Nishe d'en finir trop vite avec la fille. Comme avec la précédente. Ça l'aurait obligé à repartir en chasse tout de suite, et il se sentait las. Odette Lebas, il tenait à la faire durer le plus longtemps possible. Malgré les élans de Nishe, qui ne se contrôlait plus quand il atteignait à l'orgasme.

Il grimaça. Rentrer, ça voulait dire cette longue course dans la nuit, à bord de la vieille 204 tremblante de toutes ses tôles. La traversée des banlieues, après la porte d'Italie. Ivry, Vitry, Thiais... Puis leur HLM du bout du monde, presque en bordure d'autoroute... Avec, sous leurs fenêtres, le terrain vague. L'un des derniers de la région à être accordé aux gitans. Un amoncellement de caravanes défoncées entre les baraquements de tôle. En bordure des ruelles où, l'hiver, se creusaient des profondes fondrières de boue, ces Mercedes de grand luxe qu'aiment tellement les Manouches. Chromes impeccables au milieu des odeurs putrides du bidonville bourbeux. Les gens du voyage... Ça leur rappelait la Yougoslavie. Une sorte de petite fête foraine permanente battait tristement son plein, le soir, entre les baraques. Les gens hésitaient à y venir. L'endroit n'avait pas très bonne réputation.

— Yano, murmura l'aveugle, tu te souviens... Belgrade... Le Cirque Olympe...

Ils s'étaient installés sur les sièges défoncés de la 204.

— On était jeunes, laissa tomber Yano d'une voix creuse.

— Quand je pense qu'on est venus en France par ambition, grinça Nishe. Par ambition ! Tu te rends compte !

Yano le regarda de biais. Son front démesuré était rouge par plaques. Ses yeux vides bordés d'écarlate. Après ces séances nocturnes, l'aveugle avait toujours froid. L'émotion. D'où la canadienne.

— On était pauvres, aussi, fit remarquer Yano. On n'avait rien, là-bas.

— On en a encore moins ici, glapit l'aveugle. Et en plus, j'ai perdu mes yeux.

La vie en France avait été une rapide dégringolade. De catastrophes en catastrophes.

— L'existence était douce, à Belgrade, reprit l'aveugle.

Ça recommençait. Comme chaque nuit de « fiesta ».

La mélancolie, après. L'aigreur des souvenirs qui remontaient dans la mémoire perturbée et malade de Nishe.

— Là-bas, rétorqua Yano doucement, on était des minables.

— Ici aussi. Et même pire : on ne fait même plus notre vrai métier.

Yano étrangla un rire de dérision.

— Notre vrai métier, fit-il... Toi lanceur de couteaux minable, moi acrobate minable. Minables, je te dis. Une vie minable. Des femmes minables. Une baraque minable. Un public minable.

— Slona n'était pas minable, vibra le gnome. Slona était belle. Slona sentait bon.

C'était tout ce qui lui restait comme souvenir de sa maîtresse yougoslave. L'odeur. Le parfum. Il l'avait encore dans les narines, dans la gorge. Il vivait avec. Ça occupait toute sa nuit intérieure. Slona... Née à Jajce, en Bosnie... Sa femme... Sa seule femme...

— Tu sais très bien comment elle est morte, murmura Yano.

L'aveugle tapa des pieds le fond de la voiture.

— Je ne l'ai pas tuée ! Je ne l'ai pas tuée. Tu l'as toujours cru, mais c'est faux.

Elle était sa partenaire au lancer de couteaux, dans le Cirque Olympe. Plutôt sa cible. Courageuse : les lames vibraient à trois millimètres de ses oreilles et elle ne bougeait pas. Une statue. Il lui faisait l'amour, à distance, avec ses poignards. Autant de phallus qu'il faisait voltiger autour d'elle comme des hommages de désir. Dans sa tenue pailletée terminée en V entre les cuisses, elle semblait tout en or. Cette femme si douce, si blonde et belle, c'était le seul cadeau que le destin lui avait jamais fait, à lui si laid, presque monstrueux, en tout cas répugnant pour la majorité des femmes.

— C'est un accident, conclut Yano, conciliant. N'en parlons plus.

— Facile, grogna l'aveugle. Toi tu vois les filles, tu as des yeux, tu sais ce que tu baïses... Moi, c'est la dernière que...

Comme une bête en cage, sa détresse cognait dans ses ténèbres personnelles. Et rien, jamais, ne la délivrerait.

Ils avaient traversé le périphérique. Yano regarda les premières maisons d'Ivry. Il n'avait jamais bien su si l'accident avait été provoqué ou non par Nishe. Ce dernier ne le savait peut-être pas non plus.

— Quand je pense, ricana le gnome avec un reniflement de sanglot désespéré, qu'elle est morte pour quatorze spectateurs.

Le chiffre s'était imprimé au fer rouge dans son esprit. Quatorze spectateurs : le public de chaque soir du Cirque Olympe. C'est après ce drame qu'ils avaient émigré. Et que le cauchemar s'était aggravé. L'errance. La recherche d'un emploi dans un cirque français. Pour finir dans une usine de façonnage de métaux, à faire des trous dans l'acier à longueur de journées.

Et puis, un soir, une pluie d'éclats de métal projetés par un tour mal réglé avait fait descendre la nuit dans les yeux de Nishe. À jamais. Encore heureux que les éclats n'aient pas atteint le cerveau.

Yano avait cru devenir fou d'angoisse. Nishe s'enfonçait lentement dans la folie douce. Ce qui était une manière de parler. Les ténèbres où avait plongé sa vie avaient en même temps exacerbé ses sens. Au point, quand Yano le laissait seul, de chercher à violer les femmes qu'il guettait dans les escaliers de leur HLM. Ils avaient dû fuir de banlieue en banlieue, poursuivis par les plaintes des voisins, les pétitions, surveillés par la police. À force de tourner autour de Paris, dans ces faubourgs déshérités, ils avaient échoué dans un deux-pièces avec vue sur les Manouches.

Yano avait aussi tourné d'emploi en emploi. Dans l'industrie de la viande, dans celui des produits laitiers. Pour finir, il avait trouvé un petit travail de secrétariat au Pecq, dans le Groupe Landing-FAG. Des classements de papiers.

Mais là aussi, ça n'avait pas duré. Dans toutes les usines où il était passé, des robots peu à peu remplaçaient les ouvriers. À Landing-FAG, c'est la généralisation galopante de l'informatique qui l'avait chassé. Le « tertiaire » envahissait tout, larguant ceux qui ne savaient ou ne pouvaient s'adapter. Aux Etats-Unis, la micro-électronique est qualifiée de « jobs-killer ». Chez Landing-FAG, la bureautique avait d'un seul coup fauché vingt postes de travail comme le sien. Assise devant un « burovisseur », un terminal à touches avec écran grâce auquel on pouvait traiter à toute allure l'archivage, l'agenda, le courrier, des schémas et des tas d'autres choses, une seule employée les avait remplacés.

Elle s'appelait Odette Lebas.

Depuis trois mois, chaque soir, il la suivait comme un loup sur la piste d'une proie fraîche. Chaque soir, il l'attendait, à la sortie de Landing.

Il avait fini par tout savoir d'elle. Par tout comprendre. Par pénétrer si loin en elle, qu'il avait deviné comment il faudrait l'aborder, la séduire, la conduire là où il le voudrait.

Entre-temps, il s'était fait la main sur une autre de ces « voleuses d'emploi » qui l'avaient réduit au chômage.

Elle pendait maintenant, morte, à un crochet, pas très loin d'Odette.

C'était d'une facilité déconcertante, de faire disparaître des femmes.

Il avait l'impression de réparer l'énorme, l'incroyable injustice que le destin leur infligeait, à lui et à Nishe.

Il n'aurait pas assez de sa vie entière, pour se venger.

Yano se pencha au-dessus du pauvre petit corps tremblant de Nishe, au milieu du lit.

— Dors, dit-il à voix basse. Reprends des forces.

Le visage presque hydrocéphale était blême, ravagé et émacié par les émotions de la nuit.

— C'était bon, hein, frissonna fiévreusement Nishe, les yeux fixes sur une vision insoutenable. Demain soir, on recommencera, c'est promis ?

— Promis, fit Yano. Dors maintenant.

Le roulement de l'autoroute, pas loin, ne s'arrêtait jamais. C'était comme s'il traversait leur logement jour et nuit. Un des chapitres de leur enfer.

— Yano, dit encore Nishe d'une voix qui vacillait vers le sommeil, tu ne connais pas ta chance de l'avoir vue... Moi, je n'ai pu que la toucher, la sentir... et c'était déjà extraordinaire.

Il éleva au-dessus de lui dans la nuit deux mains tremblantes qui semblaient encore palper les seins, le ventre, les fesses d'Odette Lebas, leur prisonnière laissée seule, là-bas, agonisant de terreur dans un des mille replis de Paris.

CHAPITRE VII



Dans les zébrures de soleil qui tиграient sa longue silhouette de fauve musclé à l'épiderme naturellement cuivré par la vitamine À et la mélanine dont les bonnes fées à sa naissance l'avaient généreusement doté, Boris Corentin coupa le contact de la cafetière électrique qui venait de cesser de gargouiller. Tout était ultramoderne, presse-bouton et compagnie, dans la cuisine de Gigi Coveri. Avec un rappel du passé enfui : une magnifique rangée de casseroles de cuivre en taille décroissante sur un mur, en face de la fenêtre à guillotine dont il était maintenant en train de relever le store.

Les rayons aveuglants lui firent plisser les paupières. Beau fixe encore aujourd'hui.

Il regarda distraitemment, par-delà la grande baie, le miroitement du canal Saint-Martin, puis le quai sur l'autre rive, descendant en pente douce, et enfin l'immeuble qui faisait face. Façades de briques creuses, refends porteurs en béton brut apparent, espace piétonnier en bas. Petites languettes vertes des pelouses. Toujours l'intégration des innovations architecturales dans le contexte urbain en tenant compte de la demande des usagers et des besoins de la collectivité...

Le bâtiment à visage humain, quoi.

Il vérifia le plateau du petit déjeuner. Classique pour lui : café et pain grillé. Un peu plus Europe Centrale pour Barbara : tranches de jambon de Westphalie, œuf au plat, thé. Prenait-elle du lait ?

Il fit quelques pas vers la chambre. Barbara dormait toujours, longue, magnifique, en travers du lit. Allongée sur le ventre, fesses offertes, cuisses légèrement écartées. Un picotement impérieux rappela à Boris qu'il possédait une libido – et qu'elle n'était pas près de se faire oublier de lui.

Il revint vers la cuisine. À tout hasard, il décida de prendre du lait.

Finalement, le pied-à-terre du couturier italien ne lui déplaisait pas. À moins que ce ne soit la cohabitation forcée avec Barbara. Deux luxes d'un seul coup.

Il s'accroupit pour prendre la bouteille de lait dans le frigo.

D'abord, il crut qu'il avait cassé quelque chose en bougeant. Un bruit sec et aigu fut immédiatement suivi d'un bruit plus sourd.

Il se redressa d'un bond. Il avait déjà compris. Sur la table de la cuisine, une bouteille de Contrexéville se désintégrait.

Il regarda d'abord le minuscule trou qui venait de percer la fenêtre. Puis la bouteille de Contrex. Et enfin le mur où un orifice s'était creusé, profondément. La poussière de plâtre voltigeait autour. La balle y était venue finir sa course.

En une fraction de seconde, il se rejeta en arrière, hors de portée de la baie vitrée. Il venait de comprendre qu'il offrait une cible idéale. Effectivement, un deuxième projectile vint frapper le fond de la cuisine, traversant l'endroit où il

se trouvait l'instant d'avant.

En passant exactement par le trou pratiqué dans la fenêtre par la première balle !

Ça faisait beaucoup. Maintenant, on lui envoyait des tireurs d'élite avec fusil à lunette.

Décidément, c'était l'ouverture de la chasse, et il faisait à lui seul le gibier. Après la grenade, les balles.

« La prochaine fois, ils vont m'envoyer un char d'assaut. »

La meilleure riposte étant encore l'attaque, il bondit dans la chambre, arracha un pantalon qu'il acheva de boutonner sur le palier. Torse nu, pieds nus, il gicla hors de l'ascenseur, au rez-de-chaussée. Barbara, là-haut n'avait même pas eu un frémissement.

Il n'avait aucune chance de coincer le tueur, il le savait. Il avait calculé en un éclair la trajectoire. Ça venait de l'autre côté du canal, d'une fenêtre de l'immeuble d'en face qu'il avait contemplé rêveusement, tout à l'heure. Ignorant qu'il s'encadrerait si parfaitement dans la lunette du tueur. Ça venait même, de toute évidence, de la terrasse.

Coudes au corps, souffle retenu, il traversa d'une foulée impeccable le terrain vague puis le quai, piqua un sprint sur le pont métallique. Tout en se disant qu'il constituait à nouveau une superbe cible, et cette fois-ci en plein air. Il écarta cette idée désagréable. Son MR 73 au poing, il se rua de nouveau sur l'autre quai. Heureusement, il était tôt et les trottoirs étaient déserts. On aurait sûrement été étonné de voir un homme, poitrine nue, armé, jouer à Chicago au petit matin.

Il allait foncer vers l'ascenseur quand il entendit un moteur rugir. Le capot d'une 504 bleue émergea en trombe du parking souterrain.

« Au moins, voir son vilain museau », pensa Boris en courant vers la 504.

Le tueur tournait déjà dans un miaulement de roues, laissant la moitié de ses pneus sur le macadam. Invisible derrière les reflets du pare-brise.

« Au moins, noter son numéro minéralogique », pensa-t-il alors.

Mais pour ça aussi, le ciel n'était pas avec lui. La plaque était si sale, à l'arrière, qu'il aurait fallu l'attaquer à la lance d'arrosage pour voir quelque chose.

Boris laissa retomber ses bras. La morale de cette petite fable meurtrière était simple : Léopardi, du fond de sa cellule de la Santé, avait des yeux partout et des tueurs dévoués. On ne pouvait même pas dire qu'ils avaient rapidement retrouvé sa trace. Ils ne l'avaient probablement jamais perdue.

Le patron du *Café du Nord* décrochait ses volets métalliques couleur rouge sang.

— Téléphone, demanda Boris d'une voix hachée. Le gros homme chauve préféra encore montrer la direction de la cabine, au fond de la salle qui sentait

l'eau de Javel matinale, que de faire des réflexions déplacées sur la tenue de l'inconnu. Lequel était dans le genre musclé.

Les affaires des autres ne le regardaient pas.

— Arrache tes osselets du lit conjugal, saute dans tes lunettes et viens quai de Valmy, dit Corentin dès qu'il eut Aimé Brichot au bout du fil.

Rapidement, il lui brossa le tableau de la situation.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit la voix cotonneuse de Brichot.

— Primo : on met Barbara au vert, ailleurs. Elle n'est pas à l'abri et il n'y a aucune raison qu'elle trinqué pour moi. Deuxio : on cherche à savoir qui aide Léopardi à communiquer avec le monde extérieur...

— Ça peut prendre du temps, fit Brichot qui s'habillait d'une main.

Il était à présent complètement réveillé. Sa flèche était en danger et ça, c'était un vrai motif pour sortir des draps, même douillets.

— Il y a les gardiens... Il en a peut-être acheté un. Il y a son avocat. Et même d'autres détenus... Ceux qui bénéficient de permissions.

— Tertio, coupa Boris, on essaie de gagner les tueurs de vitesse. Ils nous surveillent : on les surveillera.

L'émotion collait sa paume au récepteur.

— Enfin et surtout, quatrièmement : on ne dit rien à Baba. Rien ! Il me trouverait une autre planque.

— Ça vaudrait peut-être mieux, non ?

Au bruit, Brichot remontait le zip de son inénarrable pantalon de toile verte.

— Pas question : ils veulent ma peau et c'est moi qui aurai la leur. Maintenant, quai de Valmy, je connais les lieux. Je peux m'organiser, leur tendre un piège. Si Baba sait quelque chose, il va vouloir me protéger, me faire surveiller. Tu as bien entendu : pas un mot.

— Boris, murmura Brichot, tu sais bien qu'il n'y a que si toi, et toi seul, me le demandes que je cacherais quelque chose au patron.

— Je te le demande, fit fermement Corentin.

— Ça va tourner au western !

— Oui, sauf que c'est pas du cinéma.

Brichot renifla.

— J'ai peur qu'on aille à la catastrophe... Tu as pensé à l'affaire Schiller ? On ne peut pas être sur deux coups en même temps.

— Même, fit Corentin d'une voix rapide, on a deux mains, deux jambes, deux hémisphères au cerveau.

On peut donc faire deux choses en même temps.

— Badolini va être furieux, objecta encore Brichot, conscient de l'inutilité

de ses propos mais n'écoulant que son sens du devoir qui lui conseillait d'essayer de calmer sa flèche.

— M'en fous, dit sombrement Corentin. C'est moi qu'on veut tuer. C'est ma guerre.

Comme une furie, Barbara se précipita sur sa valise. La violence de l'attaque arrêta Boris qui était en train d'y empiler les vêtements de l'Allemande. Contre son gré.

Il s'était douté que ça n'irait pas tout seul. Mais à ce point-là... Si ça avait été dans d'autres circonstances, l'insistance de cette fille merveilleusement belle à ne le quitter à aucun prix, l'aurait flatté. Hélas, on n'en était plus aux sentiments et aux délicatesses. Il fallait qu'il la sauve, malgré elle.

— Non ! hurla Barbara en arrachant les robes et les pulls que Boris avait déposés dans la valise et en les faisant voltiger dans la chambre. Je ne vous quitterai pas. Vous entendez ?

Elle se planta devant lui. Nue sur ses cuisses fuselées un peu écartées. Ses yeux brûlaient.

— Vous voulez appeler la police pour me faire expulser ? demanda-t-elle ironiquement.

— Barbara...

— Je ne partirai pas ! glapit-elle, cette fois en allemand.

Sa voix s'adoucit un peu.

— En tout cas, pas pour des raisons aussi stupides, termina-t-elle en espagnol. Quand vous en aurez assez de moi, je m'effacerai. Pas avant.

Quand on est polyglotte, on a une langue pour exprimer chaque nuance de sentiment.

— Vous êtes en danger, reprit-elle, cette fois en français. Je reste.

Boris ne l'écoulait pas. Il ramassait les robes qui étaient allées voler aux quatre coins.

Barbara le regarda avec un étrange sourire.

— Si vous vous entêtez, je vous préviens que, dès que vous m'aurez lâchée dans un hôtel quelconque, je décroche le téléphone et j'appelle votre patron, ce Monsieur... comment déjà ? Charlie Badolini, n'est-ce pas ? Si j'ai bien compris, vous ne tenez pas tellement à ce qu'il soit tenu au courant ?

Boris se cabra.

— Chantage, maintenant ? demanda-t-il.

Une idée le traversa. C'était gros, mais au point où on en était...

— Ecoutez, murmura-t-il d'une voix soudain lasse. J'aurais préféré ne pas en arriver là, mais puisque vous vous accrochez... Je préfère vous dire la

vérité. Bien sûr, j'aime mieux vous voir en sécurité, ailleurs. Mais il y a autre chose :

— Ah oui ? Quoi ?

Boris se passa la main dans les cheveux.

— Je n'ai plus envie de vous, mentit-il. C'est comme ça à chaque conquête... les femmes me fatiguent vite. Je suis un célibataire absolu. Vous comprenez ?

— Très bien, laissa tomber Barbara.

En même temps il la regardait et ses yeux criaient le contraire. Tout, de son parfum à son ventre en passant par ses cuisses, ses seins, ses jambes, lui plaisait à se précipiter sur elle et à la basculer au milieu de la chambre dévastée.

Il vit alors Barbara, soudain silencieuse, marcher lentement sur lui. Les yeux mi-clos. La bouche entrouverte.

Quand elle fut contre lui, elle glissa lentement le long de son torse et se retrouva agenouillée, le visage à hauteur de son ventre.

— Fatigué, n'est-ce pas ? fit-elle d'une voix suave. On va vérifier.

La vérification jaillit dès qu'elle eut baissé la fermeture Eclair. Raide et gonflée de sève, à deux centimètres de sa bouche.

— Tiens, on dirait que la fatigue vous réussit, murmura Barbara. Je n'ai même jamais vu une aussi grosse fatigue de toute ma vie.

Boris avait l'impression que des araignées lui couraient le long de la colonne vertébrale.

Des deux mains, Barbara montait et descendait autour de lui.

— Quelle énorme fatigue, dit-elle d'une voix oppressée.

Pire que le penthotal et tous les sérums de vérité. Dans ces conditions, continuer à mentir frisait l'héroïsme.

Barbara le saisit par les hanches et l'attira à elle. Ils roulèrent sur la moquette, au milieu des valises.

— On est fous, balbutia Boris. Les tueurs, le...

— Taisez-vous, souffla Barbara.

Elle s'était retournée et prosternée sur les genoux. Boris regarda la magnifique croupe qui s'offrait à lui, avec son sillon profond où la toison brune mélangée de poils cuivrés remontait très haut.

Glissant les mains par-derrière, elle l'attira à elle, entre ses jambes qu'elle referma sur les siennes.

Puis ses doigts poursuivirent leur reptation, cette fois entre ses propres cuisses. Boris vit émerger de sous elle, contre sa toison, une main fine qui le saisit et le guida. Il coulissa en elle et elle eut le souffle coupé : jamais encore, lui sembla-t-il, il n'avait atteint de telles dimensions.

— Ne bougez plus, dit-elle d'une voix de gorge.

Alors, elle se mit à effectuer d'étranges mouvements. Paumes au sol, elle s'abaissait et se relevait alternativement. Un peu comme si elle faisait des abdominaux.

Mais à chaque fois, ses fesses se rapprochaient ou s'éloignaient du pubis de Boris, l'emprisonnant puis le relâchant, l'aspirant au fond de ses muqueuses, déclenchant des vibrations de plus en plus fortes qui semblaient ne devoir jamais finir. De temps en temps, elle s'attardait contre son ventre, frottant l'écartement de sa croupe contre les poils rêches de Boris. Comme si elle avait essayé de l'engloutir entièrement.

Il se regardait, son membre fiché entre ces deux fesses fabuleuses, souples et fermes, refermées puis écartées, qui le digéraient avec un appétit carnivore. Un vertige de plaisir l'envahit. Il avait oublié les problèmes qui le harcelaient, les tueurs qui le traquaient, sa peau qui tenait de moins en moins solidement sur ses os.

— Vous êtes prêt ? demanda-t-elle d'une voix qui venait de sous le fouillis de sa chevelure.

D'une poussée, il lui imprima au fond du ventre une réponse silencieuse qu'elle comprit au quart de tour.

Alors elle détacha une main du sol et alla emprisonner dans sa paume droite les deux boules de chair qui palpitaient sous le ventre de Boris.

— Je veux vous sentir me..., bafouilla-t-elle d'une voix de fièvre.

Elle perçut la montée de la tornade entre ses doigts, le mouvement de vague qui gonfla encore le membre fiché en elle et finit au fond de son ventre en une explosion d'orgasme torrentiel.

Alors la jouissance la submergea aussi, et elle lâcha en hurlant tout ce qu'elle connaissait comme obscénités dans ses quatre langues familières.

Cette fois, les cris dans l'immeuble vide et désert, on savait vraiment d'où ils venaient et pourquoi.

CHAPITRE VIII



— Accélère, fit Boris brutalement. On n’a pas que ça à faire.

Aimé Brichot conduisait à travers les embouteillages.

— Je fais ce que je peux, dit-il, offensé.

— Excuse-moi, murmura Corentin. La journée a commencé tôt et mal. Je suis nerveux.

Elle semblait avoir mieux continué, pensa Brichot, à en juger par la tête de Barbara et de sa flèche quand ils lui avaient ouvert, quai de Valmy. Il eut un petit pincement d’admiration : décidément Boris savait sérieux les problèmes et ne pas se démonter. Il l’examina du coin de l’œil : frais comme une rose, malgré les émotions. Juste un peu de violet à l’endroit des cernes. Mais ça, ce n’était pas dû aux meurs de Léopardi. Ça venait plutôt, à son avis, des talents de Barbara.

Et elle devait en avoir, des talents, puisque Boris, quand il avait débarqué, lui avait avoué d’un petit air gêné que, finalement, tout bien pesé, l’Allemande resterait là.

— On va simplement procéder à un petit déménagement, avait annoncé Corentin, qui digérait mal sa défaite. L’appartement d’en face, comme tous les autres, est vide. Je viens d’y transporter un lit. C’est là que nous dormirons, Barbara et moi, la nuit prochaine. Tu comprends, s’ils essayent de forcer la serrure de l’appartement du couturier milanais, je préfère les prendre à revers que le contraire...

Brichot se gratta la gorge. Amère. Il n’était pas comme Corentin. Pour récupérer, il lui fallait huit bonnes heures de vrai sommeil. Pas trois, comme cette nuit. À s’apercevoir dans le rétroviseur, il était gris.

— Tu n’as pas peur que Barbara file pendant notre absence ?

— Je ne crois pas, murmura Corentin. Elle m’a promis. Elle tiendra parole.

Après la concession qu'il lui avait faite, elle lui devait bien ça.

— Rabert et Tardet sont sur une affaire, en ce moment ? questionna-t-il.

— Tardet seulement, dit Brichot. Rabert n'a que ses packs de bière pour lui tenir compagnie.

— On va arranger ça, émit Corentin.

Brichot caressait sa moustache en attendant que le feu passe au vert.

— Dès que je t'ai déposé, je reviens quai de Valmy, hein ? murmura-t-il. Et je reste en planque. Si Barbara sort, je la file.

— Discrètement, opina Corentin. Je ne veux pas qu'elle s'imagine qu'elle est surveillée. Tu comprends, je ne veux pas que les gorilles de Léopardi l'enlèvent. Ils ont l'air capables de tout.

— Et Rabert ? questionna Brichot.

— Je le mets dans le coup, il tiendra sa langue. Pour les planques de nuit... Il faut absolument savoir qui entre et qui sort de l'immeuble.

— Tout de même, fit observer Brichot, si on avait prévenu Badolini, on pourrait bénéficier des services officiels : en examinant les balles qui ont failli t'abattre, on remonterait peut-être jusqu'aux tueurs...

— Je sais, coupa Corentin. On choisit la difficulté.

— Et à la moindre bavure, ce sera l'IGS.

— Je connais, fit Boris glacé. J'ai déjà eu affaire[2]. Ne parle plus de ça.

— Quant à l'affaire Schiller qui reste en rade...

— Tais-toi, vibra Corentin. À chaque fois que tu parles, j'ai l'impression que tu raccourcis ma vie.

Dans le bureau des Affaires Recommandées, au second étage du 36 quai des Orfèvres, Rabert et Tardet attaquaient une journée studieuse. En jouant à « Monsieur et Madame X ont un fils, comment l'appellent-ils ? »

— M. & M^{me} Quiroule ont un fils, comment l'appellent-ils ? demanda Rabert en rotant sa première bière.

— Pierre, fit Tardet du tac au tac. Pierre qui roule... Classique, celle-là.

Rabert prit ses joues apoplectiques entre ses mains.

— M. & M^{me} Ka ont un fils, comment l'appellent-ils ? dit-il après un silence.

— Paul, parce que polka, fit Corentin en claquant la porte derrière lui.

Il fit des yeux le tour du décor : les deux tables, les téléphones, l'armoire aux dossiers, les lames de parquet vernies au silicone... Il avait l'impression qu'il n'était pas venu ici depuis une éternité. Les journées qu'il venait de vivre comptaient double.

— Pardonnez-moi si je ne m'excuse pas d'amener la perturbation dans le jardin d'enfants, dit-il, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Rabert ouvrait un nouveau pack.

— Rabert, dit Boris, laisse ton biberon un moment. C'est à toi que je parle.

Sur le trottoir, la queue des demandeurs d'emploi, comme on dit pudiquement pour ne pas vexer deux millions de chômeurs qui ont d'autres chats à fouetter que ce genre de précautions verbales, s'allongeait au soleil. Yano tenait sa carte, qu'il venait faire pointer à dates fixes depuis trois mois. Tout en parlant avec une ravissante rousse draguée de la façon la plus simple du monde.

— On a la même date de naissance, avait-il dit après avoir louché sur la carte de la fille.

Celle-ci semblait trouver très à son goût le géant brun aux yeux de félin et au visage creusé d'un filet de rides innombrables. Elle n'était pas contre un pot à une terrasse de bistrot, après avoir pointé. C'était déjà arrangé.

Tu as de la chance d'être chômeuse, pensa Yano. Tu vas te faire baiser et tu ne connaîtras jamais l'usine abandonnée.

Ses yeux noircirent dans les meurtrières des paupières.

Pourvu que Nishe ne fasse pas le con, pensa-t-il dans sa langue natale.

Nishe, précisément, n'était pas très loin de faire ce que son frère redoutait.

Couché en travers du lit, dans leur deux-pièces misérable qu'il aurait pu décrire par cœur tant il l'avait parcouru comme un fauve en cage, journée après journée, tâtant chaque meuble, frôlant les murs, allant d'un coin à l'autre, il avait sorti de son pantalon un sexe monstrueux, disproportionné par rapport à sa petite taille. Nouveaux et roses, il le tenait dans sa main droite, battant au-dessus de son ventre.

Les pulsations de son sang, sous ses doigts, atteignaient leur paroxysme. La longue veine violette qui dessinait une ligne tordue le long du membre battait avec rage.

Ses yeux vides et blancs, ouverts sur le néant, il essayait de s'inventer des images. Depuis des années, ses perceptions se réduisaient au toucher et aux odeurs. Il n'avait même plus le recours qu'ont tant d'autres frustrés : les magazines érotiques, les films pornos, les sex-shops. La dernière femme qu'il avait vue nue, vraiment vue, c'était Slona, la Bosnienne blonde qui avait consenti à l'aimer. Depuis, il n'avait plus eu droit qu'à quelques prostituées pleines de dégoût. Ensuite, Yano, son frère, du temps où il travaillait encore,

lui avait payé très cher deux ou trois professionnelles, qui d'ailleurs ne se pliaient pas à tous ses caprices. Enfin, il y avait eu les deux filles... Leurs prisonnières. Explorées méthodiquement, maniaquement. Violées et reviolées, renflées, palpées dans leurs moindres replis. Impuissantes et frémissantes d'horreur.

C'était les odeurs qui comptaient maintenant pour lui, avant tout le reste. Tous ses fantasmes passaient à présent par son nez. Il savait renifler, humer la peur d'une femme, sa honte, sa répulsion. Sans même toucher. Il n'était plus qu'un sens olfactif inhumain, monstrueux.

La peur d'Odette Lebas, la nouvelle prisonnière, sentait bon. Très bon. Un goût de vanille et de sucre. Même après trois jours et trois nuits d'angoisse, de solitude, de prison. On ne pouvait pas en dire autant de la précédente, par contre.

Ça lui avait coûté la vie.

— Odette, Odette, s'étrangla-t-il.

Les parfums de femmes diffèrent autant que les empreintes digitales. Il avait au moins appris ça, dans sa cécité.

Narines dilatées, il eut jusqu'à l'hallucination l'impression qu'il renflait son ventre, ses seins, ses aisselles, son pubis.

Il eut un jappement et un spasme. Puis il retomba, hagard.

Le liquide blanchâtre coulait entre ses doigts, suivant lentement son sexe par gros bouillons et tachant son pantalon.

— Yano, gémit-il. Il faut que j'y aille. Que je la sente.

En quelques instants il fut sur pieds. Sa canadienne enfilée et sa canne blanche à la main. Le tout était d'être rentré avant 19 heures, quand son frère reviendrait.

Il allait avoir Odette pour lui tout seul toute la journée. Lui faire ce qu'il voudrait. Sans que Yano le retienne au bord de sa folie.

Et la peur de la fille monterait encore. Avec l'odeur. De plus en plus vanillée. Délicieuse...

Dans l'horreur au fond de laquelle elle n'avait même plus la force de se débattre, enchaînée sur l'énorme machine pneumatique dardant ses broches, ses disques, ses têtes de perçage et de taraudage, Odette avait perdu jusqu'au sens du temps. Elle ne savait plus depuis combien de jours elle était là, prisonnière de deux fous qui la torturaient.

Bâillonnée par un énorme sparadrap, affamée, assoiffée, elle passait par des phases de sommeil comateux et de réveil brutal dans un cauchemar pire que ses rêves. Et toujours, attaché aux poutrelles, il y avait le cadavre de l'autre fille qui commençait à se décomposer lentement dans une chaleur

lourde.

Elle repensa à l'inconnu du RER, beau comme Bronson, l'autre soir. À leur accouplement dément dans la cabine téléphonique. Son dernier bonheur.

Un dieu mauvais avait sonné l'extinction des feux et tiré un trait au bas de sa vie comme au bas d'une addition.

Puis elle avait été précipitée en enfer. Tous les rôles avaient été inversés et le cow-boy au regard las venu d'ailleurs s'était mué en un monstre dont la cruauté n'était dépassée que par celle de son frère, le gnome aveugle qui ne cessait de la renifler jusqu'au fond du ventre, avant de la violer en poussant des cris de gibbon et en agitant autour de ses seins une énorme perceuse électrique ronflant sourdement.

Elle eut du mal à réprimer un vomissement de dégoût.

CHAPITRE IX



L'appareil de radio réglementaire de la R 16, branché sur TNZ2 (la Police judiciaire) et 450 Mégahertz, grésilla.

— Boris, fit la voix de Brichot, il y a quelqu'un qui s'amène dans l'immeuble.

Corentin, revenu avec Rabert quai de Valmy, était installé en planque, dans une autre R 16, de l'autre côté de l'immeuble, rue Blache, surveillant la

seconde sortie du parking souterrain. À tout hasard.

Les yeux en vrille derrière ses verres de myope, Brichot regarda l'inconnu.

— Si c'est ça que Léopardi nous envoie maintenant, c'est pas brillant, dit-il dans le récepteur de radio.

— Donne-moi son signalement, fit la voix de Boris, anxieuse.

— Petit, tordu, les jambes maigres. L'air d'un demi-clochard. Une grosse canadienne.

— Canadienne ?

— Oui. Bizarre, non ? Il a aussi une canne blanche.

— Faux aveugle ? Le truc ne date pas d'hier.

— C'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe, *my dear*, fit Brichot. J'ai envie de lui dire deux mots.

— Attends ! cria Corentin. Laisse-le faire encore.

L'homme cognait le macadam par petits coups de canne rapides. L'air de savoir où il allait.

Fausse impression, pensa Brichot : l'inconnu venait de heurter de sa grosse tête disproportionnée la porte vitrée de l'immeuble. Un choc si violent que Brichot l'entendit, malgré le roulement des voitures sur le quai.

L'homme resta immobile, tête dans les mains, pendant deux minutes. Vacillant. Visiblement étourdi.

— On s'est trompé, dit Brichot. C'est pas de la comédie. À mon avis il coupe par le hall et va ressortir par l'autre porte, de ton côté, rue Blache.

— On l'attend, dit Corentin.

Il ne fallait rien négliger. Même les aveugles. Après tout, c'était à la méfiance qu'il devait d'être encore en vie, après quinze ans de carrière.

Sous la gifle, la tête d'Odette valsa contre une lourde grille métallique.

Elle ouvrit les yeux et un cri d'horreur vint mourir contre le sparadrap.

Le monstre hydrocéphale se tenait au-dessus d'elle, ses globes oculaires vides et immobiles.

— Bien, murmura-t-il en parcourant de ses paumes tremblantes le visage de l'ancienne employée du groupe Landing-FAG. Tu es réveillée, je le sens.

Il l'avait détachée de l'engin pneumatique pour la traîner au centre de la fabrique et la rattacher sur une énorme grille de fonte. À l'horizontale. Jambes et bras à l'équerre.

Ventre tordu par l'horreur, elle le vit ramper sur elle en poussant des petits grognements bestiaux. Son long nez violacé s'enfouit dans son aisselle

gauche, humant la sueur qui la trempait. Il lécha ensuite la touffe de poils bruns, sous son bras. Sa respiration devenait précipitée.

Des gémissements étouffés par le bâillon se pressaient dans la gorge d'Odette. Toutes ces contorsions convulsives ne faisaient qu'offrir un peu plus son corps à l'ignoble gnome.

Par petits gestes saccadés, il descendit le long de son ventre, atteignit la fourrure de son pubis, écarta encore plus largement les cuisses pour y engloutir sa grosse tête difforme, et se mit à la labourer de la langue, aspirant ses muqueuses, les reniflant, s'étouffant en elle.

— Tu sens bon, hoqueta-t-il en relevant soudain un visage ruisselant hanté par le souvenir de Slona. Tu sens comme elle.

Il replongea.

— Tu es une salope comme elle, fit-il encore avant de disparaître à nouveau entre ses cuisses.

Puis, de la broussaille de son ventre, ne montèrent plus que des grognements entrecoupés de phrases incompréhensibles – comme des geignements dans une langue étrangère.

— Bon Dieu, hurla Corentin dans le récepteur de radio, qu'est-ce qu'il fout, ton aveugle ?

— Je ne comprends pas, grinça Brichot. C'est l'homme invisible. Il n'est ressorti ni de mon côté ni du tien.

— Ce qui veut dire qu'il est dans l'immeuble. On fait la jonction dans le hall devant les ascenseurs. Dépêche-toi.

La catastrophe. Barbara, là-haut, était toute seule.

À quatre pattes sur Odette, le nain ressemblait à une grenouille. Poignets mâchés par les fers, cou écrasé par une chaîne, chevilles massacrées par les bracelets d'acier qui l'attachaient à la grille dont les croisillons lui entraient dans le dos et les fesses, Odette ne gémissait même plus. Seuls les tremblements nerveux rappelaient qu'elle était encore un être humain.

Bavant un peu, Nishe s'était déculotté. Odette ne vit pas l'énorme piston qu'il tenait à pleines mains. Elle n'en sentit que la puissance, lorsqu'il la for brusquement, cognant du bout de son membre contre son utérus, à le faire éclater.

Elle eut un dernier réflexe automatique, souvenir de sa vie d'autrefois : elle pensa stupidement, inutilement, qu'elle ne prenait pas la pilule depuis trois mois. Puis elle s'évanouit.

La tête de Nishe atteignait à peine la hauteur de ses seins qu'il mordillait en ahanant. Abouté en elle par le milieu de son petit corps difforme, il rêvait : il était encore en Yougoslavie, au cirque Olympe, et Slona se donnait à lui, s'empalant, le chevauchant avec une espèce de tendresse désespérée.

L'odeur d'Odette l'enivrait comme de l'alcool. Il planta les dents dans son sein droit, pour en faire gicler son parfum vanillé et sucré.

Un jet chaud de sang coula sur ses gencives.

Barbara alla des deux gueules noires des MR 73 aux visages de Corentin et de Brichot.

— Qu'est-ce qui vous prend ? dit-elle. Vous avez lu trop de polars ou quoi ?

Plusieurs journaux étalés autour d'elle, elle épluchait calmement les petites annonces. Elle avait déjà un rendez-vous pour ce soir, 17 heures. Les secrétaires quadrilingues ne courent pas les rues.

Elle se garda bien de le dire à Boris. Elle lui laisserait simplement un mot en partant. D'ailleurs, elle ne serait pas absente très longtemps. Les bureaux où on l'attendait se trouvaient aux Champs-Élysées.

Le seul problème était : comment sortir en douce ? Pas question d'être suivie. Elle en avait assez de la Série B et des films noirs.

— On va fouiller tous les étages, murmura Corentin en refermant la porte, un peu confus de cette intrusion précipitée.

C'était le moment. Barbara se précipita dans la salle de bains pour se changer. Puis elle décrocha et appela un taxi.

Pour venir de sa banlieue lointaine jusqu'au quai de Valmy, Nishe avait pris un taxi. Toutes les économies de Yano. Autrement, comment aurait-il pu trouver le chemin de la prison d'Odette ? Et s'il ne l'avait pas fait, il le savait, il serait devenu dingue.

Après l'avoir martelée interminablement, il venait d'exploser en elle à longs jets brûlants.

— Slona, petite Slona, chantonna-t-il en l'agitant comme une poupée.

Il grimaça : pas besoin d'avoir l'usage de ses yeux pour se rendre compte qu'elle était à nouveau évanouie.

Il trotta sur ses pattes grêles vers le fond de l'usine. À tâtons, l'autre jour, il avait fait une inspection complète des outils. Dont il avait photographié les emplacements dans sa mémoire.

Sur une étagère, il trouva enfin ce qu'il voulait : un gros pistolet-

chalumeau métalliseur commandé par un moteur à air comprimé. Ça s'utilisait comme un chalumeau à souder. C'est-à-dire que ça crachait une flamme... Il connaissait : il n'avait pas travaillé en usine pour rien.

— De quoi réveiller un mort, pensa-t-il, ses babines soulevées dans sa face aux yeux éteints.

Rabert, en planque dans la R 16, faillit avaler le bout de réglisse qu'il mâchonnait – histoire de s'habituer à ne plus fumer en prévision du nouvel impôt sur les tabacs, une certaine vignette philanthropique et socialiste dont on parlait un peu partout depuis quelques jours.

— Nom d'un chien, gémit-il intérieurement. C'est elle !

Ça ne pouvait être qu'elle. Il ne l'avait jamais vue, mais il connaissait les goûts de Corentin. Boris n'était pas un homme à femmes. C'était un homme à stars.

Et celle-là, en train de sortir de l'immeuble au ciment encore frais, avait l'air royal des vedettes de Vincente Minnelli en train de descendre d'interminables escaliers hollywoodiens couverts de strass.

Toute en bleu ciel. Débardeur souple et très échancré qui moulait ses seins nus et laissait ses épaules dégagées. Jupe collante autour des fesses et du ventre, mais large à hauteur des genoux. Enfin des collants aussi noirs que ses longs cheveux flottants.

Dans les grandes occasions, le Hardy des Affaires Recommandées (dont Tardet était le Laurel) savait cracher ses quatre-vingt-dix kilos dans la bonne direction et pour la bonne cause. Il se rua dans l'immeuble que Barbara venait de quitter.

— Boris, Mémé !

Comme une tornade de décibels, la voix de Rabert vrilla dans les escaliers, les cages d'ascenseurs, les couloirs vides, les colonnes d'aérations, les conduites. Boris avait eu raison, cette nuit : l'immeuble inhabité constituait une formidable caisse de résonance.

Vingt secondes plus tard, la tête de l'anglomane chauve Brichot surgissait dans le coulisement des portes d'ascenseur, au rez-de-chaussée.

— Le désastre, glapit Rabert en entamant une série de gestes désordonnés.

Il le mit au courant. Barbara ne devait pas être loin.

— Reste là, décida Brichot. Boris va sûrement descendre. Moi, j'essaie de la suivre.

Il fusait déjà vers le terre-plein encombré de gravats.

Par chance, le taxi de Barbara avait eu du retard. Il décollait du trottoir quand Brichot empoigna le volant de la R 16.

Ils plongèrent presque ensemble dans ce qu'un optimiste aurait appelé une circulation fluide. C'est-à-dire pare-chocs contre pare-chocs, tout au long de l'interminable quai de Valmy.

La radio de bord grésilla. Il titilla les boutons et la voix de sa flèche envahit le combiné. Haletante.

— Je ne la quitte plus, le rassura Brichot.

— Tu as intérêt, émit le halètement. Si tu la perds, je te fais un shampooing à la râpe à fromage.

Il y eut un silence. Brichot cherchait une réponse bien sentie pour faire comprendre à Boris son injustice.

— Excuse-moi, Max, fit ce dernier. Tout va tellement de travers... Je t'aime bien, tu sais. Tu es mon vieux pote.

Brichot eut un petit frisson. Ça faisait des années que sa flèche ne l'avait pas appelé comme ça, par son quatrième prénom, puisque Brichot s'appelait Aimé, Bastien, Narcisse et Max...

Il repassa en première. Ne quittant pas des yeux la nuque et les boucles noires de Barbara, là-bas, mangées par les reflets de la lunette arrière. Le taxi s'arrêtait, repartait, s'arrêtait. Les deux yeux rouges des freins s'éteignaient, se rallumaient, s'éteignaient. Un jeu amusant mais qui lasse à la longue.

Boris Corentin se laissa tomber sur le lit dans le décor jet-set mi-Bagdad, mi-Visconti de Gigi Coveri.

Glacé.

Il reposa à côté de lui le petit mot de Barbara :

« L'oiseau est sorti de sa cage, mais il reviendra, car il a un fil à la patte. Et ce fil s'appelle Boris. À ce soir. »

Elle lui disait pour finir des choses interdites aux moins de dix-huit ans en quatre langues.

Et maintenant, à travers Boris, avec une superbe inconscience, elle risquait sa peau.

Il se leva. Il commençait à trouver l'appart du couturier insupportable, avec son luxe voyant et toc. Bluff et show. Très « décadence de l'Occident » au milieu de cette boîte immense de ciment vide et hargneuse.

Il commença à marcher de long en large pour se calmer.

L'aveugle était introuvable. Ils avaient fouillé les moindres recoins de la bâtisse. Jusqu'aux terrasses.

Faux aveugle, fausse canne blanche. Ça crevait les yeux et c'était le cas de le dire.

Léopardi avait déjà tenté deux fois de mettre sa sympathique promesse à

exécution : lui faire une petite place à côté du général Délia Chiesa, tombé en Sicile au champ d'honneur de la lutte anti-mafia. C'est-à-dire dans un cercueil et dans les journaux. À la colonne mystères sanglants et boule de gomme.

Grenade et tireur d'élite. La prochaine fois quoi ? Bazooka ? Commando ?

Léopardi était capable de dynamiter l'immeuble entier pour avoir sa peau. À l'heure qu'il était, il devait s'être fait livrer une documentation complète sur les nouveaux explosifs. En particulier ce mélange de nitrate d'ammonium et de fuel domestique qui provoque l'écroulement sur place de n'importe quel bâtiment, sans projections ni destructions autour. Une de ces nuits prochaines, le bel ensemble immobilier, si bien « intégré au tissu urbain » comme disent les architectes et les promoteurs, risquait de se désintégrer. Comme ça. Avec eux, Barbara et Boris. Il ne resterait qu'un gros tas de poussière et les condoléances du ministère de l'Intérieur. Rien que d'y penser, on était déjà tout retourné.

— Barbara doit partir, pensa-t-il. C'est ma guerre, pas la sienne. Demain matin...

Ses yeux noirs se brouillèrent. Il l'imagina, demain matin, lui refaisant le coup des négociations au corps à corps. Barbara ne faisait pas du tout partie de la catégorie des femmes dont on a envie de se débarrasser.

Il se propulsa hors de l'appartement, gagna l'ascenseur et rejoignit l'autre R 16, où Rabert attendait en mâchant une barre de réglisse de moins en moins ragoûtante.

Très vite, la voix de Brichot répondit présent sur 450 MGH.

— Ne t'inquiète pas. Je colle au taxi. Un vrai scotch-tape. On arrive, aux Champs-Élysées.

Il y avait de l'ironie dans la voix de Brichot. Boris était sérieusement mordu pour Barbara. Et capable de faire beaucoup de dégâts pour la protéger.

Des dégâts qui pouvaient vouloir dire, au bout du bout : IGS.

Trois petites lettres suffisantes pour faire trembler le policier le plus équilibré. L'Inspection Générale des Services, composée d'incorruptibles. Deux commissaires divisionnaires, cinq commissaires principaux, cinquante inspecteurs. Le bataillon des anges exterminateurs de la police, 9 boulevard du Palais. Un endroit où Corentin avait laissé les plus mauvais souvenirs de sa vie.

Brichot prit sa respiration et plongea.

— Si Baba apprend quelque chose, il ne nous couvrira pas. Officiellement, je te le rappelle, on est sur l'affaire Schiller. On va droit au grand tribunal de l'Inquisition.

La radio éructa.

— J'ai failli être transformé une fois en chaleur et lumière et une seconde fois en passoire, cracha Corentin. Mon studio, c'est Beyrouth en plus petit.

Ruines et désolation. Tu ne trouves pas que ça fait des circonstances atténuantes ?

Il y eut un silence. Aimé et Boris savaient ce que les inquisiteurs de l'IGS faisaient avec les circonstances atténuantes.

— Et puis, tiens, tu m'agaces, conclut Corentin. L'affaire Schiller, tu ne crois pas que j'y pense aussi ? Je vais même la faire avancer. Et sans quitter la voiture.

Il coupa la communication avec Brichot, puis rappela la police judiciaire.

Quand il remonta dans l'appartement du couturier milanais, il se sentait un peu plus calme. Le téléphone était vraiment une belle chose.

IBM et l'informatique aussi.

Il reprit sa récapitulation. Faisant les cent pas en labourant la moquette. Silence de mort dans tout l'immeuble. Cette caisse de béton finirait par être leur cercueil, à Barbara et à lui.

Il alla jusqu'à la cuisine et se bloqua : la bouteille de Contrex en morceaux était toujours là. Les deux petites perforations des balles aussi : dans la baie vitrée et dans le mur.

Une phrase échappée à Barbara venait de lui revenir en mémoire.

L'après-midi de leur rencontre, chez lui, encore sous le coup de l'émotion de la scène à la *Tour de Monthléry*, elle avait laissé échapper que Lerat, son ex-patron grenoblois, dit Lerat de Vesoux, était un grand collectionneur d'armes. Son passe-temps des week-ends. Et même tireur d'élite.

Le front de Corentin se plissa sous la ride verticale qui le divisait.

— J'ai tout focalisé sur Léopardi. Ça pourrait aussi bien être Lerat. Je suis un abruti. Il a aussi des raisons d'essayer d'avoir ma peau, ce dingue...

Il s'assit, et essaya d'étudier posément l'hypothèse Lerat.

La grenade, ça paraissait gros. Mais le fusil à lunette, ce matin, ça restait dans les limites de la vraisemblance puisque Lerat était tireur d'élite.

— Depuis que je connais Barbara, pensa-t-il, c'est la dinguerie meurtrière tous azimuts.

Une vilaine idée venait de le visiter. Elle ne voulait pas partir. Il avait beau lui donner des coups de pieds mentaux, elle revenait.

C'était l'hypothèse n°3. Elle était pire que les deux autres et tenait à peine debout. Mais les cimetières étaient remplis de gens qui avaient repoussé avec indignation les hypothèses vraiment noires. Sous la terre, il y avait un nombre impressionnant d'optimistes.

— Raisonnons, calcula Corentin. Je sors du Palais de Justice où Léopardi vient de me menacer de mort, je vais déjeuner avec Brichot et je vois un

couple s'engueuler salement pas très loin de nous...

L'hypothèse N°3, c'était que l'engueulade du couple en question était bidon. Juste pour l'obliger à intervenir et à faire la connaissance de Barbara. Dans ce cas, cette dernière, aussi bien que Lerat, prétendu bourreau de la jeune femme, faisaient partie des cavaliers de l'Apocalypse envoyés par Léopardi.

— Imbécile, s'apostropha Corentin. La grenade : Barbara aussi a failli y passer !

Un poinçon glacé lui titilla la colonne vertébrale.

— Elle était dans la salle de bains. À l'abri. Quand je me suis jeté sur elle pour la protéger, elle a peut-être fait seulement mine d'en sortir... Et depuis, je couche avec la plus belle des vipères.

Il se sentait laid et sale de penser des choses pareilles. Mais les cimetières, encore une fois, étaient pleins de gens qui n'avaient pas voulu se sentir laids et sales...

C'est-à-dire se méfier. Parier pour le pire. Quitte à se détester après, si le pire se révélait faux.

Il alla vers une des fenêtres qui donnait sur l'arrière de l'immeuble. Sept étages plus bas, il y avait deux courts de tennis et un terrain de volley. Ainsi qu'une sorte de jardin d'enfants très « design » avec balançoires et toboggans aux couleurs psychédéliques. D'énormes cubes rouges, verts ou jaunes formaient des « maisons » modifiables à l'infini.

Il se pencha sur la balustrade. Dans le prolongement de l'immeuble, sur la gauche, une « dent creuse » comme disent les architectes. Un long bâtiment bas et noir qui tranchait avec la volonté de rénovation du quartier : une usine, probablement. On la raserait un de ces jours. Les environs du canal Saint-Martin n'étaient plus hospitaliers pour les smicards ou les immigrés.

Il repensa au bruit sinistre que Barbara disait avoir entendu, la nuit dernière, dans l'immeuble.

Disait...

Une sale bête lui grignotait la cervelle : elle s'appelait *le soupçon*.

Corentin ruisselait de sueur. S'il s'était trompé, il ne pourrait même plus regarder Barbara en face.

— Ou bien je pars du principe que tout le monde il est bon, tout le monde il est gentil. Ou bien je me dis que les plus angéliques peuvent cacher le pire. Et à la sortie, si je me suis trompé, ça fait une bonne surprise.

Présentées comme ça, les choses restaient entre lui et lui.

N'empêche que ça sentait mauvais.

Il n'y avait que l'affaire Schiller, qui avançait sans qu'il s'en occupe ou presque.

Et encore...

CHAPITRE X



— Ça y est, fit Brichot, la gorge sèche. Barbara vient de ressortir et de remonter dans un taxi. J'ai l'impression qu'elle revient.

Arrêté dans une contre-allée de l'avenue des Champs-Élysées, il essuya la sueur qui tombait goutte à goutte de ses sourcils et embuait ses verres de myope. On crevait dans l'habitable de la R 16. Soleil et taux de pollution maximum. Paris embouteillé était un fleuve multiple de tôle et d'oxyde de carbone.

— Vivement l'hiver, grogna-t-il dans le récepteur. Tout baigne dans le bleu, le jaune et la puanteur.

— Tu n'es jamais content, grésilla la voix de Corentin qui aurait bien voulu avoir le cœur de plaisanter.

— Dire que, pour cette affaire-là, on n'a même pas droit aux bons roses !

— On reste sur Paris. C'est déjà quelque chose, ironisa Boris.

— Au fait, fit Brichot en démarrant et en freinant aussitôt sec derrière une Land Rover sur laquelle étaient peintes deux cartes : Dunkerque-Tamanrasset et Dunkerque-Téhéran. On tenait à faire savoir qu'on avait vu du pays. Au fait, j'ai noté le nom de la boîte où Barbara est allée.

Ça n'avait pas duré dix minutes.

— Je ne t'ai pas demandé de l'espionner, fit Corentin qui en rajoutait, rapport à ses soupçons entraînant une culpabilité secrète croissante.

— J'ai cru bien faire, se cabra Brichot.

— C'est vrai, Mémé, se radoucit Boris. Tu as bien fait. Alors, cette boîte ?

Il lui donna le nom et l'adresse. Une grosse firme de matières plastiques près de l'Étoile. À la recherche, sans doute, d'une attachée de presse ou d'une secrétaire polyglotte.

— Tu n'as pas perdu le taxi ? s'inquiéta ensuite Corentin.

— Pas de danger. On est là pour une heure. Les feux sont en panne ! Au fait, et l'affaire Schiller ? Tu l'as fait avancer ?

— Si on peut appeler ça avancer, murmura Boris. Je vais quand même te raconter. Ça te distraira, au milieu de tes boîtes à sardines.

Les yeux rivés sur le petit rectangle lumineux qui coiffait le taxi, devant lui, Brichot ne pensait guère à regarder dans le rétroviseur.

Il avait tort. Ça l'aurait instruit.

Il aurait appris qu'il n'était pas seul dans la course.

Une 504 bleue avait suivi le même chemin de croix que lui dans les embouteillages.

Ainsi que, plus loin, une CX. Pilotée par deux mains dont l'une s'ornait d'une grosse chevalière en or, blasonnée.

Nishe Pakra avait peut-être un peu trop forcé sur le pistolet chalumeau métalliseur. Le mélange gazeux pulvérisé sous pression à la flamme avait pas mal endommagé les doigts des pieds d'Odette. Elle ne pourrait pas marcher de sitôt. Ce qui, d'ailleurs, n'avait plus grande importance. Elle ne risquait pas d'avoir la possibilité de sortir de sa prison.

Même en marchant sur les mains.

Par-dessus le marché, si la souffrance l'avait arrachée à son coma, elle l'y avait replongé presque aussitôt.

Ce n'était pas drôle du tout de violer une femme évanouie.

Nishe aimait bien les corps qui bougent, se démantibulent, se débattent, ont des convulsions d'horreur.

Il s'était quand même encore propulsé trois fois au fond de son ventre. La secouant, l'ouvrant, l'écrasant. Dans la bulle de délire et de fièvre où il évoluait, il ne tenait plus le compte de ses éjaculations. Il était devenu une machine à percer, à marteler, à pénétrer et à jouir.

Il se réveilla soudain de son massacre, narines dilatées.

— Ma parole, grogna-t-il en battant des paupières sur ses globes vides. Son parfum a changé...

Sa sueur ne sentait plus la vanille, ni le sucre. Plus rien de ce parfum de jeunesse et de santé qui l'avait littéralement drogué. À présent, sa peau était aigre, salée. Presque vinaigrée.

« Comme l'autre, pensa-t-il. Elles finissent toutes comme ça. Quel

dommage ! »

L'autre, c'était le cadavre pendu à un crochet, dans le fond de l'immense hangar obscur.

Il grimaça. Son odeur était vraiment désagréable.

« Je vais la mettre au frigo », décida-t-il, pensant à la chambre froide, au fond du hangar, découverte quelques jours auparavant.

Il revint vers Odette.

« On la termine ce soir. Si Yano est d'accord. »

Il serait sûrement d'accord. Yano, son truc, c'était la haine contre les voleuses d'emploi débarquées comme la peste sur le marché du travail avec la bureautique. Yano, s'il l'avait pu, aurait bien rouvert les camps de concentration nazis et ceux du Goulag, rien que pour se venger.

Tous les deux, ils travaillaient au ressentiment.

Ils avaient de quoi tenir. Quand leur père qui, lui aussi, lançait déjà des couteaux dans un cirque, avait été viré, il s'était offert un petit holocauste personnel.

Lors de son dernier passage en public, il s'était détourné de sa cible habituelle pour balancer ses couteaux sur les spectateurs. Deux yeux crevés, un mort, cinq blessés. Un an plus tard, on l'avait retrouvé pendu dans l'hôpital psychiatrique où il avait été interné.

Nishe glissa ses doigts noirs de crasse entre les cuisses d'Odette, toujours évanouie.

— Toi, ma petite salope, grogna-t-il en s'enfouissant dans son pubis, on va te payer cette nuit une représentation exclusive dont tu seras la seule spectatrice. Tu ne connais pas ta chance. Le grand Nishe Pakra, vedette du Cirque Olympe, va ressusciter pour toi les fastes d'antan.

Elle aurait droit à ses couteaux. Comme l'autre, là-bas, au bout de son crochet.

Le seul ennui, c'était que Yano voudrait sûrement s'amuser aussi.

Lui, c'était plutôt la perceuse.

Chacun sa spécialité.

Ils n'avaient pas la même mère, mais ils avaient le même père. C'est-à-dire que la même semence était allée féconder les deux ventres maternels. Pour y faire pousser deux superbes fleurs du mal.

Il enfonça un peu plus sa main. Jusqu'au début de l'avant-bras.

— Il doit être tard, pensa-t-il. Yano va être fou, s'il ne me trouve pas à la maison.

L'ennui, c'était qu'il ne lui restait plus un sou pour rentrer.

Il se dégagea : son désir remontait.

— Encore une fois, souffla-t-il. Pour l'apéritif.

Il se propulsa en elle, son pieu de chantier en avant, et retrouva le chemin sans aucune hésitation.

Autrefois, au cirque, avant la représentation, il y avait la parade.

Il se faisait sa parade personnelle. Ça faisait longtemps qu'il rêvait de s'offrir du bon temps tout seul. Sans la présence protectrice de Yano.

Après avoir traversé la rue de Rivoli, le taxi de Barbara s'engagea dans la rue des Archives. L'embouteillage s'était peu à peu dissous. On faisait une moyenne de trente-cinq à l'heure. Remarquable pour Paris.

Malgré la chaleur de lave volcanique, Brichot se détendait un peu. Barbara, de toute évidence, revenait quai de Valmy.

Il était en train de siffloter « Chagrin d'amour » lorsque les événements prirent soudain une tournure très désagréable.

Une 504 bleue qu'il n'avait pas remarquée jusque-là le dépassa. Brichot n'eut que le temps d'apercevoir le canon d'un 357 Magnum dépassant légèrement de la vitre avant droite.

Décomposé, il essaya une embardée. À trois mètres, les balles de 357 sont capables de traverser une carrosserie, les deux sièges et le conducteur d'une voiture...

Le premier impact fit éclater le pare-brise. Le deuxième et le troisième faillirent obliger Jeannette Brichot à faire rajouter la date d'aujourd'hui dans leur livret de famille, à la rubrique : décédé le... La seconde balle fit un bruit de moustique à quelques millimètres de son oreille gauche. La troisième rendit un son étouffé à hauteur de sa hanche.

Il ne vit pas la suite pour cause de pare-brise étoile et opaque. La R 16 percuta trois voitures en stationnement avant de s'immobiliser.

Aimé Brichot n'avait pas mis sa ceinture de sécurité. L'oubli du petit clic provoqua un grand choc : celui de son front contre le volant. Des mouches noires, s'abattirent sur lui. Puis ce fut le silence absolu.

Pour les deux occupants de la 504 bleue, c'était seulement le premier alinéa du contrat. Éliminer le flic chauve.

— Chère Blanche-Neige, soupira suavement le passager en caressant le canon encore chaud du 357 Magnum.

L'âge ne lui avait rien fait perdre de ses talents de tireur d'élite. Si le chauve n'était pas mort, il voulait bien avaler Blanche-Neige et Cendrillon.

— La fille maintenant, grogna-t-il au conducteur. On a pris du retard.

Il avait une grosse voix de basse qui zozotait un peu, rapport aux dents de devant perdues dans une autre action d'éclat et jamais remplacées. Ça donnait

quelque chose de grotesque comme un chanteur de « negro-spirituals » transformé sur le tard en castrat de la chapelle Sixtine.

— Merde, hurla-t-il, on ne va pas s'arrêter au feu rouge, quand même ? Fonce.

La 504 fit un bond en avant. Heureusement que ses deux passagers n'avaient pas joué au Loto, aujourd'hui : ce n'était pas leur jour de chance. Au carrefour que fait la rue des Archives avec la rue de Bretagne, une 104 gris métallisé, sûre de son bon droit, traversait au vert.

C'était à croire que les Peugeot s'attiraient comme des aimants. La 504 et la 104 firent connaissance par tôles interposées et le conducteur du plus petit des deux véhicules jaillit de sa voiture, en statue vivante du jeune cadre indigné.

— Tu vas voir qu'il va nous parler de constat, fit le zozotement, à droite du conducteur. On aura tout entendu. Déjà qu'il faut travailler par cette canicule...

Le jeune cadre se pencha par la portière.

Quand il se releva, il avait beaucoup changé : son nez cassé dégoulinait de sang.

Entre les deux moments, le poing du propriétaire de Blanche-Neige et de Cendrillon avait fait ce qu'il estimait être son devoir...

— Dégage-toi et fonce, grogna-t-il en se massant les phalanges.

Il se retourna. Le jeune cadre n'avait pas bougé. Il devait être en train d'essayer de comprendre.

— On est de vrais petits Poucet, constata l'homme aux gencives plus dépouillées qu'un contribuable depuis les dernières réformes fiscales. On laisse des traces partout où on passe.

— Grouille, ajouta-t-il en se carrant à nouveau dans son siège. On doit enlever la fille par tous les moyens. À moins qu'on aime les fleurs, toi et moi.

Il fit craquer ses doigts.

— Je veux dire : de celles qu'on met sur les tombes.

Le bruit des sirènes de Police-Secours dérangeait vraiment. Aimé Brichot se retourna sur son siège, après s'être dit qu'il devrait peut-être aller éteindre la télévision.

Le voile noir à peine soulevé retomba sur sa conscience.

Boris Corentin se mangeait les ongles. Ça lui arrivait à peu près une fois tous les trois ans. C'est-à-dire dans les occasions où quelqu'un à qui il tenait

plus qu'à lui-même était en danger et où il ne pouvait rien faire.

Rabert, assis à côté de lui dans la R 16, pianotait désespérément les boutons de la radio de bord.

— Je fais ce que je peux, s'excusa-t-il en réponse préventive à l'exaspération qu'il sentait monter chez l'inspecteur principal Corentin.

Il y eut soudain un grésillement. Ils communiquèrent tous deux avec l'émotion que peut éprouver un explorateur perdu dans le désert qui aperçoit enfin un puits à l'horizon.

— Mémé ? hurla Boris d'une voix hachée.

— Pardon ? Brigadier Leterrier, ici.

Boris Corentin déglutit une boule de lave. Il n'avait plus de salive.

— Aimé Brichot ? hurla-t-il. Vivant ?

Peu à peu, la salive revint. Il y avait eu de la casse, à entendre le brigadier Leterrier. Mais pas de tragédie, du moins à première vue.

— Il va quand même falloir transporter l'inspecteur Brichot, termina Leterrier. Des examens s'imposent, à l'Hôtel-Dieu...

— Quoi ?

Le rugissement, c'était Brichot émergeant des vapes. Boris Corentin se sentit inondé de reconnaissance envers le ciel, Dieu, la chance, le destin et les bonnes fées qui s'étaient penchées sur le berceau de son coéquipier.

— Mémé, dit-il en secouant le récepteur. Tu es là, tu parles !

— Un peu, fit Brichot. Tu croyais te débarrasser de moi comme ça ?

— Tu n'as rien de cassé ?

Il y eut un silence.

— Ça, c'est moins sûr, murmura Aimé qui, avec la lucidité, retrouvait le sens de la douleur. Et spécialement du côté droit, vers la hanche.

Il se tâta.

— Je crois que le brave brigadier a raison, laissa-t-il tomber à regret.

Boris avait remercié le ciel trop tôt. Les yeux fous, il se rua de nouveau sur le récepteur, lorsque Rabert l'arrêta.

— Regarde, dit-il d'une voix étranglée.

Un taxi venait de s'arrêter devant eux. Barbara en descendait tranquillement, superbement inconsciente des dégâts qui s'étaient produits sur son sillage.

Sa longue silhouette au dos presque totalement dénudé par l'échancrure profonde du débardeur, se dirigeait vers l'entrée de l'immeuble.

— Barbara ! hurla Corentin. Jetez-vous par terre.

Il avait crié à se faire éclater les poumons. Un énorme semi-remorque passant sur le quai l'avait coiffé au poteau dans le concours des décibels.

Barbara continuait à avancer, royalement indifférente.

La 504 bleue sauta littéralement sur le trottoir, à en mettre ses jantes au carré. L'alinéa B du contrat était encore plus impératif que l'alinéa A.

Transformé en homme-canon, Boris se retrouva près de la 504 sans que Rabert, qui s'extrayait de la R 16 avec des grâces de bouchon de champagne récalcitrant, l'ait vu seulement se déplacer.

Le tueur aux dents manquantes sortait de la 504. Blanche-Neige au poing. Sa main gauche tenait la portière par le bord, non par la poignée intérieure.

Boris capta ce détail au vol. Son genou repoussa la portière. Le tueur eut un glapissement de coyote tombé dans un piège à loups. Deux doigts lui pendaient au bout de la main gauche, pratiquement sectionnés.

Il n'avait quand même pas quitté Blanche-Neige, son arme préférée. Et il avait l'air capable de surmonter sa douleur. Au moins le temps d'abattre Boris.

Celui-ci se retrouva, les mains vides, en face du canon du 357 Magnum. Il se dit qu'il allait être coupé en deux et que c'en serait fini de ses emmerdements, de l'IGS, de Léopardi, de l'affaire Schiller et des jolies filles.

L'index de Rabert eut trois secondes d'avance sur celui du tueur. Quand ce dernier pressa la queue de détente du 357 Magnum, ses talents de tireur d'élite n'étaient plus qu'un souvenir.

La balle de Rabert avait transformé son épaule droite en un amas d'osselets incohérents.

Ce qui ne l'empêcha pas de tirer. N'importe où et n'importe comment. Il ressemblait à un jouet automatique dont le ressort arrive au bout du rouleau. Sous la grêle des balles, Boris avait roulé sur le ciment.

Ce fut l'instant où Barbara fut arrachée à ses méditations sur les difficultés de trouver un emploi à Paris. Elle vit la scène en un éclair : la 504 sur le terre-plein, Rabert, le tueur au bras droit et à la main gauche sanglants, Boris qui roulait-boulait entre les projectiles.

Elle recula dans le hall de l'immeuble, terrorisée.

Au volant, le conducteur de la 504 avait vite compris que l'alinéa B était furieusement compromis et que les ennuis commençaient.

Il enclencha la marche arrière, fit rugir l'accélérateur et recula en arc de cercle. La puissance de sa manœuvre jeta son compagnon à terre. La portière côté passager claqua en se refermant toute seule. Sur le quai de Valmy, les braves travailleurs rentrant chez eux virent débouler le bolide avec une certaine surprise. Comme une chaîne de solidarité, les pare-chocs se cognèrent sur deux cents mètres avec des bruits saccadés.

La 504 avait disparu.

Tétanisée, Barbara était restée derrière la porte vitrée, haletante. Quand elle vit que Boris se redressait, apparemment intact, elle se rejeta vers l'un des ascenseurs qui remontait des sous-sols dans un petit chuintement très discret.

La tête lui tournait. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

Hallucinée par ce qu'elle venait de voir, elle recula vers l'ascenseur, regardant toujours au-dehors.

Les portes coulissèrent en s'ouvrant.

Elle perçut une respiration saccadée montant de la cabine.

CHAPITRE XI



— Que se passe-t-il ? questionna la voix qui allait avec la respiration. J'ai entendu du bruit, des détonations...

Barbara reculait. Toujours en état de choc.

— Un attentat, parvint-elle à articuler.

Elle se sentait tremblante et couverte de sueur.

— Des morts ? questionna l'homme derrière elle.

Il avait un accent étranger. En tout cas, aucune des quatre langues qu'elle connaissait.

— Je ne crois pas..., balbutia la jeune Allemande.

— Vous ne devriez pas rester là... vous êtes seule ?

La question insolite, l'arracha à sa torpeur.

— Oui, mais... Pourquoi me...

Elle se retourna d'un mouvement pivotant des talons.

Boris interrompit Rabert qui, mû par l'habitude professionnelle, sortait une paire de menottes pour les passer au tueur.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire, dit-il d'une voix altérée.

Doigts de la main gauche coupés, épaule fracassée, il ne risquait pas de faire des ravages avant longtemps.

— Tu l'as sérieusement amoché, constata-t-il.

Il vira vers la face apoplectique de Rabert.

— Et tu as sauvé ma peau par-dessus le marché. Merci.

Rabert devint encore plus écarlate. Un « merci » de l'as de la Brigade Mondaine valait toutes les décorations du monde.

Boris, encore couvert de poussière, se pencha pour ramasser l'arme du tueur, qui gisait maintenant évanoui. Il siffla.

— 357 Magnum, constata-t-il. Un vrai professionnel.

Il regarda la tête massive, un peu en forme de hure de sanglier, de l'homme inanimé.

— Il va en avoir, des choses à nous raconter, ajouta-t-il.

Il vira vers la porte vitrée de l'immeuble, empoigné soudain par l'inquiétude.

Barbara avait disparu.

Il revint au tueur, rassuré : Barbara avait dû monter se réfugier dans l'appartement.

Autour d'eux le public commençait à dégouliner par grappes des immeubles et à s'attrouper.

— J'appelle le CIAT de Saint-Louis pour qu'ils envoient un car de Police-Secours prendre livraison du colis, expliqua Boris à Rabert. M'est avis qu'en attendant, un garrot ne serait pas du luxe.

Le tueur perdait pas mal de sang. Rabert se pencha.

— Ensuite, je préviens Badolini, termina Corentin.

Rabert sursauta.

— Je croyais que vous vouliez..., commença-t-il.

— Tout est changé, fit Boris en secouant la poussière qui faisait des tramées grises sur sa chemise Lacoste. D'abord, Mémé qui a dégusté. Ensuite

ce qui vient de se passer, ici.

Il montra le tueur.

— Tu crois qu'on va le séquestrer au nez et à la barbe du patron ?

Il releva ses mèches noires.

— Je vais me faire engueuler, ça c'est sûr. Mais au moins, maintenant, on tient un bout de la pelote. Et j'espère qu'il va nous conduire jusqu'à l'autre bout.

Il eut un demi-sourire.

— Ce qui m'ennuie le plus, vois-tu, c'est que, dans le cas probable où le chef d'orchestre s'appelle Léopardi, ça n'augmentera même pas son capital détention. Perpète... Difficile de faire plus.

Cinq minutes plus tard, dans la R 16, il avait au bout du fil une quinte de toux célèbre chez les inspecteurs de la Brigade Mondaine.

Celle du patron évidemment. Charlie Badolini en personne. Plus enrôlé que jamais.

Boris sentit que sa chemise Lacoste ne faisait plus son travail d'épongé. Saturée.

« Baba va me faire muter aux sommiers judiciaires[3] », pensa-t-il en avalant précipitamment ce qui lui restait de salive.

En Nishe Pakra, il y avait deux êtres bien distincts. Le premier agissait dans un état second, et le second expliquait ensuite au premier ce qu'il avait fait dans cet état second. Ça avait l'air un peu compliqué à première vue, mais Nishe avait l'habitude des complications de ce genre. Dans la nuit où il vivait, il avait tout le temps pour ruminer, se souvenir, commenter, critiquer, approuver ou non.

C'était le premier qui avait agi, tout à l'heure, dans l'ascenseur. Sans que le second ait son mot à dire. Et, comme tous ses actes spontanés, c'était une abomination. Ou du moins sa préface.

Il ne savait pourquoi il avait cogné. Mais, si, lui expliquait maintenant la seconde voix : le parfum.

À peine la femme s'était-elle glissée à reculons dans l'ascenseur dont les portes venaient de s'ouvrir, qu'il s'était senti enivré. Saoul. Complètement drogué par cette chair fraîche qu'il devinait presque nue, sous des vêtements souples et légers.

En plus, elle transpirait. Et elle venait d'avoir peur. Exactement le genre de chose qui le jetait dans un délire d'où il ne sortait qu'après avoir fait les pires ravages.

Instantanément, il s'était senti en érection. Il la lui fallait. Tout de suite.

Il avait deviné qu'en se retournant l'inconnue avait eu un mouvement de recul, devant cet aveugle rabougri et contrefait. Mais elle s'était dominée tant bien que mal en se rappelant les devoirs de pitié que les gens bien portants ont envers les infirmes. Elle lui avait demandé à quel étage il allait.

En principe, lui, il remontait du troisième sous-sol et se demandait comment il allait rejoindre leur HLM de grande banlieue. Surtout, il ne voulait pas que Yano le trouve dans la fabrique...

Le parfum et la voix de la femme lui avaient tout fait oublier. Une vague sauvage était montée en lui. Les portes de l'ascenseur se refermaient au moment où son poing, guidé au son comme par un radar, avait cogné.

Il avait frappé encore deux fois. Jusqu'à ce qu'elle cesse de gémir.

Alors, la seconde voix, celle qui essayait de temps en temps de donner un semblant de raison à son effroyable génie du mal, lui avait rappelé Yano, et surtout le danger qu'il y avait à se charger seul de ce nouveau kidnapping...

Mais ça faisait longtemps qu'il avait perdu le sens des réalités. La seule chose concrète qu'il connaissait, c'était ce membre qui le taraudait, dans son ventre. C'était lui qui commandait et décidait pour lui. Une fois de plus, il avait suivi ses ordres.

Il avait pressé le bouton du troisième sous-sol. Facile, même pour un aveugle : c'était le dernier du clavier.

Arrivé en bas, il avait commencé à tirer la fille hors de la cabine. En la prenant sous les aisselles. Ses longues mains squelettiques crochées dans la peau douce et chaude de ce qu'il devinait être, rien qu'au toucher et au parfum, une femelle de luxe.

Une femme comme il n'en aurait jamais eue, s'il n'avait pas pris, tout seul, l'initiative.

En fin de compte, à sa façon, il réparait les injustices de la société.

Boris écarta le récepteur de son oreille. L'explosion, commencée cinq minutes auparavant, ne faisait que s'amplifier. Il avait l'impression qu'il venait de procéder à la mise à feu d'un dépôt de nitroglycérine.

Entre les quintes de toux, la grosse voix du chef de la Brigade Mondaine roulait comme une onde de choc interminable.

— Vous avez fait votre choix, Corentin ? hurlait le vieux Niçois. Qu'est-ce que vous préférez ? La révocation pure et simple ? Les sommiers judiciaires ? Il y a une troisième solution : je peux peut-être vous faire muter à Brive-la-Gaillarde...

Boris se sentait flotter dans un bain de vapeur.

— Pour Brichtot, reprit Badolini, pas la peine de gaspiller votre salive. On m'a prévenu il y a une demi-heure de ce qui s'est passé. Le commissariat du

troisième a tout de suite appelé. Pouvez-vous me dire ce que fichait Brichot dans le troisième ? Et vous, pouvez-vous me dire ce que vous fichez quai de Valmy ?

Boris regardait sans la voir la nappe sanglante faite par le soleil couchant dans le canal Saint-Martin.

— Vous êtes sur l'affaire Schiller, tonna Badolini. Pas sur des opérations personnelles prises sur votre propre initiative.

— Je sais, monsieur le Divisionnaire, et justement...

Une nouvelle quinte de toux atteignit ses tympans.

— Brichot a été blessé. Il s'en est fallu d'un hasard miraculeux qu'il ne soit mort, coupa Badolini.

Boris se décomposa. Plus question de se chercher des excuses. Il allait présenter immédiatement sa démission. Mais avant, il voulait savoir exactement ce qu'avait Mémé. C'était ça, et ça seulement, qui comptait.

— Je vous en supplie, fit-il d'une voix tremblante, monsieur le Divisionnaire, dites-moi dans quel état se trouve Brichot.

CHAPITRE XII



Boris Corentin passa une main sur son visage et la retira trempée de sueur.

L'une des trois balles tirées par le tueur avait effectivement atteint son but.

Mais elle n'avait pas directement touché Aimé Brichot. Elle avait fini sa course sous son bras droit, tout contre sa hanche, là où le coéquipier de Boris portait son MR 73 engagé à hauteur de ceinture dans une grosse bague de cuir.

La balle du 357 Magnum s'était arrêtée contre le MR 73. Et le miracle, c'était que le MR 73 était vide ! Sinon, il aurait explosé sous le choc. Et plus de Brichot... En réalité, le MR 73 vide avait sauvé la vie du mari de Jeannette. La crosse déformée par la balle s'était seulement enfoncée dans une côte.

— Le miracle, glapit Badolini, un ton en dessous brusquement, c'est que votre petit jeu se termine comme ça. Après le western dans Paris, on devrait normalement relever davantage de victimes. Vous êtes un danger public, Corentin.

Boris se mordit la lèvre.

— Vous avez raison, monsieur le Divisionnaire, dit-il d'une voix matée. Et je vais immédiatement venir vous présenter ma démission. Tout est arrivé par ma faute.

Il y eut une nouvelle déflagration à haute capacité de « brisance ».

— Non ! tonna Badolini, ce serait trop facile, après les dégâts que vous avez faits.

La voix baissa à nouveau d'un ton.

— Qui est au courant, à part vous et moi ?

Interloqué, Boris mit quelques secondes à répondre.

— Euh... Brichot, évidemment, monsieur le Divisionnaire. Et Rabert. Il y a aussi les gardiens qui ont transporté Brichot. Et enfin ceux qui sont venus ici prendre livraison du tueur, et qui vont bien entendu rédiger un rapport d'intervention... C'est tout.

— C'est déjà pas mal, apprécia sarcastiquement Badolini. Bravo pour la discrétion. Vous auriez dû mettre le Préfet de Police dans le coup. Plus on est de fous, plus on rit, non ?

Boris sentit que la tension descendait. Ce n'était pas encore le cessez-le-feu, loin de là. Mais on pouvait calculer le moment où commenceraient les négociations préliminaires.

— Retrouvez-moi dans une demi-heure salle Cusco, à l'Hôtel-Dieu, trança le chef de la Brigade Mondaïne, on va avoir un petit entretien.

Il coupa la communication.

Boris se retrouva sur la terre-plein. Titubant. Il aurait eu bien besoin d'un scotch. Et même de deux ou trois.

Le car de Police-Secours venait d'emmener le tueur blessé qu'il devait

conduire salle Cusco, comme venait de le demander expressément Badolini. Il ne restait plus sur place qu'une dizaine de badauds entourant quelques policiers du CIAT du quartier de l'Hôpital Saint-Louis. Et Rabert. Par terre, on apercevait la plaque de sang laissée par la brute à tête de sanglier.

— Attends-moi un instant, fit Boris d'une voix blanche à Rabert. Je vais chercher Barbara et la coller, cette fois de gré ou de force, dans un hôtel. Fini de rigoler.

Il vacillait.

— Ensuite, tu me conduis à l'Hôtel-Dieu.

Il agita la main devant ses yeux, comme pour chasser des images.

— Brichtot a été blessé, et Badolini m'attend là-bas. Pas avec une bouteille de champagne, comme tu peux l'imaginer.

Le pire était encore à venir.

L'immeuble parut à Corentin encore plus lugubre que d'habitude, à la nuit tombante. Surtout qu'à ses appels, dans l'appartement du couturier de Milan, personne ne répondait.

Barbara était introuvable. Partout. Il avait visité aussi l'autre logement, celui d'en face, où ils devaient coucher cette nuit. En vain.

Comme un fou, il poussa les portes de tous les appartements de l'étage, en aboyant le prénom de l'Allemande. Hagard, il continua au sixième, puis au cinquième.

Un quart d'heure plus tard, il errait dans les sous-sols absolument vides. Le premier, puis le deuxième.

Il hésita avant de descendre jusqu'au troisième. Il avait l'impression de se débattre dans un mauvais rêve dont les bornes reculaient au fur et à mesure qu'il progressait. Il n'était même plus sûr qu'il avait vu Barbara, tout à l'heure, devant l'immeuble. Si Rabert n'avait pas été avec lui dans la R 16 et ne l'avait pas aperçu le premier, il aurait fini par se persuader qu'il avait été le jouet d'une hallucination.

Par acquit de conscience, il se résigna tout de même à descendre au troisième sous-sol. Les parois de ciment brut renvoyèrent l'écho de sa voix, démultipliant le nom de Barbara à l'infini.

Elle s'était envolée, pendant que lui, Corentin, se débattait dans le vent de folie qui avait soudain soufflé sur le terre-plein, devant l'immeuble.

Son pied heurta quelque chose. Il se voûta, les nerfs soudain chatouillés comme par un bistouri.

Le talon noir d'une chaussure féminine.

Les rampes jaunes éclairaient mal. Il alluma son briquet et empoigna

l'objet pour l'examiner à la flamme tremblante.

Les mâchoires d'un étau invisibles s'emparèrent de ses tempes.

Le talon d'une des chaussures de Barbara. Impossible d'en douter. Une paire de souliers noirs de chez Hémisphères. Il lui avait même fait une remarque hier soir, du genre : « On ne se refuse rien »... Il revit en un éclair la ravissante cambrure que les chaussures en question faisaient à la silhouette de Barbara.

La suite alla très vite parce qu'il n'y avait pas grand-chose et que ce qu'il y avait était suffisamment net pour se passer de commentaire.

Il repéra deux traînées parallèles dessinant comme une piste sur le sol couvert de poussière de ciment. On avait assommé Barbara et on l'avait traînée dans une voiture, pensa-t-il aussitôt.

Une seconde équipe de tueurs attendait donc dans le sous-sol, ça ne faisait aucun doute. Ceux de la surface étaient là pour la diversion.

Il avait été joué sur toute la ligne. Et pire, même : ridiculisé.

L'hypothèse de la voiture était la seule possible. La piste s'arrêtait net au milieu de l'allée centrale, entre les boxes du futur parking.

La voiture des kidnappeurs avait dû filer en profitant de la confusion autour du tueur blessé.

Avec ce dernier, Boris croyait tenir enfin quelque chose de tangible. Or, c'était eux qui le tenaient.

Ce serait sa peau contre celle de Barbara. Un échange en somme tout ce qu'il y a de plus honnête.

C'était bien ce qu'il avait prévu : il s'en voudrait toute sa vie d'avoir soupçonné l'Allemande.

Lorsqu'il remonta à la surface, quelques minutes plus tard, Rabert ne le reconnut pas.

Il était décomposé.

Brichot... Maintenant Barbara... Il avait l'impression que son corps pesait des tonnes.

Il avait tout raté.

— Je te suis, mâchouilla-t-il à l'adresse de Rabert d'une voix caverneuse.

Nishe attendit longuement que se calment les battements de son cœur. Cette fois, il avait cru qu'il était perdu. D'abord ces appels, cette voix d'homme à travers les parkings souterrains. Ces pas qui se rapprochaient, qui s'arrêtaient comme si on venait de découvrir le passage que Yano avait lui-même trouvé par hasard, un soir où il cherchait un endroit tranquille pour passer une heure avec une fille levée à une terrasse de bistrot.

Nishe, qui commençait à trembler un peu moins fort, ricana.

« À cinq minutes près il tombait sur moi », pensa-t-il.

Il s'était aperçu avec un certain retard qu'il avait oublié sa canne d'aveugle dans l'ascenseur. Le genre de détail qui vous fait passer le reste de votre vie à l'ombre... En prison ou dans un hôpital psychiatrique, comme leur père. Il avait dû, à tâtons, rebrousser chemin.

« C'est impossible, tenta-t-il de se rassurer. Jamais on ne trouvera le passage. »

Il fallait être tordu comme Yano ou comme lui pour penser à des trucs pareils. Ils avaient dû être couvés dans un nid de vipères.

Il reprit le corps toujours inanimé de Barbara sous les aisselles, et recommença sa progression à reculons. Sans pouvoir cesser de penser à tout ce qui venait d'arriver. Ces coups de feu, tout à l'heure, cette fille, ces recherches dans les sous-sols, cette voix d'homme qui criait un prénom de femme... Evidemment, lui chuchotait une partie de lui-même, il n'était pas vraiment sur le bon chemin s'il voulait continuer à jouir de sa liberté. Ou du moins de ce qu'il pouvait lui en rester, dans son état.

D'un coup d'épaule, il poussa une vieille porte rouillée dont il connaissait parfaitement l'emplacement, puis traîna encore la fille de marche en marche, remontant vers le niveau où se trouvait l'usine. Encore une porte, dévissée comme la précédente par Yano. Il était enfin dans le grand hangar abandonné. Avec sa proie.

Il n'eut pas une pensée pour Odette, qui s'était réveillée et, les yeux béants, regardait l'arrivée d'une nouvelle victime. Le cas d'Odette était réglé, et Yano ne serait sûrement pas contre. Il n'avait jamais refusé la perspective de jouer avec sa perceuse.

Arrivé à la hauteur d'une machine énorme, une visseuse automatique, il en explora lentement les contours. Puis, quand il l'eût enregistrée aussi nettement que s'il l'avait vue, il reprit Barbara sous les aisselles et la souleva. Ses bras longs et maigres, presque simiesques, étaient d'une force extraordinaire. L'entraînement du cirque, dès l'enfance, avait porté ses fruits.

Quelques instants plus tard, Barbara était attachée sur la longue barre transporteuse de la machine. Ses poignets, ses chevilles, son cou, étaient immobilisés par des câbles électriques.

Il sortit alors de la poche droite de sa canadienne un gros rouleau de sparadrap qui ne le quittait jamais et bâillonna la prisonnière.

Enfin seulement, il l'examina. Ses mains palpèrent le visage qui ballottait, inanimé, d'une épaule sur l'autre. Puis les seins sous le débardeur. Alors, il commença à rouler doucement sa jupe en remontant sur ses cuisses.

Quand il ne fut plus séparé du sexe de Barbara que par un slip minuscule, il s'immobilisa, narines ouvertes, dans une sorte d'extase religieuse.

— Petite Slona, éructa-t-il comme une prière. Petite Slona, te voilà ! Enfin !

Une vague d'odeurs plus lourdes qu'il attribua immédiatement à Odette puisqu'il avait, quelques heures auparavant, décroché le cadavre pendu aux poutrelles pour le mettre au frigidaire, gâcha soudain son plaisir.

Il trottina, l'air méchant, vers le corps de la fille captive sur la grille d'acier.

Elle le regardait approcher avec des regards d'au-delà du désespoir.

Nishe n'avait jamais appris le sens du mot pitié. Ses lèvres se retroussèrent dans un sourire de haine. Il visa Odette entre les cuisses. Ses santiags étaient très pointues, comme toutes les santiags : Yano lui donnait les vêtements dont il ne se servait plus...

Le hurlement d'Odette, atteinte en plein ventre, traversa le bâillon d'albuplast.

— Crève, horreur ! glapit le nabot.

CHAPITRE XIII



Boris Corentin détourna les yeux du plateau repas où trois œufs durs nageaient dans les épinards. Le pire, à l'hôpital, comme chacun sait, c'est la nourriture. Il regarda de nouveau Brichot et eut l'impression qu'il retrouvait

un fils qui avait failli mourir par sa faute. Il ferma les yeux.

— Tu ne peux pas savoir..., murmura-t-il.

Le « fils » de Corentin était chauve, myope, moustachu, et il était plus près de quarante ans que de trente. Malgré le grand bandage qui entourait son torse creux de Français moyen petit mais qui peut frapper sec à l'occasion, il hurlait de santé.

Et c'était lui qui avait les raisons les plus solides de se sentir un cœur de mère.

— Arrête les condoléances, tu veux ? murmura-t-il en attaquant avec bonne humeur le menu hospitalier. Moi, je n'ai qu'une côte fêlée. Toi, c'est là-dedans que c'est cassé, ça crève les yeux.

D'un index osseux, il désignait son crâne chauve. Il se réinstalla, bien assis dans son lit au milieu de la petite chambre ripolinée. Boris lui faisait peur. Le blanc de l'œil injecté de sang, des poches sous les yeux, on aurait dit qu'il n'avait pas dormi depuis trois semaines.

Brichot eut le tact de ne même pas penser à lui faire des remarques du genre : je te l'avais bien dit. Ou encore : je t'avais prévenu... De toute façon, intérieurement, il approuvait sa flèche. Si on virait Boris, il donnait sa démission illico. À la place de Corentin, il aurait agi exactement de la même façon.

— Je me suis fait posséder comme un bleu, grogna-t-il en repensant à l'embuscade, rue des Archives.

— Et moi donc, laissa tomber Corentin.

Il se secoua.

— Jeannette a été prévenue. Badolini voulait l'appeler mais j'ai tenu à le faire moi-même. Sur le chemin de l'Hôtel-Dieu, je me suis arrêté dans une cabine pour lui téléphoner. Je ne voulais pas qu'elle apprenne par d'autres que je suis responsable. Elle va venir.

Brichot crispa les mâchoires.

— Boris, fit-il sourdement, si tu parles encore une seule fois de responsabilité, je te jure que je demande ma mutation dans un autre service.

Corentin le regarda, absent.

— Tu as raison, finit-il par dire. Les regrets n'ont jamais fait un bon flic. Il faut que je me ressaisisse.

La porte s'ouvrit et un vent polaire souffla dans la chambre où Brichot avait été transporté.

— Monsieur Corentin, s'il vous plaît ? fit la voix de banquise du commissaire divisionnaire chef de la Brigade Mondaine.

Dans le genre misère humaine, l'Hôtel-Dieu avait la palme. Normalement, d'ailleurs, Brichot n'aurait pas dû y être hospitalisé[4]. Il avait fallu que Corentin insiste. Comme ça, il pourrait s'occuper de son coéquipier, sans perdre de vue le truand transporté au troisième étage de l'Hôtel-Dieu, salle Cusco...

En suivant Badolini qui cavalcade dans le couloir sur ses talonnettes sonores et surélevées grâce auxquelles il s'était toujours imaginé qu'il donnait le change sur sa petite taille, Boris croisa trois urgences sur des civières : du sang partout, des pansements écarlates, des visages tuméfiés. Le Grand-Guignol, mais en vrai.

La porte d'un petit bureau visiblement inutilisé, sauf pour y entreposer des médicaments, se referma sur lui.

Badolini tourna longuement autour d'une table entaillée par endroits, comme la surface d'un pupitre d'écolier. On sentait qu'il prenait son élan.

Effectivement. Quand il ouvrit la bouche, Boris eut l'impression que le Niagara lui explosait à la figure. Tout défila : son véritable emploi du temps dissimulé. Le second attentat passé sous silence. Brichot envoyé en filature dans une affaire dont lui, chef de la Brigade Mondaine, n'avait pas été alerté. Le rodéo dans Paris enfin.

— Ça ne relève pas de la bavure, Corentin, ça relève de la mutinerie, notait-il avec une précision qui ne laissait aucun doute sur la suite.

Effectivement, l'IGS se profila bientôt à l'horizon du discours du chef de la Brigade Mondaine. C'était la moindre de ses menaces. Il y avait aussi le directeur de la PJ, le Préfet de police, et même le ministre de l'Intérieur, dont les oreilles allaient bientôt tinter de ce nom infamant : Boris Corentin.

Bref, c'était le contraire des grenouilles : plus on montait l'échelle de la hiérarchie, plus les nuages s'accumulaient.

De temps en temps, Badolini s'interrompait net, se fouillait rapidement et reprenait.

Boris avait compris depuis longtemps : le patron avait oublié ses cigarettes et il était à la torture pour une seule et unique raison : il ne pouvait absolument pas en demander une à l'homme qu'il était en train d'engueuler. Et de menacer de renvoi après enquête...

Ce détail revigora Corentin. Il laissa passer encore plusieurs minutes. La voix du commissaire divisionnaire s'altérait peu à peu. Normal : le combustible indispensable lui manquait. C'est-à-dire sa nicotine habituelle. Il lançait ses dernières salves.

— Vous m'avez menti, Corentin. Vous savez ce qu'il en coûte à un inspecteur, de mentir à son chef ?

Boris devina que c'était le bouquet de feu d'artifice tiré rien qu'en son honneur. Il laissa passer un intervalle de silence, s'assura que Badolini était à

sec, et se glissa dans l'entracte.

— Permettez-moi, monsieur le Divisionnaire, de rectifier quelques détails.

Badolini sursauta. Mais Boris était calme, maintenant, parfaitement maître de lui. Il savait que son chef allait l'interrompre, lui ordonner de se taire. Ça aussi, il l'avait prévu. C'est pourquoi il était en train de sortir sa botte secrète, ses cigarettes.

— Oui, j'ai eu tort, reprit-il. Oui j'ai passé sous silence l'attentat de ce matin, la filature de Brichot, la mission que j'ai demandée à Rabert d'assumer. C'est à moi que revient la faute de tout cela et si quelqu'un doit payer les pots cassés, je tiens à ce que ce soit moi. Et moi seul.

Badolini ne l'avait pas interrompu. Avec l'instinct des grands fumeurs en manque, qui savent repérer la présence d'une cigarette ou d'un briquet presque à tâtons, Badolini avait immédiatement aperçu le paquet que tenait négligemment Boris, le faisant sauter d'une main dans l'autre.

— Mais tout de même, reprit Corentin sur un ton parfaitement respectueux de la hiérarchie, je voudrais bien qu'on n'oublie pas qu'un policier a déjà failli deux fois être tué, et ça, ce n'est pas par ma faute.

Qu'un autre policier – l'inspecteur Aimé Brichot – a également failli y laisser sa peau. Même l'IGS ne parviendra pas à me faire avouer que j'ai lancé une grenade dans mon studio, que je me suis tiré dessus dans la cuisine en visant d'une terrasse voisine ni que j'ai attaqué l'inspecteur Brichot avec un 357 Magnum.

Il laissa tomber, d'un geste parfaitement prémédité, le paquet de cigarettes sur la table.

— Je voudrais bien savoir, continua-t-il, ce qui est le plus important : la vie des hommes de la Brigade Mondaine, ou l'enquête sur laquelle ils sont. D'autant plus que, si on les tire comme des lapins, je ne vois pas comment ils pourront terminer leur enquête.

Il avait l'impression, à suivre le regard de Badolini vers les Gallia, d'attirer un brochet avec un appât.

— J'ai eu tort d'organiser seul ma défense. Soit. Mais c'est peut-être qu'on a eu tort de ne pas prendre les choses en main sérieusement dès l'affaire de la grenade.

Ce « on » désignait clairement Badolini. L'insolence était flagrante. Mais le chef de la Brigade Mondaine avait provisoirement d'autres chats à fouetter. Sa volonté avait cédé. Il avait happé le paquet de Corentin, sorti une cigarette et attendait du feu.

— Que deviendrons-nous si nous nous laissons intimider par les sbires d'un truand incarcéré ? demanda Boris en présentant à la Gallia la flamme de son briquet. Je dois maintenant retrouver Barbara et régler leur compte à tous ces salauds. Au besoin en acceptant leur échange : ma peau contre la sienne.

Il y eut un silence. Badolini savourait sa première bouffée de goudron et de nicotine.

— Et je vous demande le feu vert, termina Corentin avec l'impression d'avancer dans un champ de mines.

Il ne laissa pas le patron répondre. Il lui restait une dernière carte.

— Par ailleurs, il paraît que nous ne nous sommes pas occupés de l'affaire Schiller, n'est-ce pas ?

Le sourcil droit de Badolini imita un accent circonflexe.

— Pourtant, j'ai eu l'idée, reprit Corentin, de demander un petit service aux Archives de la BM. Son chef, l'inspecteur principal Malville, est un ami. Il est allé voir dans le coffre-fort aux Dossiers Secrets si, par hasard, il n'existerait pas quelque chose sur Schiller.

Corentin eut un sourire.

— Oh, c'est une vieille affaire. Mais les affaires du passé fournissent parfois des pistes pour celles du présent. Le plus drôle, c'est que jamais personne, même certains journaux friands de scandales politiques, n'a eu vent de la carrière réelle de Schiller, pendant la guerre.

Le patron était ferré. Corentin s'autorisa une Gallia. Content de son petit effet.

— L'affaire des « esclaves » ayant éclaté en 1942, poursuivit-il, vous savez comme moi que Schiller a disparu. On l'a oublié, ses complices ont été condamnés et n'ont jamais prononcé son nom. À vrai dire, pour tout le monde, la carrière de Schiller sort du néant en 1944, avec l'arrivée des troupes de Leclerc. Schiller passe depuis pour un résistant. Ce qu'il n'a pas toujours été.

Boris pinça le filtre de la Gallia.

— Ce qui me tracassait, c'était que les trois amis de Schiller avaient été relâchés presque tout de suite, alors qu'ils avaient été condamnés à cinq ans. Je me suis dit qu'ils avaient dû bénéficier de certaines protections. J'avais raison : dès le début de l'année 1942, Schiller faisait partie de la Milice, cet organisme qui, sous l'occupation, regroupait et organisait militairement pas mal de canailles fanatisées dans leur soutien à Vichy et aux Allemands contre les Alliés. C'est ainsi que Schiller s'en est sorti sans casse, et a pu arracher ses amis à la prison en remerciement de leur silence. Puis il a lui-même quitté la Milice et s'est refait une virginité dans les troupes de la Résistance. Ce sont des choses qui arrivent...

Badolini reprit une Gallia. Sans vergogne.

— C'est énorme, souffla-t-il. Mais où cela nous mène-t-il ?

— Je ne le sais pas encore, avoua Boris. Mais faites-moi confiance pendant deux ou trois jours. On arrivera sûrement quelque part.

Le patron de la Brigade Mondaine recommença à marcher de long en

large. Des secrets aussi gros que le passé du député-promoteur immobilier au-dessus de tout soupçon ayant retrouvé ses anciennes amours – les esclaves, le sadomasochisme – à l’heure où d’autres prennent leur retraite, ça ressemblait à ces délicates matières déflagrantes sur lesquelles il y a l’étiquette : « à manier avec précaution ».

— Si ce que vous dites est vrai, rêva-t-il, il va y avoir de la tempête.

Donnez-moi le feu vert, Patron.

— Pour Schiller ?

— Pour tout.

La voix de Corentin avait retrouvé toute sa fermeté. Badolini le regarda en coin. Avec admiration. C’était *son* problème, Corentin : le meilleur de ses inspecteurs. Intelligent et athlétique. Un esprit sain dans un corps sain, comme disaient les Anciens. Un phénomène. Le fils qu’il aurait rêvé d’avoir.

— Vous voulez le feu vert, vous l’avez, conclut-il en se rehaussant sur la pointe des pieds.

Il sourit. L’orage s’était éloigné.

— Pour Schiller, évidemment.

Corentin eut aussi un sourire – genre anthropophage.

— C’est bien de ça dont nous parlions, non ?

Rabert gicla de l’ascenseur. De retour de la salle d’opération où le tueur du quai de Valmy venait de subir une intervention.

— Il s’en tire, lâcha-t-il essoufflé. On le remonte. Mais pas d’interrogatoire avant deux ou trois jours. Il a perdu beaucoup de sang. Ordre formel des médecins.

Boris serra les poings. Ça faisait une heure qu’il attendait les nouvelles, dans la chambre d’Aimé Brichot, au premier étage de l’Hôtel-Dieu. Le tueur du quai de Valmy avait trois fois rien : deux doigts de la main gauche bousillés et l’épaule droite en bouillie. Côté « professionnel », il y avait de grandes chances pour qu’il ne soit plus jamais opérationnel. Ce qui n’allait faire pleurer personne. De toute façon, de longues années à l’abri entre quatre murs de cellule s’ouvraient maintenant devant lui.

Ce qui vrillait Boris à hauteur de la nuque, c’était le détail suivant : on n’avait pas l’identité du tueur. Aucun papier sur lui.

Pas question d’attendre les résultats de l’Identité Judiciaire. Ça pouvait traîner, et Boris était décidé à agir vite.

Le regard de brouillard sur les petits matins du Danube de Barbara disparue venait lui faire des élancements, côté cœur et côté volonté, environ toutes les vingt secondes.

— Ecoute, grogna Corentin à Rabert. Tu vas être gentil. On est un peu sourds et on a mal entendu ce qu’a dit le médecin.

Rabert s’empourpra.

— Hé, fit-il. Il est sous ma responsabilité, vous avez l’air de l’oublier.

Boris vira sur les talons.

— C’est du vrai, tu vois, dit-il d’un ton léger, je n’ai plus du tout de mémoire.

Brichot remua dans ses draps.

— Boris, murmura-t-il, ne me dis pas que tu vas le tabasser ?

Corentin le fusilla du regard.

— Tu me prends pour qui ?

Aimé soupira.

— J’aime mieux ça, fit-il rassuré.

— Tu te souviens de Diane de Fontan[5], et des barbituriques qu’elle avait utilisés pour réduire à sa merci le mannequin défiguré ?

Rabert soufflait, dans un coin, comme un phoque.

— C’est un coup de poker, bien sûr, reprit Boris. Mais notre petit copain n’est pas à l’article de la mort et je ne cherche qu’une chose : briser sa résistance, le faire parler... Je te rappelle que c’est à ton ange gardien, et pas au blessé, que tu dois d’être encore en vie, Mémé. Quant à Barbara...

Ses mâchoires grincèrent.

— Ils vont tous regretter d’être nés, siffla-t-il.

Au bout du couloir ripoliné, au troisième étage dans l’aile gauche de l’Hôtel-Dieu, au fond dans la cour, dans ce service de détention hospitalier appelé salle Cusco, un policier en uniforme regrettait fermement son lit, obligé qu’il était de garder le truand blessé qui venait de réintégrer le sien.

— Allez donc boire un café dans la chambre de l’inspecteur Brichot, au premier étage, fit Corentin. Je vous remplace un quart d’heure, mon vieux.

Boris regarda le gardien s’éloigner, dépasser la porte blindée qui fait de la salle Cusco un vrai bunker d’où on ne s’évade pas[6], puis disparaître.

Yano Pakra alluma son regard noir au fond du filet de rides qui rendait tellement intéressant pour les filles son visage de mâle.

— Nishe a fait une connerie, j’en suis sûr, grogna-t-il, tendu.

Yano rafla sur la table poisseuse de la cuisine un paquet de Gauloises. À peine rentré chez eux, dans leur HLM du bout du monde, vers 7 heures du soir, il avait compris que les choses tournaient mal.

Il était 10 heures, et Nishe ne réapparaissait pas.

— J’y vais, décida Yano, les nerfs transformés en forêt de cactus.

Au loin, la musique du manège minable tournait à vide.

Plus près, dans le HLM, de haut en bas, s’affrontaient les odeurs variées. Grillades, frites, pot-au-feu. Comme partout, c’était le chou qui triomphait.

Les bruits des télé aussi se croisaient. Heureusement qu’il n’y avait encore que trois chaînes en France. Ça limitait les dégâts, côté cacophonie.

Il laissa courir son regard luminescent en forme de détecteur laser sur le décor lamentable. Les deux lits sordides, les rideaux tachés de gras, les ampoules nues couvertes de chiures.

Quelque chose lui disait que leur vie lamentable en grande banlieue parisienne était encore meilleure que ce qui les attendait.

Boris Corentin chercha l’oreille du tueur au milieu des bandes Velpeau.

— Je vais te tuer, répéta-t-il suavement pour la troisième fois.

La hure de sanglier s’agita avec désespoir. En lâchant des gargouillis de bête qui se débat au fond d’un piège à tigre.

— Léopardi m’envoie te souhaiter ton anniversaire, reprit-il. Ça lui a donné les glandes, ton rodéo dans Paris. Tu sais ce qui se passe, quand Léopardi a les glandes ?

Le tueur était maintenant branché sur 220. Les tubes qui lui sortaient d’un peu partout frémirent.

— La joie de Léopardi serait complète si tu faisais une prière, maintenant, murmura encore Corentin. Tu sais que le Maltais a de la religion... Ça lui ferait de la peine que tu ailles en enfer. Tu ne veux pas lui faire de peine, hein ?

Nouveau gémissement.

Boris empoigna la carafe d’eau posée au chevet du blessé, sur une table tubulaire, et la jeta à terre.

Le fracas fit enfin sortir un cri de terreur de la hure de sanglier. On était dans la bonne voie.

— Désolé, dit Corentin sur un petit ton hypocrite face à la tête effarée du policier de garde devant la porte blindée, venu immédiatement au bruit. Je suis très maladroit.

Il s’en alla, léger.

Les policiers qui torturent leurs prisonniers pour les faire parler sont vraiment des imbéciles sans imagination.

La 204 bleue de Yano roulait à travers les banlieues sur un coussin de

catastrophes en suspension.

La journée avait pourtant si bien commencé. La femelle rousse draguée à l'ANPE avait fait de lui un mâle comblé, dans sa petite chambre de chômeuse, rue du Pot-de-Fer.

Malheureusement, il y avait Nishe. Ils n'étaient pas de la même mère. Et celle de Nishe, une dompteuse du Cirque Olympe qui faisait son numéro intégralement nue au milieu de huit tigres, avait dû laisser son cœur maternel dans le ventre de l'un d'eux. Sa spécialité consistait à mordre jusqu'au sang les oreilles de ses bêtes, qu'elle habitait dès l'enfance à ce genre de traitement formellement réprouvé par la SPA. Ça s'appelait le « dressage en férocité »...

C'était peut-être parce qu'elle avait continué, même enceinte de Nishe, à faire claquer son fouet dans la cage, qu'elle avait fini par accoucher d'un garçon dont les instincts ressemblaient davantage à ceux d'une bête furieuse qu'à ceux d'un chardonneret.

Boris rentra en sifflant dans la chambre de Brichot. Rabert le suivait, la prune torve. L'as de la Brigade Mondaine couvrait de vilains projets.

— Jeannette, cria Boris. Vous avez failli être veuve par ma faute et je ne me le pardonnerai jamais.

Les yeux de l'épouse de Brichot devinrent de la buée.

— Taisez-vous, Boris, souffla-t-elle en se jetant dans ses bras. Vous n'avez pas le droit de dire ça.

— Si, murmura Corentin. Mais comme vous ne voulez pas m'en vouloir et que, d'autre part, Mémé a battu les records de baraka, on fait une parenthèse côté regrets. Surtout qu'on tient le bon bout, maintenant.

Aimé Brichot ferma les yeux derrière ses verres Amor.

Heureux. Sa flèche était redevenu semblable à lui-même, après un passage à vide. Féroce, rapide, efficace.

CHAPITRE XIV



Millimètre par millimètre, Barbara releva les paupières. Un orchestre de marteaux-piqueurs lui jouait un requiem dans la cervelle. Pour le *briefing* mental qu'elle projetait, les conditions n'étaient pas idéales.

La réalité lui revint lentement, par vagues.

Une réalité qui lui faisait regretter d'être née.

Peu à peu, elle se souvint. L'aveugle dans l'ascenseur après la fusillade, quai de Valmy. Le coup qu'elle avait reçu. Puis un vague réveil dans un sous-sol désert, quelques secondes, le temps de se demander ce qu'elle faisait là. De nouveau, un coup sur la nuque. Et la nuit, après, sans durée. Le néant.

Sa « résurrection » était archi-provisoire, inutile de se raconter des histoires. Elle était solidement ligotée sur une énorme machine industrielle. Les chevilles attachées aux deux extrémités d'une longue barre transporteuse. Ecartelée et le ventre offert, nécessairement. Mais on lui avait laissé son débardeur et sa jupe.

Dehors, il faisait nuit. Un peu de lune arrivait à traverser les vitrages opaques de crasse. Ça suffisait pour apercevoir l'immense hangar. Des machines en forme de cylindre ou de parallépipède. Des entassements, des réservoirs, des tôles, des enchevêtrements de boyaux métalliques qui prenaient dans la pénombre des allures monstrueuses d'idoles barbares. Une sorte de grotte immense coiffée de poutrelles. Des passerelles à mi-hauteur et une cuve ouvrant son cône noir, là-bas, au fond. Le ventre d'un animal géant créé pour digérer toutes sortes de choses en métal, et provisoirement pétrifié. En attente dans les ténèbres.

Un atelier aux murs sales, d'autant plus effrayant que ces machines faites pour gronder, trembler, s'agiter, étaient silencieuses et immobiles.

Ses narines se dilatèrent. Une autre odeur montait vers elle.

Elle tordit le cou, forçant le collier de fil électrique qui l'étranglait.

Sa stupeur fut muette, à cause du bâillon d'albuplast.

N'empêche qu'elle venait de monter un palier dans le cauchemar.

Une autre femme était attachée, inanimée, sur une grille. Visiblement, elle avait été torturée, comme le prouvaient les tavelures brunes et violettes sur son ventre, ses seins, ses cuisses.

Barbara la regarda comme si elle contemplait une future image d'elle-même.

Boris rabattit le poignet après avoir consulté sa montre.

— 10 h 30, murmura-t-il. On passe au deuxième chapitre.

— Deuxième chapitre de quoi ? glapit Rabert. Si on abîme mon blessé... Déjà, l'histoire de la bouteille...

Corentin posa les deux mains sur les épaules de l'amateur de bière.

— Je sais bien que c'est difficile de te demander ça, mais je t'en supplie : fais-toi tout petit.

Le gros Rabert regarda Brichot qui rigolait dans ses oreillers, puis Jeannette, puis de nouveau Corentin. Qui avait à son palmarès plus de coups de poker réussis que lui-même n'en aurait jamais dans toute sa carrière.

— Tu as de la chance qu'on ait tous une confiance aveugle en toi, grognait-il.

Corentin se redressa.

— Aveugle, c'est exactement ce que je souhaite. À tout à l'heure.

Il tourna dans le couloir silencieux. Une infirmière, ça ne devait pas être impossible à trouver.

Il n'aperçut d'abord que le côté pile. C'est-à-dire une croupe gonflée qui tendait joliment la blouse blanche ultra-courte.

— Si le ramage du côté face correspond au plumage du côté pile, fit tranquillement à haute voix Corentin, vous êtes le phénix des hôtes de cet hôpital.

Le madrigal fit sursauter la blouse blanche. L'infirmière qui était en train de remplir des formulaires administratifs, penchée sur le bureau de la salle de veille, pivota.

— Vous ne manquez pas de culot, vous, fit-elle après examen de l'individu athlétique aux yeux noirs qui venait de rompre sa solitude.

Elle n'avait pas l'air d'être contre l'idée de continuer le marivaudage.

— Merci, soupira Corentin. Il y a des dos trompeurs. De face, vous auriez pu être vieille et laide.

— Et je suis ?

— Vieille et laide, évidemment, fit Boris en se rapprochant du petit bout d'infirmière au nez retroussé et couvert de taches de son qui en faisaient le sosie de Marlène Jobert.

— Et qu'est-ce que vous attendez de moi, monsieur l'Inspecteur ? questionna-t-elle, flattée.

Devant le regard étonné de Boris, elle reprit :

— Vous croyez que je ne vous avais pas remarqué ? Vous êtes le copain du flic chauve miraculé et de l'autre, là-bas, qui a l'épaule en compote.

— C'est ça, mentit Boris. Et justement, je voudrais faire une bonne farce à mon copain qui souffre de l'épaule et de la main gauche. Pour le distraire un peu. Vous pouvez m'aider.

— Vous ne croyez pas qu'il ferait mieux de dormir ?

— Il est insomniaque, poursuivit Corentin, c'est son problème. Et il adore les farces.

Il s'approcha à frôler la blouse.

— C'est fou ce que je suis facétieux, vous savez ? murmura-t-il.

Il y eut un silence. L'infirmière alluma une Benson and Hedges et s'assit sur le coin du bureau, ce qui ouvrit légèrement sur l'intersection de ses cuisses les deux pans de sa blouse.

— Ils ont de la chance, vos grabataires, de finir dans des bras comme les vôtres, chuchota Corentin.

Dehors, dans l'Hôtel-Dieu, ça avait l'air de dormir. Les accidentés, les cardiaques, les cancéreux, échappaient pour quelques heures à leur misère et à leur souffrance – à coups de calmants. La mort et la douleur qui rôdaient partout dans le silence de la nuit faisaient leur travail habituel. Le résultat était aphrodisiaque. C'est au bord des tombes et dans les cimetières qu'on a le plus furieusement envie de vivre.

— Comment vous appelez-vous ? questionna Boris.

— Dorothée.

— Eh bien, Dorothée, je serais ravi de revenir vous tenir compagnie, tout à l'heure, après la farce à mon copain.

— Vous avez l'intention d'essayer de me draguer ? demanda-t-elle en battant des paupières.

Corentin prit l'air indigné.

— Qu'est-ce que vous allez supposer ? Je voudrais avoir un entretien avec vous sur le traitement médical des affections valvulaires de l'orifice aortique.

— C'est différent, apprécia Dorothée. Qu'est-ce que c'est, au juste, la farce que vous voulez faire à votre copain ?

— Ce n'est pas mon copain, laissa tomber Corentin, d'une voix sombre. C'est un tueur.

Nahmi Arran, Turc né en France soixante-deux ans auparavant, tireur d'élite et orphelin à jamais de Cendrillon et Blanche-Neige, son Colt 45 et son 357 Magnum qui avaient été si longtemps ses compagnons préférés, secoua sans comprendre sa hure reliée par des drains et des tuyaux à des bouteilles de sérum et d'anticoagulants.

L'homme qui se tenait à son chevet, dans sa chambre de la salle Cusco à la fenêtre garnie de solides barreaux, avait le bras droit en écharpe, la tête enveloppée de bandages sanguinolents, et venait de l'arracher à la torpeur pour lui raconter une drôle d'histoire.

— Je viens de te sauver la vie, avait expliqué Corentin. Il était moins une. Le type est entré dans ta chambre après avoir assommé le planton en faction devant ta porte. Heureusement que j'ai eu l'idée de passer par là. Quand je suis arrivé, il était en train de te chatouiller l'oreille. Et je te jure que ce n'était pas avec un Q-Tips. C'était avec un très beau Lügér parfaitement huilé.

Boris toussota. Ses bandages lui donnaient chaud.

— Il y a eu un peu de bagarre. Mais le tueur a été surpris. Dans la bousculade, il a renversé la carafe d'eau.

Un vague souvenir de bruit de verre brisé revenait à la mémoire du Turc. Le détail de génie qui apportait la touche de vérité à ce récit, dont il aurait fallu dix minutes de réflexion à Nahmi Arran pour trouver qu'il ne tenait pas debout.

Corentin n'était pas décidé à lui accorder la réflexion.

— Tu n'as pas idée de quelqu'un qui pourrait te vouloir du mal ? reprit-il.

Silence.

— C'est dommage, murmura Corentin. Ta vie ne tient qu'à un fil, maintenant. Pendant les trois semaines que tu vas passer à l'hôpital, ils trouveront sûrement le moyen de revenir à la charge. L'Hôtel-Dieu est une vraie passoire et on ne peut pas mettre un policier devant chaque porte pour un tueur de seconde zone comme toi...

Il regarda son pansement au bras. La chaleur estivale rendait les bandelettes très inconfortables.

— Il ne rigolait pas, je te jure. Il m'a salement amoché. Dommage que je l'aie laissé filer. Ça fait quelqu'un en liberté qui ne te veut pas que du bien.

Evidemment, si on connaissait son nom...

Il se leva en claudiquant ostensiblement.

— L'un dans l'autre, il est quand même préférable d'être un tueur minable en vie qu'un tueur minable mort, non ?

— Je ne sais rien, fit la hure du Turc habillée à la mode Velpeau.

Boris avait l'impression de dialoguer avec l'homme invisible.

— Bon début, apprécia-t-il. Continue comme ça, tu te rapproches de la morgue à grands pas.

La tempête qui faisait rage sous les bandages du tueur était lisible aux roulements oculaires.

— Si je parle, dit-il, j'aurai l'indulgence au procès ?

— Ce sont les vases communicants, tu sais, fit Corentin. Tu en dis beaucoup, tu as beaucoup d'indulgence. Tu en dis peu...

Il s'arrêta, simulant la colère.

— Et puis merde, fit-il. Je t'ai déjà sauvé la vie, faut pas trop exiger quand on est dans ta situation.

La hure roula sur l'oreiller.

— Le grand patron, c'est mystère et boule de gomme, dit-il, on était des exécutants. Le boulot consistait à enlever la fille. Au besoin en abattant les policiers qui la surveillaient. C'est tout.

— Vous étiez seuls ? questionna Corentin.

— Absolument.

Le Turc zozotait. Ça faisait, dans le trou de ses dents manquantes, des curieuses liaisons enfantines qui contrastaient avec sa grosse voix de basse.

— Je m'appelle Nahmi Arran, ajouta la hure. Né à Paris comme mon nom ne l'indique pas.

— Bravo, dit Corentin. Tu es en progrès, tu réponds à mes questions sans que je les pose. Le cimetière s'éloigne.

— Condamné cinq fois, poursuivit le tueur en veine. Proxénétisme, coups et blessures, trafic de...

— Laisse le curriculum, coupa Corentin. On le connaît aussi bien que toi !

— Mon collègue s'appelle Gilet, reprit-il. C'est lui qui a voulu me tuer, c'est sûr.

— Gilet ? souffla Corentin. Gilet ? *Le* Gilet ? Gilet, dit Pare-balles ?

— Exact, reprit le Turc. On l'a souvent canardé et on l'a toujours raté.

— Je sais, dit Corentin. Le génie de la baraka. D'où son surnom qui constitue aussi un jeu de mots plein de subtilité.

Il avait déjà arrêté Gilet deux fois. On arrivait en terrain connu.

— Ça fait un an qu'on travaillait pour un grand patron invisible, déballa encore le tueur. Des petits boulots qui réclament du muscle. Faire cracher des mauvais payeurs, éliminer des concurrents têtus... Les temps sont durs pour tout le monde. On est obligé d'accepter des trucs ingrats.

— Comment venaient les ordres ?

— Par Gérard Glosser. Un type qui n'est pas de notre monde. Tiré à

quatre épingles... Un bourgeois.

Le nom se grava dans le cerveau de Corentin. Neuf chances sur dix que ce soit un pseudonyme.

Il arracha ses bandes Velpeau qui commençaient à lui donner des démangeaisons. L'œil du Turc s'arrondit à ce strip-tease. Floué.

— Pieux mensonge, dit Corentin en essuyant la sueur qui lui dégoulinait du front. Plains-toi. Tes actions sont en train de remonter à la bourse des morts et des vivants.

Il s'assit sur le lit.

— Où est la fille que vous deviez enlever ?

— Je ne comprends pas.

Le Turc blêmit.

— Elle a disparu, ajouta Corentin. Vous étiez vraiment seuls ?

— Je vous le jure, glapit-il. On devait la déposer sur un chantier, du côté de Bonneuil, et repartir à bord d'une Citroën qui doit toujours nous y attendre.

— C'est embêtant pour ton avenir, si tu ne dis pas la vérité.

La hure creusa un peu plus les oreillers.

— Je ne sais rien de plus, tremblota-t-elle en zézayant.

Corentin se leva et marcha vers le petit miroir au-dessus du lavabo.

— Merde alors, grogna le tueur à travers ses bandelettes. Si j'avais pu prévoir la galère, je vous jure que j'aurais refusé le contrat. J'ai déjà eu une fois les tueurs à mes trousses et je vous assure que ça ne fait pas plaisir.

— Quand ? questionna distraitement Corentin en faisant disparaître à grande eau les fausses taches de sang artistiquement disposées sur son visage par Dorothée.

— Ça ne nous rajeunit pas et il y a prescription, expliqua le Turc. Ça remonte à la Libération. À l'époque, on chassait l'ancien milicien comme les lapins le jour de l'ouverture.

— Milice ? fit Corentin en levant l'oreille.

— Ça doit être dans ma fiche à la PJ, fit le tueur, découragé. Erreur de jeunesse. J'avais vingt ans en 40 et j'étais patriote.

— Je vois, grinça Corentin.

— C'est pas ma faute, gémit le tueur, si le patriotisme a changé de camp en 44...

— Evidemment, fit Boris, conciliant.

Le Turc réfléchissait. Il revenait à ses soucis du présent.

— J'aurais jamais dû quitter ma spécialité.

— Ta spécialité ? interrogea Corentin en s'essuyant la figure.

— Les sados-masos, quoi. J'étais fournisseur d'esclaves. Et toujours pour

des gens impeccables. Pourris jusqu'aux os, mais chics et rupins.

Boris revint vers le lit, essayant de réprimer des ruades cardiaques intimes.

— Si tu me racontais ta vie ? fit-il calmement en s'asseyant sur le lit. Ça a l'air captivant.

Boris toussota.

— Ça valait le coup de vous réveiller, monsieur le Divisionnaire, n'est-ce pas ?

La voix du patron de la Brigade Mondaine arrivait après un instant de réflexion dû à son réveil progressif.

— Vous ne dormez jamais, Corentin ?

Boris laissa sa main traîner négligemment sur le bureau de la salle de veille et y rencontra tout à fait par hasard la cuisse d'une ravissante infirmière rousse prénommée Dorothée.

— Je ne voudrais pas qu'on puisse me reprocher de ne pas informer mon chef, grinça-t-il.

Badolini encaissa l'allusion.

— Restez où vous êtes, glapit-il. Je vous rappelle. Tout ce que vous venez de me dire est furieusement intéressant.

Boris raccrocha.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il.

— Quoi ? fit Dorothée.

— Vous n'avez rien sous votre blouse.

L'infirmière se tortilla sur le bureau.

— Comment avez-vous deviné ? questionna-t-elle hypocritement.

En même temps, elle écarta un peu plus ses cuisses musclées pour laisser la main de Boris avancer encore vers sa toison.

Boris contemplait une chevelure de cuivre qui balayait son ventre et lui chatouillait le nombril à chaque mouvement. Agenouillée sur le bureau de la salle de veille, Dorothée lui administrait une de ces fellations qui laissent des souvenirs dans la vie d'un homme. Sa langue était à la température ambiante, c'est-à-dire caniculaire, et rien que de voir ses lèvres coller à son pubis, tandis que son menton pointu, à chaque mouvement, caressait les boules de chair qui pendaient sous son sexe, il était au bord d'exploser.

Il fut sauvé par le gong, c'est-à-dire le téléphone.

— Gérard Glosser, importateur de tapis, sculptures en ivoire et autres objets exotiques, récita le chef de la Brigade Mondaine. Spécialisé dans les faux artistiques. Mais en faillite depuis le développement des nouvelles techniques de détection et d'expertise, genre microphotographie au scanner, ultra-violets, infrarouges et carbone 14. Surveillé mais jamais arrêté. Habite rue Saint-Dominique. N'y a pas reparu depuis hier, je viens de faire vérifier. À dû se recycler comme intermédiaire...

Les boucles rousses de Dorothée s'activaient toujours.

— Quant à Nahmi Arran, tout ce qu'ils vous a dit est vrai. À la Libération, il a échappé in extremis à l'exécution que lui préparaient les FFI et il a fait dix ans de taule. Frappé d'indignité nationale pendant quinze ans. Amnistié. Plusieurs fois incarcéré, notamment pour avoir trempé dans des affaires de trafic d'esclaves...

Badolini toussota.

— Je vous jure, Corentin ! Dans quel monde on vit.

Boris remonta discrètement la blouse de Dorothée, toujours à quatre pattes contre lui, sur le bureau, et dégagea un postérieur magnifique qu'il commença à caresser.

— C'est bien vrai, patron, acquiesça-t-il.

— Bref, conclut le commissaire divisionnaire, la journée a été noire, mais la nuit vous réussit.

— Je crois qu'on va pouvoir coincer Schiller, fit remarquer Corentin. Nahmi Arran a été son fournisseur. Si on ajoute à ça le garçon trouvé mort à la suite de mauvais traitements et une chaîne au cou, dans un champ de la Beauce, à quelques centaines de mètres de Passy-sur-Loir, on peut dire que l'affaire est pratiquement éclaircie et que je peux me consacrer entièrement à retrouver Barbara, n'est-ce pas ?

— Cette fois, vous avez mon feu vert. Formel et officiel, fit Badolini.

Il y avait de l'affection dans sa voix.

Dorothée fit voler sa blouse et se retrouva dans la plénitude de sa nudité originelle. Grasse aux endroits où il fallait, mince à la taille et les jambes musclées. Des seins lourds, un ventre parfait, juste bombé à point. Un buisson ardent entre le nombril et les cuisses.

— On est mieux ici, non ?

Boris regarda la salle de soins n° 144.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il.

— Une table de massage, murmura-t-elle, fiévreuse. Ça faisait longtemps que j'avais envie de l'essayer.

Boris sentit qu'il ressemblait pour la seconde fois, côté intime, à une cocotte-minute sur le point de sauter.

— Tu viens ?

Dorothée avait bondi sur la table et, à genoux, seins collés à la table, elle lui présentait la double sphère superbe et rose de ses fesses qu'elle écartait des deux mains, dégageant un long sillon sombre où sa toison de vraie rousse jetait des lueurs de feu.

Ç'aurait été très impoli de ne pas répondre à l'appel.

Elle l'accueillit, les reins creusés, avec des roucoulements de pigeonne comblée.

Le vacarme, au bout du couloir, dans la salle Cusco, les arracha l'un à l'autre.

— La tuile, cria Corentin en se reboutonnant.

Il n'avait même pas pensé à rappeler devant la chambre d'Arran le planton qui était censé y renforcer la garde réglementaire assurée en permanence par des gardiens de la paix, devant la porte blindée. Il se serait battu.

— Rideau, fit Boris à Dorothée. Une urgence. Tu connais ?

Le Turc avait arraché ses drains et ses tuyaux de perfusion. Par chance, ces efforts qui avaient dû réveiller ses blessures à l'épaule et à la main, l'avaient terrassé.

Il s'était abattu devant la porte de sa chambre, avec perte et fracas.

Boris arriva bon dernier. Suivi par les regards soupçonneux de Rabert, de l'interne de garde et des gardiens de la paix.

Ça faisait du monde à penser à sa vie privée...

Le débarquement de Dorothée ébouriffée et reboutonnant sa blouse acheva de transformer les soupçons en certitude.

— Aide-moi à le remettre dans son lit, demanda à l'infirmière l'interne qui préférait ne pas avoir d'histoires avec la police.

Quand les drains eurent retrouvé leur chemin naturel dans la hure du Turc, l'interne donna encore quelques instructions à Dorothée sur la piqûre de calmant qu'elle devait administrer au blessé, puis disparut. La parfaite autruche.

Rabert fit de même. Cette fois, le policier de garde, revenu sur les lieux, décida de prendre racine à la porte du tueur.

Boris regarda Arran. Il était parti pour de longs rêves paisibles.

— Beau flic, glissa Dorothée en le regardant de ses yeux cernés, il me

semble qu'on a été interrompus, non ?

Boris se pencha.

— Je ne peux plus le quitter, fit-il en montrant le Turc.

Dorothée était en train de se trousser.

— Raison de plus, fit-elle. La nuit va être longue.

Elle chavira sur le lino du plancher sous les yeux de Boris stupéfait.

— Ici ? Avec lui ?

— Il dort. Pas nous. Tu viens ?

Ce qu'elle lui montrait dans la pénombre de la chambre avait de quoi guérir une armée d'impuissants de naissance.

Elle avait remonté ses cuisses, en chien de fusil, ses genoux aux épaules, et s'ouvrait le plus qu'elle pouvait, mains sous les fesses.

Par la vitre dépolie de la porte, Boris apercevait de temps en temps l'ombre d'un képi qui passait et repassait. Il plongeait sur l'infirmière.

— Doux Jésus, fit-elle de sa voix de rut en refermant les cuisses sur son dos. C'est reparti. Et deux fois plus gros que tout à l'heure !

CHAPITRE XV



Boris saisit le combiné que lui tendait Dorothée.

— Oui, monsieur le Divisionnaire ?

Il se sentait épuisé. Largué. Cette nuit blanche avec cette fille déchaînée, après les événements de la journée d'hier, ça faisait beaucoup pour un seul homme. Même si ce seul homme s'appelait Boris Corentin.

En plus, Dorothee, vers une heure du matin, avait corsé le plaisir avec une invention diabolique. Elle avait emmené Boris dans une salle d'examens déserte, et avait entrepris de fixer autour d'une certaine partie du corps de celui-ci, sujette à des allongements à répétition, toute une série d'électrodes. Puis elle s'était penchée en avant et à nouveau offerte. En face d'eux, sur un écran bleuté, elle n'avait cessé de contempler, les yeux hors de la tête, les variations annonciatrices de ce mécanisme neurochimique qu'on appelle éjaculation. Annonciatrices seulement, d'ailleurs, car l'événement ne s'était produit qu'au bout de quarante minutes de pilonnage intensif entrecoupé des cris d'une infirmière provisoirement peu soucieuse du sommeil de ses grabataires.

— Doux Jésus, avait soupiré Dorothee quand l'oscilloscope s'était enfin décidé à s'affoler, quel merveilleux phénomène de la nature. Quand je pense que ça ne sera bientôt plus pour moi qu'un souvenir !

Elle était assise en tailleur, à terre, reprenant son souffle, et disant clairement qu'elle était prête à recommencer. Le message était clair, rien qu'à apercevoir ce qu'elle montrait sans pudeur, entre ses cuisses écartées, comme téguments échauffés et rougis accompagnés de mouvements musculaires incontrôlables des grandes lèvres sous la toison en feu.

— On recommence chez moi quand tu veux, avait souri Corentin. Mais puisque tu m'as soumis à des enregistrements de laboratoire, je te préviens : je sudoie Masters et Johnson[7] pour qu'ils me prêtent leur fameuse caméra miniature intra-vaginale qui leur sert à filmer les orgasmes.

Dorothee n'était pas contre mais elle n'eut pas le temps de le dire.

L'interne de service avait passé la tête pour annoncer avec un cri aigre-doux que, premièrement, on demandait Boris Corentin au téléphone, et que, deuxièmement, il y avait un cardiaque dont le séjour sur terre était en train de se terminer.

— Il est furieux et jaloux, fit Dorothee quand l'interne fut reparti. Seulement, la sienne...

Elle baissa le ton.

— Enfin, elle est beaucoup moins grosse que la tienne, et il s'en sert comme un manche !

L'expression tombait à pic.

— Corentin, dit la voix tabagique du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, il y a du nouveau. Vous vous souvenez que, dès la destruction de votre studio, j'ai donné l'ordre qu'on fasse filer Maître Flaubert, l'avocat de

Léopardi, et qu'on surveille son domicile. En vain jusqu'à cette nuit.

Il se racla la gorge.

— Seulement, voilà : on vient de me prévenir que Gérard Glosser, vous savez, le trafiquant de faux tableaux qui servait d'intermédiaire entre le « M. X » qui veut votre peau et les deux porte-flingues, a débarqué chez Flaubert. À trois heures du matin, ce n'est probablement ni pour parler de la réforme de la magistrature ni pour négocier l'achat d'un Rembrandt.

Le cerveau de Boris galopait. Il se sentait moite de partout. Pas seulement la température poisseuse de cette nuit d'été attardé. Il y avait aussi des souvenirs de sueurs ayant communiqué de façon très rapprochée.

— Glosser est ressorti de chez Flaubert, poursuivit Badolini, et il vient de remonter dans sa voiture. Evidemment, un de mes inspecteurs est en train de le suivre.

— Je reprends la filature, fit Corentin.

— OK, grogna Badolini. Contactez-moi dès que vous êtes en voiture.

Dans le couloir, Boris eut un dernier échange manuel et buccal avec Dorothée.

— Tiens, dit-il surpris. Je croyais que tu ne portais jamais de slip.

Dorothée écarta les pans de sa blouse, ingénue :

— Quand je m'occupe d'un mourant, c'est tout de même plus correct, non ?

Elle exhibait un minuscule triangle de dentelle qui tendait et gonflait son pubis aux boucles rousses.

Boris sourit. En travers de la dentelle, était gravée une inscription : « Kiss me here »...

La main de Dorothée s'aventura du côté du pantalon de Corentin.

— Non, fit-il gentiment. Fini de hisser les couleurs pour cette nuit. J'ai hélas du travail.

— Il y a un temps pour le casse-pipe et un temps pour les pipes, soupira fataliste Dorothée qui avait dû oublier dans son berceau le don des circonvolutions oratoires.

Après lui avoir donné son adresse et précisé qu'il n'y serait pas avant au moins trois semaines pour cause de travaux approfondis, Boris fit le tour de ses petits protégés.

Au troisième étage, salle Cusco, Arran dormait avec ses doigts brisés, son épaule à la casse, ses dents en moins et son avenir glauque. Boris lui devait, quand même une fière chandelle. Grâce à lui, l'affaire Schiller était résolue, et l'autre approchait de sa conclusion.

Le planton était fidèle au poste, luttant contre le sommeil en parfait chien de garde.

Deux étages au-dessous Aimé Brichot s'expliquait avec le sommeil, la bouche un peu ouverte sous la moustache. Jeannette avait regagné le Kremlin-Bicêtre pour cause de progéniture.

Rabert, sur une chaise, près d'Aimé, formait un tas sphérique dans la pénombre. Lui, on ne savait pas bien s'il cuvait ou s'il dormait.

Tout était en ordre.

Il pouvait foncer.

Les mains du gnome aveugle se crispèrent autour du bras de Yano.

— Mais c'est Slona, gémit-il. Je te dis que c'est elle. Je l'ai retrouvée. La même odeur, le même...

Le sosie de Charles Bronson plissa un peu plus les paupières. C'était le seul signe d'affolement dans toute la masse de muscles que faisait sa silhouette.

— Imbécile, gronda-t-il en se dégageant. On ne sait pas qui c'est, celle-là, elle ne nous a rien fait. On ne la connaît pas.

En clair, ce n'était pas une voleuse d'emploi de chez Landing-FAG, comme la petite brune au derrière magnifique draguée dans le RER.

Jusqu'à hier, les choses étaient claires : Yano rabattait des filles, mais exclusivement de celles appartenant à la catégorie des vampires qui, avec un seul ordinateur IBM, remplacent une vingtaine de postes de travail et font monter en flèche les statistiques du chômage. Puis il les repassait à son frère, et enfin ils les terminaient tous les deux, tranquillement. On joignait l'utile à l'agréable.

Et puis voilà que Nishe avait tout embrouillé en capturant cette femme. Nishe en liberté, c'était pire que la *Division Das Reich*.

Il regarda le nabot, en se murmurant une fois de plus que c'était une chance pour lui, Yano, de n'avoir pas la même mère que l'aveugle. Ça lui aurait été désagréable de penser qu'ils étaient sortis du même ventre. Nishe, secrètement, lui avait toujours fait peur. Même enfant. Une nuit, il avait libéré les ours du cirque Olympe. Un clown qui prenait le frais devant sa roulotte avait été transformé en petit tas informe et sanglant.

— Relâchons-la, si tu n'es pas content, murmura Nishe.

Yano crispa les poings. Il était tard, il se sentait fatigué et il flippait à mort.

— Tu sais bien que c'est impossible, maintenant, répéta-t-il plusieurs fois.

Barbara Lenz luttait pour ne pas penser aux perspectives d'avenir. Inexistantes. Ni se torturer avec des pourquoi lancinants. Les choses étaient ce qu'elles étaient. C'est-à-dire infernales. Quant à la torture, il y avait là-bas deux hommes qui semblaient avoir des dons pour ça.

Depuis qu'elle avait retrouvé ses esprits, elle avait eu le temps de réfléchir. D'autant plus que le nabot aveugle s'était endormi à terre. L'émotion d'une journée bien remplie.

Elle aurait énormément aimé fuir. Seulement, elle se trouvait dans la gueule de la mort. Et puis il y avait ici deux autres femmes – nues contrairement à elle – qui lui disaient assez ce qui l'attendait.

Elles représentaient les deux étapes qu'elle allait parcourir. La première au fond du martyre, écartelée sur une grille en fonte, visiblement violée et reviolée, abandonnée depuis des jours, souillée de ses propres déjections. La seconde venait d'être extraite par Yano d'une sorte de réfrigérateur : elle avait cessé de souffrir, et elle pourrissait comme une pièce de gibier abandonné, au bout du crochet où il l'avait de nouveau suspendue.

Dehors, de temps en temps, le roulement des voitures lui disait qu'elle n'avait probablement pas quitté Paris.

Elle essaya de penser à des choses douces. Des détails de son enfance en Bavière. Ses études. Ses premiers flirts. La découverte de l'amour. Puis, beaucoup plus récemment, une autre découverte encore plus éblouissante. Celle de l'homme. Du vrai. À la fois tendre, intelligent et puissant.

Boris Corentin.

Le seul être, finalement, qu'elle regretterait, quand les deux inconnus auraient décidé que, pour elle, la route se terminait.

Car ils étaient deux, maintenant. Barbara avait vu soudain surgir d'un escalier noyé dans la pénombre, au fond de la fabrique, l'ombre d'un homme plutôt beau et athlétique. Dans le genre de Boris, pensa-t-elle. Du moins physiquement. Parce que, pour le reste, ce n'était pas le style redresseur de torts.

La discussion orageuse entre le nain et le géant avait roulé autour de sa présence. En les entendant se quereller dans une langue étrangère (l'Europe Centrale, pensa-t-elle) elle avait eu une lueur d'espoir.

Elle se traita d'idiote très vite. Ils devaient simplement discuter de la manière de la liquider.

Ils s'étaient alors approchés d'elle. L'athlète à visage de héros de Sergio Leone, et le monstre rabougri aux yeux vides.

Les Don Quichotte et Sancho Pança du mal absolu.

— Tu as raison, murmura Yano, conquis. Elle est belle. Très belle.

Les globes oculaires vides de Nishe larmoyaient d'émotion.

— On va la faire durer, hein ? trépigna-t-il.

Sa libido détraquée lui bouillonnait en salive aux commissures des lèvres.

— C'est Slona, fit Yano fraternellement. Elle est là. Tu ne t'es pas trompé.

Les mains de l'athlète yougoslave épousèrent les seins, le ventre, les cuisses de Barbara. Le genre de femme qu'il n'avait pas l'habitude d'avoir. Un luxe. Après tout, ce qui était fait était fait. Quelque chose lui disait que la catastrophe provoquée par Nishe finirait très mal. Par conséquent, autant profiter des bons côtés...

Les narines de l'aveugle se gonflèrent.

— Il faudrait quand même d'abord faire le ménage, dit-il.

L'odeur du cadavre de nouveau pendu l'empêchait de jouir à fond des effluves parfumées de Barbara.

— Je ne l'ai sortie du frigo que pour la faire disparaître, dit Yano. Cette nuit, c'est le grand nettoyage.

Les yeux exorbités, liée sur la visseuse multibroches automatique, Barbara se demanda si elle se trouvait vraiment sur une planète civilisée, ou si elle n'avait pas franchi le mur du temps et régressé à l'aube de l'humanité, quand les instincts sauvages des êtres vivants se déchaînaient sans morale et sans lois.

Ce qui se déroulait dans le grand atelier aux vitres noircies par la poussière de Paris, n'avait pas de nom. Et n'avait sûrement pas été prévu par les constructeurs des machines industrielles ni imaginé par les ouvriers qui les avaient fait tourner.

Depuis un instant, le monstre métallique que constituait pour elle cette usine abandonnée, s'était mis à haleter et à trépider comme une forge.

Yano était allé brancher le courant : une dérivation qu'il avait simplement installée, quelques semaines auparavant, en se branchant sur les lignes de l'immeuble voisin, dont les câbles passaient dans les sous-sols.

Puis Barbara l'avait vu grimper sur la passerelle qui faisait le tour de l'atelier, à quatre mètres au-dessus du sol, et abaisser une manette.

Avec un gémissement, la chaîne au bout de laquelle le cadavre de la fille nue était accroché, se mit à coulisser dans un rail métallique.

Nishe attendait en bas, les yeux vides. Suivant les opérations à l'oreille. En se grattant un furoncle sur la nuque.

Une énorme machine qui devait être une sorte de laminoir, tremblait sourdement comme un monstre impatient d'avoir sa ration de chair humaine.

Quand le cadavre fut juste au-dessus de l'appareil, Yano coupa la progression de la chaîne à laquelle il était retenu.

Il balança la jambe par-dessus la rambarde de la galerie, et heurta le cadavre. La peau, autour du crochet enfoncé dans le sternum, céda sous le choc.

Le corps démantibulé dégringola vers le bâti vertical du monstre, une sorte de cage de métal autour de laquelle tournaient des cylindres en fonte.

Le cadavre disparut dans le roulement des cylindres.

Quand il fut éjecté, il n'avait plus rien d'un corps.

Le tas de chairs sanglantes se dirigea sur une sorte de tapis roulant vers une énorme cuve. Il y eut encore un bruit mou, et les restes se fondirent dans le liquide visqueux et noir de la cuve.

Ce devait être un acide quelconque, car très vite il ne flotta plus aucune trace à la surface.

Barbara avait vomi.

Quant à Odette, couchée sur sa grille de tôle, elle avait suivi toute l'opération avec dans les yeux des sentiments qui ne pouvaient même plus s'appeler de l'horreur.

Elle venait de reconnaître brusquement, dans un rayon de lune, Francine Lallement. Le cadavre qui avait été avalé puis recraché et dissous par le Moloch de métal, avait été comme elle une employée de Landing-FAG. Elles avaient travaillé côte à côte, à leurs « burovisseurs » respectifs. Avant que Francine ne disparaisse inexplicablement trois semaines auparavant.

Yano coupa l'électricité. La machine se tut. Il referma la cuve où l'enveloppe chamelle de Francine Lallement n'était plus qu'une pulvérisation d'atomes imperceptibles. Puis, satisfait, il revint vers les deux prisonnières.

Barbara eut un espoir fou en le voyant approcher et se mettre à la détacher. Un ordre bref en yougoslave, et Nishe, de son côté, faisait de même avec Odette.

Cette dernière vacilla quand elle se retrouva sur ses pieds, debout. Le traitement que lui avait fait subir le gnome, la veille, avec le pistolet-chalumeau métalliseur, n'était pas idéal pour la station verticale. En plus, il y avait l'épuisement, la terreur, la faim et la soif. La certitude au fond d'elle, comme une bête tapie, qu'elle allait mourir, quoi qu'elle tente.

Pendant qu'elle vacillait sur ses orteils carbonisés, Barbara, libérée elle aussi, tenta le tout pour le tout.

Ongles en avant, elle se rua en hurlant sur Yano Pakra, tentant de le renverser pour se précipiter vers l'escalier.

Elle se retrouva immobilisée entre les paquets de muscles de ses biceps,

contre une poitrine qui n'avait pas davantage bougé que si elle avait attaqué avec les poings la muraille de Chine.

— Courageuse, apprécia Yano. Bien, bien ! On va rigoler.

Barbara sentait le sang lui battre aux tempes. L'odeur de l'homme qui l'étreignait avait quelque chose d'âcre et de puissant. Il l'avait retournée, emprisonnant ses poignets derrière son dos, et serrait la chair tiède de ses reins et de ses fesses contre lui.

Elle se dit alors que, tant qu'il la violerait, il ne la tuerait pas. L'instinct de survie lui chuchota de laisser sa croupe s'entrouvrir et se presser contre le ventre de la brute, l'encourageant avec une certaine insistance à profiter de la situation et de l'érection qui montait en lui.

Avec un grognement, Yano s'exécuta. Sans songer au revirement curieux de cette fille qui, jusque-là, l'avait regardé avec une haine et un mépris souverains.

Barbara le sentit arracher son slip après avoir soulevé sa jupe, et mettre en action avec des halètements frénétiques un membre énorme et brûlant.

Elle se mit à se tortiller pour essayer de lui faire cracher son morceau le plus vite possible.

Après, elle pourrait peut-être profiter des quelques secondes d'anéantissement qui suivent le plaisir et l'explosion.

Boris suivait à bonne distance les feux de stop de la Ford Fiesta blanche.

Il avait repris très vite la filature de Gérard Glosser, le trafiquant de tableaux qui venait d'avoir un entretien nocturne avec Maître Flaubert, l'avocat de Léopardi.

Dans Paris, à quatre heures du matin, on circule à l'aise. Boris n'avait pas mis dix minutes pour retrouver la voiture de Glosser. Grâce à la radio de bord de la R 16. L'inspecteur qui suivait le trafiquant était parti se coucher avec la conscience tranquille, quand Boris avait pris le relais.

C'est la conscience tranquille également que Glosser grillait les feux rouges. Surtout depuis qu'il n'était plus seul.

Place de la Concorde, Boris l'avait vu s'arrêter et prendre à son bord un gros homme en tee-shirt rouge et jeans Levi's.

Une vieille connaissance.

Maurice Gilet. Dit Pare-balles.

Tout en pilotant, Boris récapitulait. Ça s'arrangeait plutôt pas trop mal, après avoir vasouillé longtemps.

La filière s'établissait gros comme une pyramide. Il la voyait, aveuglante d'évidence. Au sommet, Léopardi, le Maltais grêlé. Un paquet de haine sur

pattes. Avec dans la tête, à la place des neurones, un magma de lave incandescente qui s'appelait vengeance.

Ensuite Maître Flaubert, célèbre avocat parisien qui avait sauvé plus d'une tête du temps où la guillotine existait encore. Mais qui avait succombé au péché mignon de certains défenseurs : se laisser séduire par leur client et devenir leur facteur.

Ensuite Glosser. Gérard Glosser, l'escroc des beaux quartiers. Un tampon de plus entre la base et la tête.

Enfin Gilet, dit Pare-balles. Et Nahmi Arran. Les tueurs. Rien dans la tête. Tout dans l'index.

Arran était *out*. Restait Gilet. Auquel Glosser, après conciliabule avec Flaubert et communication d'instructions venues, de toute évidence, en droite ligne de la Santé, avait donné ce rendez-vous nocturne insolite.

Au bout de la filature, il y avait peut-être Barbara. Mais ça, Boris n'osait pas l'espérer.

Barbara sentit la sueur lui piquer le front. Le pieu qui la labourait ne se décidait pas à en finir. C'était un marteau-piqueur énorme et régulier qui la frappait au fond du ventre comme une machine programmée pour les parties de jambes en l'air de l'éternité.

Elle avait tout essayé dans le genre tortillements des fesses, après avoir jeté son dégoût et son horreur par-dessus les moulins. En vain.

Soudain, le pilon s'interrompit. Il y eut un rire sinistre et Barbara se retrouva projetée à quatre mètres.

— Tu croyais me vider, hein ? glapit Yano. Tu ne savais pas que j'étais équipé pour te bourrer sans arrêt jusqu'à l'an 2000 ?

En se relevant, Barbara aperçut, à la base du manche viril qui venait de la posséder, un anneau d'or brillant dans l'ombre : son « cockring ». Son accessoire anti-éjaculations.

Elle se détendit en poussant un hurlement et lui planta les dents autour du sexe.

Corentin titilla les boutons de la radio de la R 16.

— On quitte Paris, monsieur le Divisionnaire, avertit-il. Glosser et Gilet filent sur Meudon.

La Ford Fiesta blanche continuait à griller les feux rouges.

— Nom de Dieu, ne les lâchez pas, dit Badolini d'une voix hachée.

Corentin sourit. Il n'y avait pas de danger.

CHAPITRE XVI



Aux approches de l'aube chaude et moite, le bois de Meudon exhalait des parfums pleins de langueur amollissante.

Gérard Glosser avait fait basculer en arrière la banquette de sa Ford Fiesta, et renversé sa jolie tête de minet prolongé aux cheveux blonds savamment coupés à la mode, c'est-à-dire *clean*. Il pouvait se le permettre. À quarante ans, il en faisait trente. Il avait pourri dans l'âme sans vieillir côté physique.

Il était très classe, le trafiquant de tableaux. Il habitait un *loft* désert. Murs blancs, néons roses et bleus, tables et chaises métalliques. L'esthétique des années 80.

À vrai dire il n'était pas sûr de profiter de toute cette décennie. En pleine liberté, du moins.

Malgré les ordres de Maître Flaubert, il n'avait pas pu résister à la perspective de s'offrir un ultime plaisir. Et puis la besogne qui lui était confiée lui déplaisait. Rien à voir avec son job habituel.

Maurice Gilet, dit Pare-balles, n'avait même pas songé à s'étonner de cette halte en pleine forêt, alors qu'ils étaient censés se rendre à un rendez-vous pour un nouveau contrat.

À soixante ans, Gilet avait fini par croire à la baraka qui lui avait valu son

surnom. Quand on a fait partie entre 1942 et 1944 des joyeux drilles de la rue Lauriston, qu'on a tabassé, torturé, abattu, des « mauvais Français » au nom de la Gestapo, et qu'en plus on a sauvé sa peau à la Libération moyennant quelques années en exil de l'autre côté des Pyrénées, on finit par avoir une confiance aveugle en sa chance.

Et puis, Glosser lui plaisait. Depuis le jour où ils s'étaient rencontrés dans une boîte pour homos où il était videur, ils avaient passé leur temps libre en câlineries variées. Dans leur genre, ils formaient un vieux couple.

C'était flatteur pour le vieux truand pédé ancien gestapiste et sexagénaire, de donner encore des émotions à quelqu'un. Surtout quand ce quelqu'un était un bel aristocrate blond parlant comme un intello et sapé comme un prince. De temps en temps, il s'émerveillait tout haut de sa chance.

Il n'avait pas l'occasion, pour le moment, de parler. Ni haut ni bas. Il avait la bouche pleine.

Il avait englouti Glosser sans même que celui-ci ait eu à demander. Maintenant, il s'activait des lèvres. En bavant beaucoup. C'était son défaut. On le lui avait souvent dit.

Il y mettait d'autant plus de confiance qu'il avait vaguement dans l'idée qu'il devait effacer d'une façon ou d'une autre la mauvaise impression laissée par le rodéo raté d'hier. Essayer de tuer un flic et le manquer, c'était déjà blâmable. Mais échouer dans le kidnapping d'une fille en principe sans défense, c'était du vice. Là où ça devenait carrément la bavure, c'était qu'en plus, Arran avait été arrêté.

Gérard Glosser ne lui avait fait aucun reproche. Gilet avait fini par croire que l'affaire était classée dans la colonne des pertes, et il mettait toute son énergie à donner le plus de plaisir possible à son amant.

En fait, Glosser avait l'intention d'exprimer des reproches. Mais pas par l'intermédiaire de propos oiseux.

Plutôt à l'aide d'un bel objet nickelé et luisant, dont il était en train d'approcher le canon de la tempe de Gilet.

Un « Huckler Und Koch HK 4 » datant de la dernière guerre et parfaitement « propre ». C'était Gilet lui-même qui l'avait offert au trafiquant de tableaux. Un cadeau de tendresse. Le « Huckler und Koch » était un souvenir d'un officier allemand qui avait initié le jeune gestapiste français aux délices homosexuels.

Gérard Glosser glissa l'index sur la détente. Gilet n'avait rien vu, s'emplantant jusqu'à la glotte sur le sexe du blond.

À la faveur d'une détonation assourdissante, Gilet cessa à jamais de mériter son surnom de Pare-balles.

Glosser eut un hoquet de dégoût : la tête éclatée de Gilet le maculait de choses répugnantes comme des esquilles d'os, des humeurs, du sang et de la

cervelle. Il gigota pour se dégager et le corps tomba au fond de la voiture.

Maître Flaubert et Angelo Léopardi seraient contents.

Pour que la lessive soit complète il faudrait, la nuit prochaine, aller effacer aussi Arran de la liste des vivants. C'était la grande braderie.

Avant d'éjecter le cadavre et de le cacher dans un taillis, Glosser qui tenait toujours son arme plongeait sa main gauche dans sa veste pour y chercher son paquet de cigarettes.

— Bouge un cil, et il n'y aura plus personne de vivant dans ta voiture.

Glosser tourna son visage blond et las vers la voix.

— OK, murmura-t-il. Je ne suis pas fait pour les émotions fortes.

Dans un sens, ça le soulageait. Il se voyait mal parti pour l'assaut nocturne de l'Hôtel-Dieu et surtout de la salle Cusco qui avait dû être transformée en superforteresse par la police.

— Inutile d'être brutal, ajouta-t-il. Je dirai tout ce que je sais.

— Tu ne me connais pas, fit Corentin sans cesser de viser Glosser avec son MR 73. Sinon tu saurais que je ne suis jamais brutal. Seulement, si tu ne me dis pas tout, vraiment tout, je tire. Je suis assermenté. On me croira quand j'expliquerai que j'ai essayé de t'empêcher de tuer ton petit copain. Tu piges ?

Embusqué dans les fourrés, Boris n'avait pas vu venir l'assassinat et ça l'énervait.

— Je pige, soupira Glosser, comprenant que, pour la première fois de sa vie, il allait devoir faire des efforts de sincérité vrais et complets.

Ça l'épuisait d'avance.

L'ennui, c'est que Gérard Glosser savait tout. Mais rien sur l'essentiel. C'est-à-dire Barbara.

Il avait débarrassé l'affaire par le menu, en termes choisis d'esthète. Oui, c'était bien sur ordre de Léopardi qu'avaient eu lieu les deux attentats et la tentative d'enlèvement de Barbara. Oui, Maître Flaubert était dans le coup jusqu'aux cheveux. Oui, il avait servi d'intermédiaire avec Arran et Gilet. Pour finir, devant l'impossibilité d'abattre Corentin, Léopardi avait changé de projet et ordonné l'enlèvement de Barbara. La suite se serait négociée selon l'humeur du truand psychopathe providentiellement engagé. Soit on attirait Boris dans un piège et on le tirait comme un lapin, soit on laissait filer Léopardi en douce, avec billet d'avion en première classe pour l'Amérique du Sud et rançon conséquente. Mais d'après Glosser, dans l'une ou l'autre hypothèse, Léopardi n'aurait jamais abandonné son idée de vengeance. Il aurait fait tuer Barbara, et aurait continué à chercher à faire abattre Corentin. Même de l'autre bout du monde. Léopardi était capable de vivre sur une idée fixe toute sa vie.

Je vais devenir fou, pensa Boris.

Il avait fait prendre livraison, par ses collègues de la Criminelle, de Gérard Glosser et du cadavre de Gilet.

Puis il avait regagné Paris. Découragé.

Glosser s'était mis à table complètement. Et c'était pire qu'avant, puisque Barbara n'avait pas été enlevée par les sbires de Léopardi. On repartait à zéro.

Il avala un café brûlant dans un bistrot qui ouvrait ses portes, pas loin des usines Renault. L'aube giclait par gouttes de lumière sur les banlieues. Toute une armée de travailleurs envahissait peu à peu les trottoirs. Boris les envia un instant : ils n'avaient que le souci de leur pain à gagner, de leur famille, du chômage menaçant. Ce qui, à y bien réfléchir, faisait beaucoup aussi.

Il avait acheté quelques journaux au passage. On commençait à évoquer le rodéo dans Paris. « Chicago-sur-Seine », voilà ce que ça donnait dans les titres en caractères gras. Un policier avait failli y passer. Un tueur avait été capturé. On ne savait rien de plus de l'affaire.

La grenade, rue de Turbigo, avait les honneurs des entrefilets. Boris était cité comme victime supposée.

Tous ces récits journalistiques d'événements qui venaient de lui user les nerfs, lui donnaient l'impression qu'on ne parlait pas du tout de la même chose.

Derrière les mots convenus et les phrases bien agencées, il y avait la vérité dont ces mots et ces phrases étaient incapables de rendre compte : le danger, la mort frôlée, donnée, reçue, la fatigue, le désespoir.

Boris était revenu dans l'appartement du quai de Valmy. Pour y tourner en rond en réfléchissant.

Autour de lui, dans le décor de luxe de Gigi Coveri, s'épalaient les vêtements éparpillés de Barbara. Ce n'aurait été qu'un harmonieux et charmant désordre, si elle ne s'était absentée que pour faire des courses.

Il regarda le talon de la chaussure d'Hémisphères découvert au troisième sous-sol.

C'était la dernière trace de Barbara.

Il fallait repartir de là.

Boris s'épongea le front. Après avoir épluché millimètre par millimètre le décor de mastaba futuriste du troisième sous-sol, il était fixé : aucune voiture n'avait stationné récemment dans le parking.

De plus, il en était sûr maintenant : quand il y était venu la veille et y avait découvert le talon cassé, son odorat n'avait enregistré aucune émanation de gaz d'échappement. Or, si Barbara – comme il l'avait d'abord imaginé – avait été enlevée et chargée dans une voiture, il l'aurait sentie. D'autant plus que les

énormes manches d'aération ne fonctionnaient pas encore.

Ça tournait au casse-tête genre *Mystère de la chambre jaune*.

Il regagna le septième étage. À bout de forces et de questions sans réponses.

CHAPITRE XVII



Depuis qu'elle avait essayé sans succès de l'éborgner avec ses ongles, puis de le mordre avec les dents du côté de la partie la plus virile de son individu, Yano avait crucifié Barbara sur la grille d'acier où l'autre fille, la petite brune avec laquelle ils s'amusaient maintenant, avait si longtemps vécu son martyre.

Crucifiée n'était pas exagéré. Après l'avoir déshabillée et attachée avec les chaînes, Yano s'était permis une petite horreur supplémentaire : il lui avait enfoncé dans les paumes deux des couteaux de Nishe.

Deux des douze magnifiques couteaux que l'ancien forain lanceur de poignards avait religieusement gardés depuis Belgrade, dans un superbe coffret recouvert de cuir. Le dernier souvenir de leur splendeur.

Il restait dix couteaux à Nishe, et celui-ci avait bien l'intention de s'en servir.

C'est avec deux, déjà, qu'il avait « fini » l'autre fille, celle qui avait

disparu en bouillie dans la cuve d'acide.

Il reprenait le numéro de cirque qui lui avait valu une gloire, d'ailleurs limitée, jadis.

Seulement maintenant, il n'avait plus ses yeux.

Ce qui rendait l'exploit encore plus intéressant.

Liquéfiée, Barbara vit l'aveugle saluer à droite et à gauche une foule imaginaire. Dans ce décor fantomatique de machines abandonnées, c'était hallucinant, ce nabot qui se croyait sous les sunlights du cirque, entouré d'un public en délire.

Odette, elle, n'avait pas été rattachée. C'était beaucoup plus amusant comme ça. Elle ne tenait pas debout et rampait en poussant des gémissements, tombait, se redressait, rampait à nouveau. Nue, salie par la poussière et la crasse du sol, échevelée. Peu à peu transformée en une sorte d'animal rosâtre et grisâtre sentant venir le couperet du bourreau.

De temps en temps, elle essayait de se rétablir sur ses orteils brûlés et poussait un cri aigu. Le bâillon de sparadrap avait été enlevé. Il fallait l'entendre hurler pour que le plaisir soit complet.

— Regarde-bien, avait conseillé Yano à Barbara. Après elle, c'est ton tour.

Au bout d'un quart d'heure, Odette était devenue folle, totalement.

Les couteaux s'étaient fichés l'un après l'autre en elle. Au hasard de ce qu'elle présentait à l'instant où l'un des poignards arrivait en sifflant.

Yano tournait autour d'elle. Lui donnant des coups de pied pour la réveiller si elle flanchait. Tout en lançant des indications étranges à Nishe.

— A1... A1G... B2... B3F...

D'habitude, ces indications codées servent aux lanceurs de couteaux quand ils font le grand jeu : le tir indirect, le dos tourné à leur cible. Ou encore quand ils tirent, couchés à la renverse, entre leurs jambes.

Le genre d'exploit qui se termine mal, parfois. Slona, à Belgrade, s'était retrouvée avec le poignard enfoncé entre les deux yeux. Il y avait eu une enquête. Mais c'était impossible de prouver qu'il ne s'agissait pas d'un accident. D'autant que la douleur de Nishe, après la mort de sa maîtresse, n'avait pas été feinte.

Le jeu des couteaux n'existe que depuis cent ans en Europe. Il y a été apporté en 1859 par une troupe de forains chinois, les Arr-Hee. Nishe avait appris sous les ordres de son père, qui lui-même tenait son art d'un élève des Chinois.

Sous les yeux de Barbara, Nishe se livrait à une danse extraordinaire. Ce n'était plus le gnome hideux qu'elle connaissait. C'était un être

métamorphosé, bondissant, aérien, couvert d'un imaginaire habit de lumière, et acclamé à chaque lancer par la foule admirative.

Seulement, il n'y avait pas de foule. Le cirque était un atelier abandonné. L'habit de lumière, la vieille canadienne que Nishe ne quittait jamais. Sa partenaire, une pauvre fille décomposée par la démence et qui allait mourir. Et le tireur était aveugle !

Les couteaux s'étaient fichés dans ses hanches, ses cuisses, ses bras. Yano, au fur et à mesure, les arrachait et les rendait à Nishe qui continuait sa danse démoniaque, les yeux vides.

— Attends ! cria brusquement Yano.

Il voulait s'offrir une dernière fois la petite employée de Landing-FAG.

Odette haletait, hagarde, à quatre pattes couverte de sang. C'était cette position qui avait soudain excité Yano. Décidément, Odette avait les fesses les plus phénoménales qu'il avait jamais vues.

Il les lui palpa, les frappa, les pinça. Il l'obligea à s'accroupir, à s'agenouiller, s'asseoir, se coucher.

Puis il la remit à quatre pattes. Son aspect misérable, sa chair lacérée, ses halètements d'animal à l'agonie, donnaient à Yano l'impression qu'il allait posséder quelque chose d'inconnu. Plus tout à fait une femme. Une sorte de bête sanguinolente arrivée à ses derniers rôles.

Il se rua dans ses reins sans difficulté, ne déclenchant chez elle qu'un grognement sourd : il y avait déjà un certain temps qu'Odette avait oublié l'usage de la parole.

Il la martela longuement, puis se retira sans jouir.

Alors, de loin, Barbara le vit arracher l'anneau d'or qui empêchait la montée de la semence dans son sexe.

Libéré, il se ficha de nouveau dans sa victime, jusqu'au ventre. Odette n'eut même pas de réaction. Le gibier était à bout.

— Tue ! cria Yano à Nishe.

Quelques indications codées suivirent.

Yano la chevauchait, et, par secousses, la dirigeait de façon qu'elle se présente de face par rapport au tireur. Les yeux hors de la tête, il accéléra sa besogne, sentant monter la jouissance longtemps contenue.

Le poignard vibra comme une abeille et ne s'arrêta que lorsqu'il eût traversé le front d'Odette.

Celle-ci se démantibula en s'aplatissant au sol. Ses dernières secondes de vie achevèrent de faire perdre à Yano le contrôle de lui-même. Les soubresauts de l'agonie avaient si merveilleusement contracté ses muscles intimes qu'il se déversa en elle à longs jets brûlants.

— À elle, maintenant, trépigna Nishe.

Yano récupérait.

— Tu permets, grogna-t-il lentement. Cette fois, c'est moi qui opère.

À part les deux monstres, il n'y avait plus que Barbara de vivante.

C'est pourquoi elle n'hésita pas : le chant qui s'élevait maintenant lui était destiné.

C'était un ronflement aigu, modulé, monotone.

Une perceuse.

CHAPITRE XVIII



Du plus profond de la terre, le hurlement d'une âme précipitée aux enfers fit se retourner Boris sur le lit dévasté, dans la chambre à coucher de l'appartement du décorateur milanais.

C'était un gémissement de meule broyant les métaux. Un bourdonnement de tronçonneuse cisaillant les nerfs. Un hululement de scie circulaire entamant le bulbe rachidien.

Dans sa torpeur, il se dit qu'il serait préférable de changer de rêve. Mais le bruit continuait.

Alors il se réveilla vraiment. La bouche pâteuse du sommeil lourd qui l'avait terrassé. La racine des cheveux aussi douloureuse que s'il avait bu.

Il vacilla vers la cuisine pour y prendre un verre d'eau. Le bruit continuait. Il avait même l'air de passer par la grosse canalisation d'eau, sous l'évier. C'était une sorte de gémissement d'outre-tombe, un appel qui avait l'air de traverser la terre de part en part pour monter vers lui.

Ses jambes soudain se déroberent. Il venait de repenser à ce que Barbara lui avait dit, l'autre nuit quand il était rentré de Passy-sur-Loir.

Ces cris de l'au-delà, c'était lui maintenant qui les entendait.

Parfaitement réveillé à présent, il se précipita vers le palier.

— Je deviens dingue, ou je continue à cauchemarder. Si seulement Mémé était là pour me dire si je suis vraiment fou !

Boris avait visité étage après étage, dans l'immeuble vide. Collant son oreille à toutes les canalisations.

Il était maintenant, une fois de plus, au troisième sous-sol.

Le bruit s'était arrêté.

— La cause est entendue, murmura-t-il. Je suis dingue. Je remonte me coucher.

Le bruit recommença.

Un bourdonnement très lointain de moteur, et un cri étouffé. Un cri de femme.

— Barbara ! hurla Corentin.

Hagard, il se mit à tourner entre les murs de béton du parking.

— Il faut en profiter. On la liquide et on ne revient plus jamais ici.

La voix de Yano couvrait le ronflement de la perceuse à percussion qu'il tenait à la main. Une magnifique machine Bosch, dont la mèche dessinait une longue spirale de métal scintillant dans la semi-pénombre.

Il dirigea la mèche vers le sexe de Barbara.

— Ouvre-la, ordonna-t-il à Nishe.

La longue griffure sanguinolente que la grande fille brune lui avait faite sous l'œil droit, en tentant de s'enfuir, ne le disposait pas aux sentiments tendres. Ça le cuisait, sur la pommette, et ça continuait à dégouliner. Toutes les deux minutes, il s'essuyait d'un revers de la main.

De ses dix doigts, l'aveugle fouillait le ventre écartelé de Barbara. Celle-ci, libérée de son bâillon, crachait à intervalles réguliers des hurlements et des insultes dans toutes les langues qu'elle connaissait. Pas un instant, elle ne pensa à faire appel à leur pitié. Pas un instant, elle ne songea à les supplier.

À force de la tripoter, Nishe avait fini par faire émerger, en haut des grandes lèvres de l'Autrichienne, le bourgeon rose de son clitoris.

— Je le sens, glapit-il, en extase. Je le sens. Elle jouit, Yano. Slona ! Slona !

L'ignoble caresse avait déclenché une secousse électrique dans le ventre de la jeune femme. Elle faillit leur crier qu'elle ne jouissait pas, mais à quoi bon maintenant ?

Comme une langue de serpent sifflante, la vrille de la perceuse s'approchait de son ventre, dirigée vers son clitoris.

Dans quelques instants, maintenant, elle n'aurait même plus la force de crier.

Boris Corentin se rua sur la grille aux mailles serrées derrière laquelle disparaissait la grosse canalisation d'eau. Il la dévasta en quelques secondes, arrachant avec les ongles les clips de fixation. Une odeur d'humidité et de moisissure lui sauta à la gorge. Il fonda dans l'ouverture. Elle était ridiculement étroite. Mais dans l'état où il était, il se sentait capable de se faire assez petit pour passer dans le chas d'une aiguille.

Par la suite, il ne put jamais se rappeler avec précision les minutes qui suivirent. Seules les écorchures et les coups qu'il se donna en rampant dans le boyau et en déchirant sa chemise et son pantalon, en gardèrent la mémoire. Il n'était plus dans son état normal. Drogué.

Drogué par les cris et le bourdonnement qui n'arrêtaient plus, à présent.

Puis il y eut encore un trou rectangulaire dans la maçonnerie, une espèce de réduit entouré de moellons, quelques marches glissantes et enfin une porte de ferraille rouillée. Il comprit qu'il passait dans d'autres bâtiments, reliés à l'immeuble neuf uniquement pour les besoins des canalisations.

Quand il déboucha au bas des marches conduisant à la fabrique abandonnée, il dut s'immobiliser un instant. Après la nuit totale du passage entre les deux bâtisses, la demi-pénombre lui faisait l'impression d'une lumière aveuglante.

Pour comprendre, il aurait tout le temps, plus tard. Maintenant, c'était sauver Barbara qu'il fallait.

Car c'était elle, il venait de la reconnaître, là-bas, au fond de l'atelier, ligotée sur une grille de métal, deux couteaux enfoncés dans les paumes des mains, et entourée de deux hommes ricanant qui la torturaient.

Le bourdonnement de la perceuse empêcha les frères Pakra de l'entendre approcher.

Yano avait maintenant commencé à effleurer le clitoris de Barbara du bout de la mèche métallique. La petite spirale grise tourbillonnait en s'enfonçant

lentement.

Barbara était croyante. Quand elle aperçut Boris, elle songea qu'elle était déjà morte. Et qu'elle se trouvait au Paradis.

Le coup que reçut Yano, de bas en haut sur le poignet, lui donna l'impression qu'une armée de gorilles lui tombait dessus.

Yano ne lâcha pas la perceuse, pourtant. Il se retourna avec une rapidité de fauve vers l'agresseur. Sa perceuse en avant.

La douleur de la mèche forant son bras gauche faillit arracher un cri de douleur à Boris. Avec l'énergie du désespoir, il fit en l'air un saut dont il ne se savait pas lui-même capable et qu'il n'avait jamais vu qu'au cinéma – avec un certain scepticisme – dans les films de karaté.

Il ne serait plus jamais sceptique sur ce chapitre. Ses pieds atterrirent en retombant sur la poitrine du Yougoslave qui, le souffle coupé, laissa échapper la perceuse. Le temps qu'il reprenne son souffle, comme un boxeur dans les cordes, un second coup de pied lui mettait le visage en sang.

Mais finalement, ce ne fut pas Boris qui le terrassa. La perceuse en tourbillonnant retomba sur lui, mèche pointée vers son pied droit. Elle s'y enfonça et vrilla longuement entre les os, moteur déchaîné dans un chant sauvage et funèbre.

Aveuglé par la douleur, le visage méconnaissable, ensanglanté, cloué au sol par le pied droit, Yano s'évanouit. Il tomba très lentement, le pied droit retenu à l'horizontale, et sa jambe finit par faire avec le sol un angle curieux, absolument pas prévu par l'anatomie humaine.

Boris se retourna, haletant. Prêt à parer à l'attaque de l'autre homme.

Il n'y eut pas d'attaque. Contre un mur de la fabrique, l'aveugle était immobile.

Il s'était enfoncé un de ses poignards de cirque dans le cœur. Il n'y avait pas que ses yeux, à présent, qui étaient morts. Il y avait aussi tout le reste de son petit corps difforme et malfaisant.

Dans un autre coin, Boris aperçut le cadavre d'une femme qui s'était appelée Odette Lebas.

Corentin se détourna, incrédule. Dans l'horreur, quand les bornes sont franchies, ça devient presque insignifiant.

Alors seulement, il perçut le gémissement de Barbara. C'était des sanglots de soulagement et de douleur mêlés.

Boris s'agita sur sa chaise.

— Décidément, on n'arrête pas d'entrer à l'Hôtel-Dieu.

Il ne tenait pas en place.

— Elle n'a rien, je te jure. Les monstres n'ont pas eu le temps de l'estropier. Sauf les paumes des mains...

Aimé Brichot n'avait plus qu'un seul souvenir du rodéo où on l'avait tiré comme un pigeon, rue des Archives : le torse bandé sous sa chemise de nylon bleu. Ça lui faisait un petit embonpoint étrange, par contraste avec le reste. Dans le genre poulet étique qui a trop couru.

— Tu ne peux pas savoir, murmura Corentin en chassant des mouches de cauchemar dans ses rétines.

Non, Aimé Brichot ne saurait jamais qu'il avait failli soupçonner Barbara de faire partie du plan diabolique de Léopardi.

Barbara qu'il avait transportée aux urgences de l'Hôtel-Dieu, pendant que les hommes du CIAT du quartier de l'Hôpital Saint-Louis, qui décidément ne chômaient pas, prenaient livraison de Yano Pakra. On s'occupait aussi du cadavre de son frère qui avait préféré partir avec ses rêves, ses cauchemars, et son image de Slona disparue à jamais, plutôt que d'avoir à croupir dans les prisons d'un monde dont il ne faisait plus partie depuis longtemps. Sans oublier l'autre cadavre : celui d'Odette...

Aimé Brichot dansa d'une jambe sur l'autre.

— Tu as les félicitations téléphoniques de Baba, fit-il.

Il semblait en pleine forme. Le lit lui avait réussi. Seulement, ce matin, quand il avait appris que sa flèche était repartie en chasse, il s'était immédiatement habillé et avait annoncé à l'interne de service qu'il ne resterait pas une minute de plus à l'Hôtel-Dieu. Ça avait fait du bruit, mais Brichot avait eu le dessus.

— Je tenais à te prévenir, pour Baba, murmura-t-il d'une petite voix flûtée.

— Ça me fait une belle jambe, grogna Corentin, le visage creusé, le tour des yeux noircis par l'angoisse.

— Quand je pense, médita Brichot, que si Léopardi n'avait pas voulu ta peau, on n'aurait peut-être jamais réussi à coincer Schiller, qui n'avait rien à voir avec Léopardi. Rien !

— Rien, ajouta Corentin, si ce n'est que le tueur de Léopardi et le rabatteur d'esclave de Schiller étaient le même homme : Nahmi Arran.

— Et si Léopardi n'avait pas rendu ton studio inhabitable en y balançant une grenade, tu n'aurais jamais coincé Yano Pakra et son frère, qui n'avaient rien à voir avec Léopardi.

Boris avait le front coupé en deux par une ride. Si Léopardi n'avait jamais existé, Barbara n'aurait pas été à une seconde de mourir.

Ses poings se crispèrent.

Son seul soulagement, c'était le coup de filet général qui avait terminé l'affaire, ce matin.

Yano Pakra en taule. Max Schiller interpellé à sa descente d'avion, de retour de Bruxelles. Nahmi Arran qui passerait directement de son lit d'hôpital à sa cellule. Gérard Glosser en prison. Maître Flaubert, enfin, le brillant avocat parisien, qui irait préparer à l'ombre la plaidoirie éblouissante de sa propre cause.

Côté morts, c'était l'hécatombe : Odette Lebas, assassinée dans des conditions inimaginables, peut-être après bien d'autres. Nishe Pakra, suicidé. Maurice Gilet, dit Pare-balles, la tête éclatée. Le seul à s'en tirer avantageusement, c'était Léopardi : il aurait fallu mettre une rallonge à sa vie pour lui faire tout payer.

Boris secoua ses boucles noires.

— Mémé, dit-il, tu vas expliquer à Baba qu'il ne faut pas compter sur moi dans les prochains jours. Je m'occupe de Barbara. Et d'elle seule.

Brichot le regarda. Boris avait changé. Jamais il ne lui avait vu une telle expression de chagrin et de gravité. De tristesse aussi.

— Je ne voudrais pas avoir l'air indiscret, murmura-t-il, mais j'ai l'impression que tu oublies quelque chose...

— Quoi ? grogna Boris.

— Singapour et Ghislaine.

Boris releva les yeux. Effectivement, il avait oublié que Ghislaine Duval-Cochet et lui devaient partir, après-demain, pour Singapour. Quinze jours de vacances arrachés, quelques semaines auparavant, à la force du poignet à Charlie Badolini, pour accompagner Ghislaine, sa « régulière », dans un voyage d'affaires.

— Il n'y a rien de changé, fit enfin Boris. Je pars avec Ghislaine après-demain. Mais d'ici là, je reste au chevet de Barbara.

Brichot grimaça : si Ghislaine se doutait qu'elle avait une rivale – une vraie, pas une passade – ça allait faire du vilain.

Ils relevèrent la tête.

Le chirurgien s'approchait d'eux.

Quelques minutes plus tard, Boris Corentin se glissait dans la chambre de Barbara. Avec un poids de cent kilos qui venait de lui être ôté de la poitrine. La jeune femme n'était pas en danger, et les blessures qu'elle avait subies se cicatrifieraient vite. Il lui fallait surtout du repos.

Le grand corps souple et musclé de Corentin s'assit silencieusement sur une chaise, au chevet de Barbara. Elle dormait.

Son souffle régulier caressait le drap qui montait à la lisière de sa bouche. Il respira le parfum qui montait de son corps jeune et sain. Les yeux fermés, son visage magnifique avait l'air plongé dans un rêve merveilleux.

Une main sortait des couvertures. Il la saisit très doucement et l'emprisonna entre les siennes, percevant les battements d'une vie qui avait

failli s'interrompre. Tout autour, l'Hôtel-Dieu était silencieux.

Il resta ainsi longuement immobile auprès d'elle, comme s'il ne devait plus jamais la quitter.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

TABLE

[1] Makoui veut dire « diable » en chinois. Voir Brigade Mondaine n° 43 : *Le Parfum de la Dame en Gris*.

[2] Voir Brigade Mondaine n° 12 : *Le Jeu du Cavalier*.

[3] Un inspecteur révoqué ne redevient jamais gardien de la paix. Au pire, il se retrouve aux sommiers judiciaires où sont classées les fiches des individus ayant subi des condamnations.

[4] Les policiers blessés sont admis normalement à la Maison de Santé de la Police, 35 boulevard Saint-Marcel à Paris, Fondation Jean Chiappe (du nom d'un ex-Préfet de Police).

[5] Voir Brigade Mondaine, n° 43 : *Le Parfum de la Dame en Gris*.

[6] Il n'y a jamais d'évasions de la salle Cusco, réservée aux délinquants malades ou blessés au cours de leur arrestation. Situé tout près de la préfecture de police, l'Hôtel-Dieu est d'ailleurs à proximité de toutes les grandes brigades : Criminelle, BSP, BRI et BRB.

[7] Célèbre couple de sexologues américains.